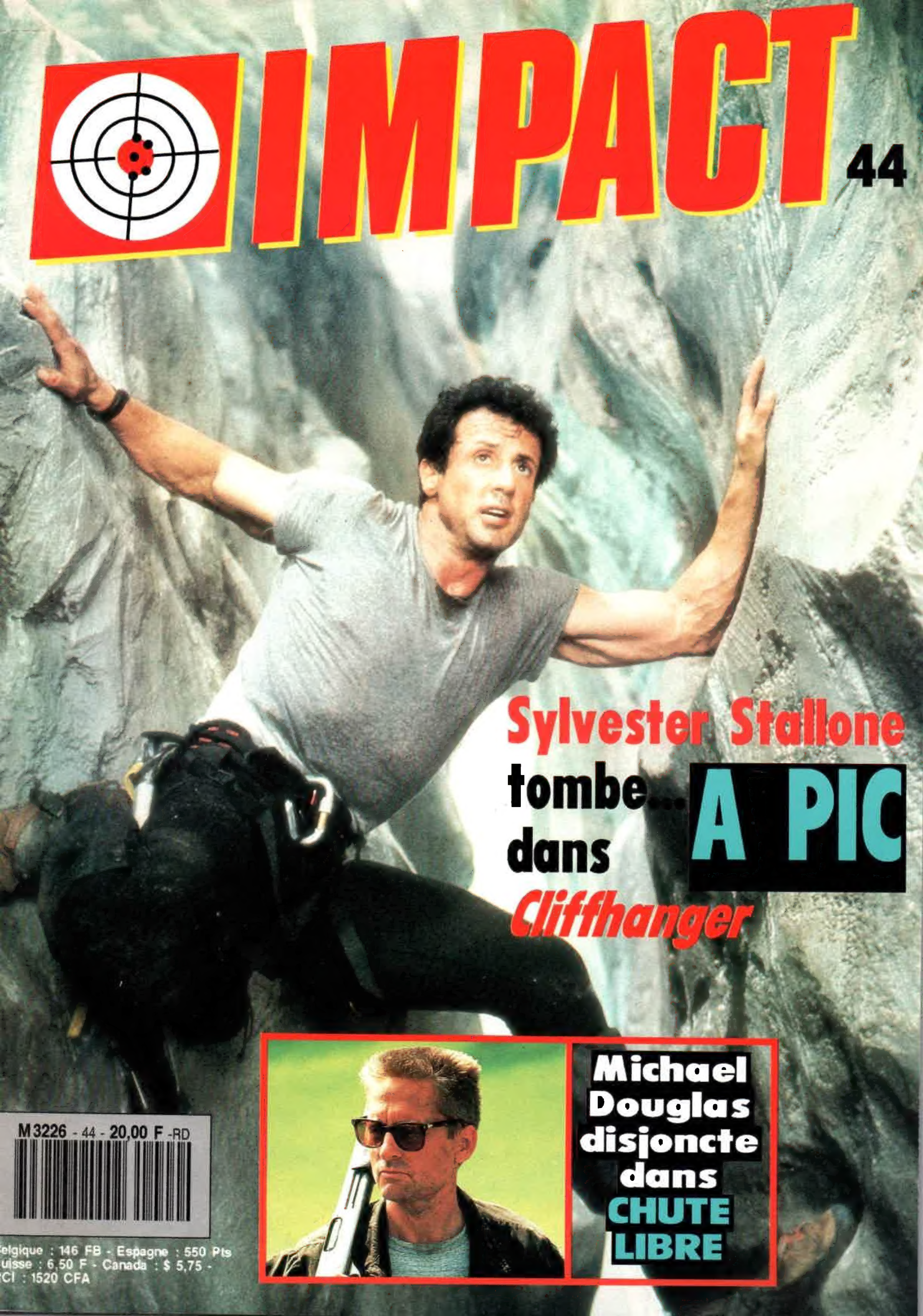
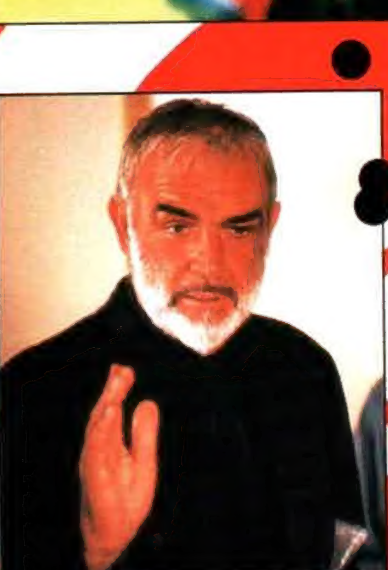

IMPACT
44
Sylvester Stallone
tombe... dans
A PIC
Cliffhanger
Michael Douglas disjoncte dans
CHUTE LIBRE
M 3226 - 44 - 20,00 F -RD
elgique : 146 FB - Espagne : 550 Pts
uisse : 6,50 F - Canada : $ 5,75 -
CI : 1520 CFA

SOMMAIRE


THE RISING SUN : P. 22.

IMPACT 44, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **4 rue Mansart, 75009 Paris**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Bill George - Cyrille Giraud - Nikita Malliarakis - Jack Tewksbury **correspondant** Emmanuel *Los Angeles* Itier

maquette Vincent Guignebert

composition The Boys from Mansart Street **photogravure** AXES **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** Avril 1993 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°44** tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Michel Burstein - George Chamboum - Carole Chomand - Clarisse Coufourier - Carol Crowe - Michael J. Dalling - Françoise Dessaigne - Gwen Douguet - Florence Farel - Myrtho Joannon - Christophe Jouvet - Anne Lara - Pascal Launay - Elizabeth Meunier - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - Cindy Sison - George Tam - Lance Volland - Lisa Wilson-Deitell

CHUTE LIBRE : P. 16.

ÉDITO

Il y a des légendes, comme ça, qui partent d'accidents stupides. Tragiques mais néanmoins stupides. Voyez ceux qui n'ont pas freiné à temps... Coluche, James Dean... Comme papa, Brandon Lee disparaît brutalement, s'éclipse au moment même où la gloire lui fait les yeux doux. Non pas que **Dans les Griffes du Dragon Rouge** ou **Rapid Fire** aient été des succès phénoménaux aux States, mais le potentiel de l'acteur était déjà décelable à l'œil nu. Ceux qui ont déjà porté Schwarzenegger, Van Damme et Stallone au générique de leurs productions le convoitaient assidûment. Et puis, tandis qu'il entamait la dernière semaine de tournage de **The Crow**, une charge explosive lui pète au niveau de l'abdomen, déclenchée, dit-on, par une balle à blanc tirée à bout portant. Transporté à l'hôpital le plus proche, il rend l'âme à 13 h 30, le 31 mars. Au terme d'une longue opération à l'estomac et aux intestins, les chirurgiens n'ont pu le sauver. Volte-face, moins de deux jours plus tard, la police annonce clairement que Brandon Lee n'aurait pas été victime d'un accident, mais purement et simplement assassiné ; la balle à blanc aurait été remplacée, au dernier moment, par une balle réelle. Un rapport d'autopsie l'atteste.

Ironiquement, la séquence en cours de tournage décrivait la résurrection du personnage incarné par Brandon Lee, un musicien hard rock assassiné revenant d'entre les morts pour se venger de ses meurtriers. Il y aurait presque eu de quoi rire s'il avait survécu. Mais, déjà, on parle de la "malédiction de **The Crow**". Un charpentier gravement brûlé, un sculpteur perdant les pédales et fonçant à travers le magasin d'accessoires, un ouvrier à la main abîmée par le foret d'une perceuse, un orage particulièrement violent anéantissant plusieurs décors... Rien de tel qu'un concours de circonstances pour alimenter les cancans. Et lorsque la victime est le propre fils de Bruce Lee, lui-même au centre d'une flopée de folles rumeurs expliquant fielleusement sa disparition prématurée, toutes les suppositions, tous les ragots sont autorisés. Déjà, on entend parler de vengeance des Triades, la fameuse pègre chinoise, d'une sombre histoire de femme jalouse... Les ragots invoquent une prétendue malédiction pesant sur Bruce Lee et son descendant !

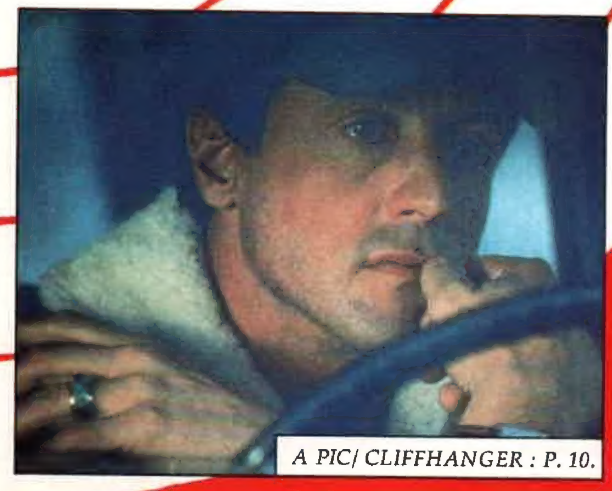
Les obsèques de Brandon Lee se sont déroulées le samedi 3 avril devant une foule de 2 à 3000 personnes parmi lesquelles on reconnaissait Chuck Norris, Steven Seagal... Tristes circonstances pour réunir ces gens-là. A peine le cadavre est-il froid que les producteurs s'inquiètent déjà de l'avenir de **The Crow**. Suivant l'exemple de Nathalie Wood décédée pendant le tournage de **Brainstorm**, **The Crow** pourra-t-il être bouclé, monté, malgré l'absence d'une séquence cruciale ? Difficile à dire. On aime à penser que oui, que Brandon Lee y affirmait son statut de star en pleine ascension, que **The Crow** était l'ultime tremplin pour une carrière prestigieuse. Dans ce cas, sa vedette rentrera de plain pied dans la légende. Reste aujourd'hui à apprécier la présence de Brandon Lee dans **Rapid Fire**. Ce n'est pas une œuvre impérissable, loin s'en faut, mais le fils du Petit Dragon y prouve ses talents d'acteur alliés à une technique martiale hors du commun.

La mauvaise nouvelle exposée, demeure la bonne, l'excellente. Ils sortent enfin, les thrillers romantiques de John Woo. Le 16 juin, ce sera **A Toute Epreuve/Hard Boiled**, et suivront **The Killer**, **A Bullet in the Head**, **A Better Tomorrow 1 & 2**, à raison d'un titre tous les mois. Préparez-vous au choc, à des poussées d'adrénaline, à une expérience cinématographique inédite. Le 16 juin, ne l'oubliez surtout pas. De toute manière, on se chargera de vous le rappeler.

Marc TOULLEC

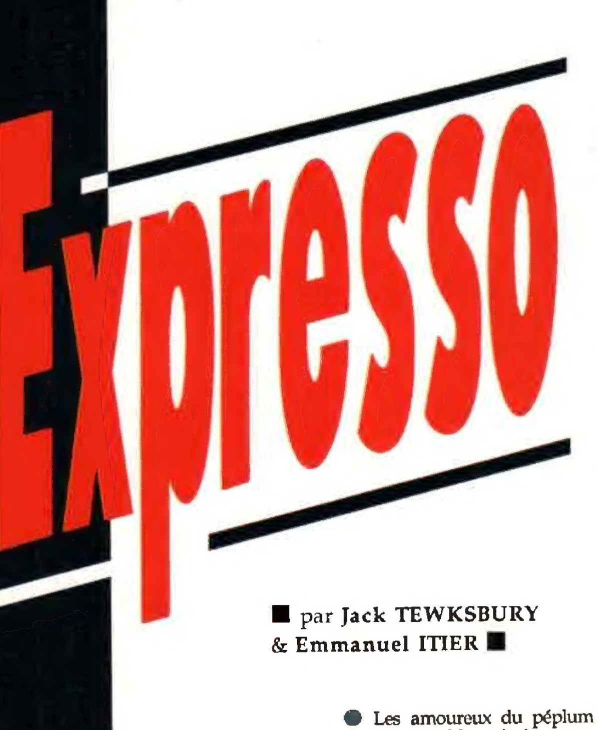


DOSSIER ACTION MEN : P. 28.



A PIC/ CLIFFHANGER : P. 10.

■ *Van Damme dans MONACO FOREVER* ■



■ par **Jack TEWKSBURY & Emmanuel ITIER** ■

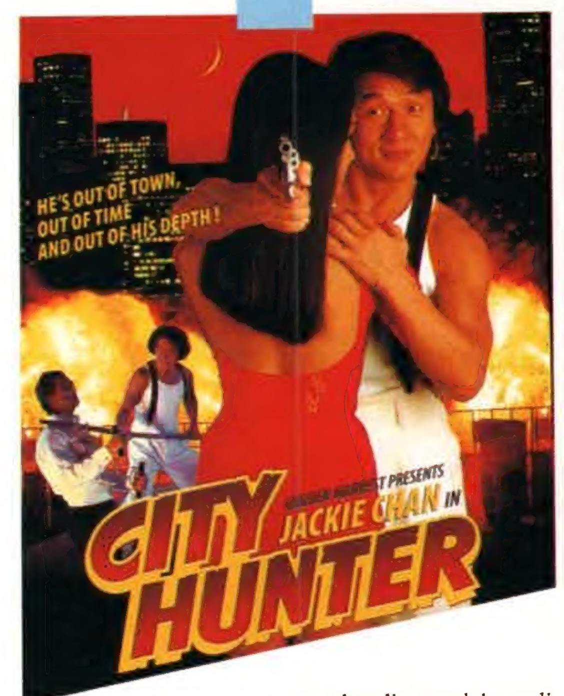
● Les amoureux du péplum rital des golden sixties vont grincer des dents car un producteur australien rusé vient de détourner le classique **Grand Défi**, alias **Hercule, Samson, Maciste et Ursus**, une rencontre au sommet des figures du genre signée Giorgio Capitani en 1964. Dans la logique de **Lily la Tigresse/ La Première Folie de Woody Allen** qui se faisait une joie de revoir sur le style de la rigolade les dialogues d'un film karaté miteux, cet **Hercules Returns** dirigé par un certain Parker met dans la bouche des héros favoris de l'Antiquité des répliques savoureuses. Ainsi, par la grâce d'un doublage facétieux, Hercule devient un artiste de cabaret, l'Olympe un night club tenu par Zeus, Samson, un culturiste sanglotant à l'idée de la moindre action violente, Ursus, un Ecossais porté sur la bouteille...
Pourquoi ce massacre ? Simplement parce qu'un féru de cinéma décide de rouvrir un établissement spécialisé dans les films rétro et de présenter, pour la soirée d'inauguration, un programme inédit !



Van Damme : le Chef-d'Oeuvre Caché

Il nous l'avait bien caché le père Van Damme, ce tout premier film qui précédait même l'ineffable **Karaté Tiger**. Cette perlouze de derrière les fagots s'appelle **Monaco Forever** et ne dure qu'une trentaine de minutes. Faut croire que cette réalisation William A. Levy est restée inachevée et qu'un vendeur de droits, *Peacock Films* en l'occurrence, a récupéré les scènes tournées pour en tirer vaille que vaille un moyen-métrage tout juste montrable. Le personnage de Van Damme : un karatéka gay au volant d'une Jaguar et se livrant déjà à son fameux coup de pied. Pour le reste, cette œuvrette ressuscitée conte les déboires sentimentaux, sur la Riviera, de Michael Krupp, un voleur de diamants du genre mondain, et de Linda, une photographe de presse américaine. Ce sont deux des ex-maîtresses du héros qui narrent le film en voix off. L'une d'elles étant une "pro-fraulein nazi" et l'autre une des anciennes secrétaires de Heinrich Himmler, **Monaco Forever** promet des moments de franche cocasserie !

Piège en Haute Mer



Jackie Chan ne s'est jamais pris au sérieux, mais là, dans **City Hunter**, il s'adonne sans vergogne aux délires du cartoon. **City Hunter**, c'est l'adaptation live du dessin animé ***Nicky Larson***, un des fleurons du Club Dorothée. Jackie Chan reprend donc le personnage du détective privé chinois. Intrépide et gaffeur, il doit retrouver la fille du milliardaire japonais Shizuko, laquelle, au terme d'une poursuite démente en roller, se réfugie sur un paquebot. Illico, les passagers sont rançonnés par une horde de malfrats menés par un clone du Hans Cruber de **Piège de Cristal**, c'est-à-dire un bandit mondain, poli, ironique et cruel. En compagnie de deux plantureuses femmes flics et d'une soupirante déçue (Wang Tsu Hsien, la renarde des **Histoires de Fantômes Chinois**), le "City Hunter" fait face aux pirates...
Quelques morts violentes n'atténuent jamais ici la franche loufoquerie de cette réalisation Wong Jing. Les personnages font, en tombant de très haut, des bruits de ressort froissé, Jackie Chan grimace allègrement... Culmine une séquence anthologique où, au milieu des jeux d'arcade, le héros et son adversaire se transforment en protagonistes de jeux vidéo d'arts martiaux et adoptent les attitudes les plus outrées. Un grand moment.

EXPRESSIMO

● Un mariage surprenant le temps d'un film : Dolph Lundgren et John Frankenheimer. Le cinéaste qui dirigea tout récemment Sharon Stone dans **Year of the Gun** prépare ainsi **Soldiers of Fortune** en compagnie du géant suédois. Le film met en scène un groupe de mercenaires à la solde d'un consortium chimique. Leur mission : prendre possession d'une île du Pacifique aux inestimables richesses minières.

● Les producteurs prennent vraiment Sasha Mitchell pour le remplaçant rêvé à un Jean-Claude Van Damme folâtrant dans les hautes sphères hollywoodiennes. Après avoir pris la succession du Belge cogneur dans la série des **Kickboxer**, Sasha Mitchell lui emboîte le pas dans **Cyborg 3** de Sam Nicholson.

● Sharon Stone vient de donner son accord pour reprendre son rôle dans **Basic Instinct 2**. Paul Verhoeven et Michael Douglas ne semblent, quant à eux, guère manifester d'enthousiasme pour cette séquelle.
Le scénariste-vedette Joe Ezsterhas planche actuellement sur sa copie.

● Christophe Lambert retrouve Deran Sarafian, le réalisateur du polar **GunMen** (sortie prévue pour la fin de l'année), pour les besoins de **Roadflower**, un road-movie nettement inspiré par **Hitcher**.
Aux abords du désert, un psycho-killer, à la suite d'un accident, prend une famille en otage. Il terrorise son monde avant que les captifs ne se rebiffent contre lui. Très prévisible ce calvaire, à moins que le tôlard de **Fortress** n'incarne le dingue en bordée !
Avant ça, Lambert aura tourné **Tashunga** d'Eliott Silverstein où il est question d'un métis (mi-indien, mi-blanc) défendant la mine de ses ancêtres contre d'ignobles malfrats.

● Le film d'espionnage se porte bien. Pointent ainsi à l'horizon **Harlot's Ghost** d'après Norman Mailer, écrit par John Milius et réalisé par Francis Coppola, **Prussian Blue** produit par Andrew Vajna (ancienne huile de *Carolco*) qui narre les déboires d'un écrivain accusé de travailler sur une biographie non autorisée d'un patron de la CIA et **Safe Contact** de Phil Joanou sur les aventures véridiques de Jack Wilson, un as de la CIA, dont la carrière s'est terminée derrière les barreaux...

● Les arts martiaux marchant fort, *Tri-Star* décide de reprendre la série des **Karaté Kid**. Pour cet opus 4, le réalisateur attitré de la saga, John Avildsen, bien fatigué par la culture du bonzaï, cède sa place au mercenaire Christopher Cain (**Young Guns, Le Proviseur**).

● Kevin Costner abandonne la vedette de **Rapa Nui** (dont il reste producteur) à Jason Scott Lee (que l'on verra bientôt dans le rôle de Bruce Lee). C'est toujours Kevin Reynolds qui dirige cette saga tentant d'élucider le mystère qui entoure les statues de l'île de Paques. Le garde du corps un tantinet bedonnant de **Bodyguard** se prépare actuellement au tournage de **A Perfect World** de... Clint Eastwood ! Le film, inspiré de faits réels, se base sur la libération d'un détenu qui, à peine sorti de taule, prend une famille en otage.

● Robert Downey Jr., le Charlie Chaplin dans le film biographique de Richard Attenborough, sera à partir de juin un tueur psychopathe narrant avec force détails sa vie. **Natural Born Killers** est réalisé par Oliver Stone d'après un script de Quentin Tarentino, le scénariste que tous les producteurs s'arrachent après le retentissant **Reservoir Dogs**.

● En plein bouclage de **Hard Target** avec Jean-Claude Van Damme (sortie prévue pour fin août dans l'hexagone), John Woo annonce qu'il abandonne le projet de thriller post-apocalyptique **Pin Cushion**. Un scénario médiocre et des producteurs n'arrêtant pas de se tirer dans les pattes ont pilonné son intérêt pour le projet. Mais John Woo souhaite néanmoins travailler sur un autre projet avec Sharon Stone, l'héroïne de **Pin Cushion**.

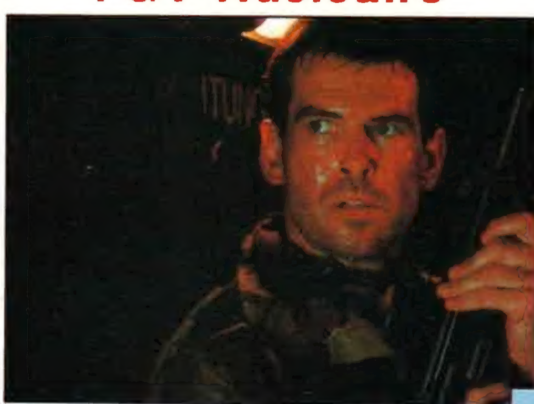
● Deux scripts brûlants pour un Dennis Hopper coutumier des hautes températures, deux scripts par ailleurs très proches. Le réalisateur du torride **Hot Spot** débute actuellement le tournage de **Vanished** dont il partage l'affiche avec Jennifer Jason Leigh et Sean Penn. Il est question d'une jeune femme (Jennifer Jason Leigh, la plus grande spécialiste des rôles kamikazes) qui, pour avoir été à de multiples fois violée par son père, s'arrache de son foyer pour dériver dans l'Amérique rurale. Dennis Hopper hésite encore à accepter la mise en scène de **Angel of Death** basé sur les meurtres commis par Aileen Wournos, l'une des rares femmes serial-killer des Etats-Unis. Arrêtée en Floride, elle se produisait comme danseuse nue dans des bars. Elle n'avait donc aucune difficulté à débusquer des hommes (uniquement de race blanche et entre 40 et 60 ans) qu'elle tuait avant de les découper en petits morceaux. Avec Cathy Moriarty (remplaçante de Jamie Lee Curtis) dans le rôle-titre et Peter Weller dans celui de l'enquêteur.

● Vraiment inséparables les frères Norris. Chuck (le comédien cogneur) et Aaron (le réalisateur musclé) viennent tout juste de boucler **Good Cop Bad Cop**, un polar flirtant allègrement avec le fantastique. Il y est en effet question de deux flics de Chicago convoyant en Israël le corps d'un rabbin assassiné. A Tel Aviv, ils seront confrontés à un tueur immortel, invulnérable, l'incarnation même du Diable. Le fantastique sera également à l'honneur dans **Iron Heart**. Nous sommes dans une société future organisatrice de combats de gladiateurs d'un genre inédit. Les belligérants sont, en effet, téléportés en plein western, en 1887. Le héros (Chuck Norris of course) parvient à s'installer à cette époque où il convole en compagnie d'une veuve de race indienne. Tandis qu'il aide celle-ci à délivrer son peuple du joug de l'homme blanc, un autre gladiateur en provenance du futur déboule. Commence alors la baston. Toujours en forme, Chuck Norris maintient deux projets plus datés : **Top Kick** dans lequel il sera un ancien as du ring contraint de reprendre du service, et **Walker : Texas Ranger**, suite camouflée de **Oeil pour Oeil**.

● Walter Hill vient de choisir son Geronimo, meneur de la résistance des derniers indiens contre les blancs. Ce sera Jason Patric, jeune comédien en marge d'Hollywood. Téméraire dans ses choix, il aura notamment été un tankiste russe dans **La Bête de Guerre** et un flic/junkie dans **Rush**.

● Patrick Swayze s'intéresse au western. Le surfeur braqueur de banques de **Point Break** s'entraîne à l'équitation en vue de **Under the Double Eagle**. Il y incarne un avocat, sur la piste d'un bandit de grand chemin, qui devient à son tour un gibier de potence !

TGV Nucléaire



■ *Pierce Brosnan dans DEATH TRAIN* ■

L'écrivain britannique Alistair MacLean (**Les Canons de Navarone, Quand les Aigles Attaquent, L'Or Etait au Rendez-Vous**) fournit au cinéma des scripts généralement fertiles en rebondissements, foncièrement guerriers et se basant exclusivement sur des missions impossibles menées à bien. **Death Train** de David Jackson retrouve tous ces ingrédients, y compris un contexte de politique-fiction pas totalement déplacé, contredisant les aspirations pacifiques de **A La Poursuite d'Octobre Rouge**. Ainsi, nostalgique de la puissante Union Soviétique, le général Konstantin Benin (Christopher Lee) demande à un physicien allemand de goupiller une charge thermonucléaire. Dissimulée à l'intérieur du TransEuro Express, la bombe sert en fait d'alibi à l'officier supérieur ; elle devrait tomber entre les mains d'Iraniens et, du coup, forcer l'Armée Rouge à envahir Bagdad. Exit le Nouvel Ordre Mondial ! Les Nations-Unies demandent donc à deux agents de sauver la mise : la belle Sabrina Carver (Alexandra Paul) et le pilote automobile Mike Graham (Pierce Brosnan). Mais à bord du train, il y a aussi un vilain prêt à tout, le mercenaire Alex Tierney (Ted Levine, celui que Van Damme cogne dur dans **Cavale sans Issue**). **Death Train**, une série B qui fleure bon l'adrénaline !

Good Lieutenant ?



■ *Harvey Keitel dans THE YOUNG AMERICANS* ■

La présence d'Harvey Keitel au générique d'un polar devient garant de qualité. Non pas que sa prestation purement alimentaire de mafioso dans **Sister Act** appartienne déjà au panthéon du genre, mais autant **Reservoir Dogs** que **Bad Lieutenant** attestent que ce comédien a du flair question script. Et le voilà dans **The Young Americans**, la première mise en scène du jeunot Danny Cannon (24 ans). Harvey Keitel y incarne le flic new-yorkais John Harris, chargé de poursuivre un trafiquant de drogue à Londres. Accompagné de deux limiers de Scotland Yard, il découvre la capitale britannique ("*sombre et romantique*" d'après le réalisateur), les discothèques de Soho fréquentées par les revendeurs de crack et d'ecstasy, rencontre Callow, un malfrat de la vieille école dégoûté par l'irrespect et la violence gratuite prônée par ses successeurs... Pour infiltrer le gang du plus cynique des dealers importés des States (et dont la signature se résume à une balle dans la tête et cinq autres dans le buffet), Harris oblige un adolescent, Christian, à jouer les taupes, à enregistrer une rencontre entre l'infâme Fraser (Viggo Mortensen) et ses associés...
Prometteur donc **The Young Americans**. Danny Cannon plaide pour un film "*plein de punch et filmé avec un style pur et dur*". Harvey Keitel, actuellement dans les bras de Madonna sur le plateau de **Snake Eyes** signé Abel Ferrara, se remet d'une vilaine infection occulaire qui a bien failli ruiner le tournage du film.

● Indispensable bastion de la série B et érotomane averti qui ne manque jamais une occase de déshabiller ses comédiennes, Jim Wynorski (**Le Vampire de l'Espace** avec Traci Lords et plein de nanars pour Roger Corman) a le culot de remaker **Piège de Cristal** avec un budget mesquin, un groupe de mannequins en petites culottes et perfectos prisonnières d'un gratte-ciel déserté de ses occupants. Y rode seulement un énorme tueur psychopathe... "*Hard to Die est la version féminine de Piège de Cristal*" s'enthousiasme un critique du *San Francisco Chronicle*, sans doute plus aveuglé par les décolletés abyssaux de mesdemoiselles Melissa Moore, Lindsay Taylor et Debra Dare que par le torse bombé et nu de Bruce Willis.



■ *HARD TO DIE* ■

● La guerre des Trois Mousquetaires se termine vu l'avance prise par le projet *Walt Disney/Buena Vista*, **The Three Musketeers** de Stephen Herek (**Critters, Les Petits Champions**). Croisent le fer et tirent leur révérence à Milady : Charlie Sheen, Kiefer Sutherland et Chris O'Donnell (la révélation du **Temps d'un Week-End**). Le projet de Sam Raimi avec Jean-Claude Van Damme semble abandonné, mais Christophe Lambert prend le relais du Belge avec **D'Artagnan**, écrit et réalisé par Gene Quintano, transfuge de la série **Police Academy**.

● *Warner Bros* vient de donner le feu vert et 34 millions de dollars à **Spirit Warrior** réalisé et interprété par Steven Seagal. Afin de bénéficier de conditions météorologiques favorables, le tournage de cette aventure "mystique et écologique" débute le 1er juin prochain. **Spirit Warrior** ? Oui, car l'association *Greenpeace* supportait mal que la monolithique star hollywoodienne détourne le nom du rafiot envoyé par le fond par les services secrets français, Rainbow Warrior. Persévérant, Steven Seagal espère toujours retrouver le titre initial ; il négocie actuellement avec *Greenpeace* et souhaite qu'un bon chèque arrange le problème. Mais le Grand Homme (physiquement parlant) devra désormais se battre contre le réalisateur Renny Harlin qui, après **Cliffhanger/A Pic**, se lance dans l'entreprise **The Warriors of the Rainbow**. Steven Seagal encore. Toujours vert et militant en faveur des petits oiseaux, il sera d'ici une bonne année un agent du gouvernement engagé comme mineur dans une exploitation où s'accumulent les barils de déchets hautement toxiques. Là-dessus, dans un futur encore plus lointain, Seagal retrouvera le béret qui lui est si cher pour les besoins de **Mist that Thunders** dans lequel, mercenaire, il devra délivrer la fille d'un industriel kidnappée par des terroristes.

● Bien du taff pour Bruce Willis. Il assure d'abord la promo pour la sortie sur les écrans américains de **Striking Distance** (anciennement **Three Rivers**) de Rowdy Herrington, où il incarne un policier de la Brigade Fluviale aux trousses d'un tueur psychopathe. Après quoi, la star un peu fanée ces temps-ci de **Piège de Cristal** change de peau dans **Color of Night** du rare Richard Rush (**Le Diable dans la Boîte** avec Peter O'Toole). Là, Bruce Willis sera un psychiatre infiltrant un groupe de thérapie bien singulier à la suite de la mort d'un copain. Pas fainéant, le comédien devrait enchaîner avec **Beauty** sur un script de Gene Quintano (**Why Me ?**), une version moderne de "La Belle au Bois Dormant" située à Manhattan.

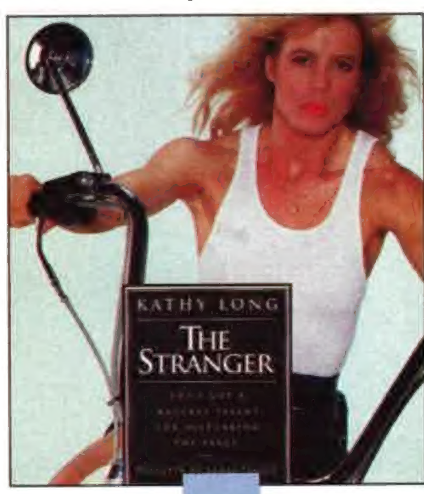
● Trois ans après **La Nurse**, William Friedkin, un cinéaste mal à l'aise dans la nouvelle conjoncture hollywoodienne, réapparaît avec un projet surprenant : **Blue Chips** sur un scénario de Ron Shelton (**Les Blancs ne Savent pas Sauter**). Fidèle à lui-même, Shelton situe l'intrigue au sein d'une équipe de basket-ball universitaire gangrénée par la corruption. Nick Nolte interprète l'entraîneur incorruptible. Bizarre.

Mille Sabords !



■ *Charles Bronson & Christopher Reeve dans THE SEA WOLF* ■

Alors que vient de commencer le tournage d'un **Justicier dans la Ville 5 (The Face of Death)**, qu'il fait équipe avec sa fille, flic comme lui et aux trousses d'un tueur, dans le téléfilm **Donato and Daughter** de Rod Holcomb, Charles Bronson (bientôt 73 ans et toujours en forme) sort de la routine du flingue dans le téléfilm de luxe **Le Loup des Mers** d'après le bouquin de Jack London. Réalisé par le vétéran Michael Anderson, cette production Ted Turner adapte fidèlement le livre. C'est ainsi que le père Bronson interprète le terrible Loup Larsen, capitaine du "Fantôme". En cette année 1941, il recueille à bord Humphrey Van Weyden (Christopher Reeve) et Flaxen Brewster (Catherine Mary Stewart), naufragés suite au torpillage de leur bateau. Sur "Le Fantôme" soumis à la tyrannie du cruel Larsen, les deux survivants vont en baver...
"*Charles Bronson est né pour interpréter Loup Larsen*" clame de concert toute l'épuipe du film. Bronson est en fait surtout buriné à point pour rentrer dans la vareuse raidie par le sel marin du légendaire autant que redoutable capitaine.



○ Kathy Long n'est pas une gonzesse ; elle en a des biscottos, des pectoraux, des cuisses d'acier. Une légère pression des deux doigts et elle éclaterait les valseuses du premier téméraire venu. Championne de kickboxing, elle entraîne la Catwoman Pfeiffer sur le plateau de **Batman le Défi**, la double le temps de quelques bastons, apparaît parmi les beautés de **La Mort vous Va si Bien**. L'année dernière, à 26 ans, elle décide de faire ses grands débuts de comédienne dans une série B madmaxienne, **Knights**, où elle joue les walkyries du futur. Aujourd'hui, sous la direction de Lewis Teague, Kathy Long enfourche, dans **The Stranger**, une grosse bécane, file droit dans une petite bourgade dont les habitants subissent les lois capricieuses d'une bande de desperados. Pas franchement révolutionnaire ce concept, mais une présence féminine devrait ravaler un brin cette façade décrépie.

Pierre Da

Natif de Montréal, diplômé de philosophie, de pédagogie et de relations publiques, enseignant au Rwanda, co-fondateur de *New World Pictures* avec Roger Corman, producteur de David Cronenberg pour les trois films qui font de lui un cinéaste de notoriété internationale, producteur de séries A (**Affaires Privées, Deep Cover, L'Arme Parfaite, Platoon**...), Pierre David est désormais l'un des grands pourvoyeurs du marché vidéo. Sous le label *Image Organization*, il emballe rondement polars et arts martiaux (**La Loi des Arts Martiaux, Karaté Cop : Martial Law 2**...), films fantastiques (**Spontaneous Combustion/Les Feux de l'Au-Delà, Scanners 2 & 3**)... A raison de six/sept titres l'an, Pierre travaille dur. Et le voilà qui passe à la réalisation avec **Scanner Cop**...

Quel genre de producteur êtes-vous donc ? Plutôt permissif avec vos réalisateurs, ou du style à ne pas leur lâcher la bride ?

Je suis probablement l'exemple du producteur avec qui un réalisateur français n'aimerait guère travailler. Je suis très impliqué dans la genèse du film, dans le script, avant même que le réalisateur ne soit engagé. Si je me dispute avec le metteur en scène sur tel ou tel point, c'est toujours ma décision qui prévaut. Je suis souvent sur le plateau. Ainsi, si je vois le cinéaste tourner une scène d'une manière qui ne me plait guère, je lui demande de la modifier. S'il n'obtempère pas, s'il va dans une direction opposée à la mienne, je le remplace. Mais il faut nuancer quelque peu mes propos. Lorsque je produis des films comme **Affaires Privées** et **Deep Cover**, je ne réagis pas de la même façon ; j'ai en face de moi des cinéastes chevronnés, expérimentés, qui savent exactement ce qu'ils font. Je dois m'effacer. Par contre, lorsque je suis sur des budgets très réduits, les films de *Image Organization* par exemple, je donne leur chance à des nouveaux. Ma connaissance du métier étant plus grande que la leur, je peux intervenir en cas d'erreur. J'ai ce droit car je suis à l'origine du projet. Mais, en fait, tout dépend du metteur en scène, du contexte.

A Image Organization, vous avez une spécialité : le polar fortement teinté d'arts martiaux...

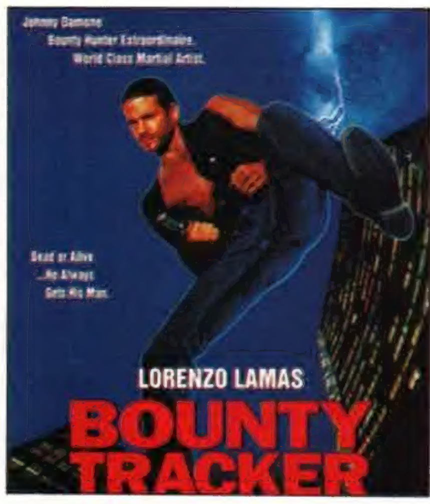
Le film d'arts martiaux existait avant Van Damme et **Bloodsport**. Je me souviens qu'en 1972, lorsque j'étais encore distributeur au Canada, il y avait sur le marché d'innombrables films de kung-fu venant de Hong Kong. Cela marchait très bien. Puis sont venus Bruce Lee, Chuck Norris, les films de ninjas... Le genre est constamment demeuré en place, jusqu'à ce que Van Damme, mais aussi Steven Seagal, Brandon Lee et Jeff Speakman le relancent de plus belle. Le cinéma d'arts martiaux bénéficie d'un public vraiment fidèle, une clientèle peut-être pas énorme, mais toujours présente. Ce sont presque exclusivement de jeunes garçons. En lançant Jeff Speakman et Jeff Wincott, je savais très exactement quelle audience j'allais atteindre. Il n'est donc pas viable pour un grand studio de produire des films d'arts martiaux ; ils touchent un public limité. Les major companies ne sachant pas produire des films à budget modeste, elles ne peuvent pas pénétrer ce marché. Heureusement pour les producteurs indépendants qui gardent ainsi l'exclusivité du créneau. C'est d'autant plus vrai que Steven Seagal et Van Damme aspirent désormais à de gros films d'action.

En ce moment, vous devez subir une rude concurrence : une flopée de petites boîtes gavent le marché du kickboxing de sous-produits...

Le fait que les films d'arts martiaux d'*Image* et de *Movie Group*, comme **Best of the Best**, recueillent de bons résultats a évidemment provoqué un vif intérêt chez les autres indépendants. Ils se sont dit : "*ça marche, faisons en d'autres*". Cela donne aujourd'hui des trucs sans queue ni tête,

vid : le sens de l'Image











1 - Jeff Wincott, une des vedettes maison, dans ***Martial Outlaw.***

2 - Pierre David, le geste pro, réalise son premier film : ***Scanner Cop.***

3 - Scanner Cop : *un nouveau concept appliqué aux mutants de David Cronenberg.*

4 - Jeff Wincott, flic et kickboxer, manie le baton dans ***Mission of Justice.***

épouvantables, conçus n'importe comment. Mais il s'effectue actuellement une sorte de tri naturel : les mauvais, les minables disparaissent et leurs navets ne se vendent plus. Nos films, à *Image*, sont prévendus longtemps avant leur tournage. Nous en commençons un en septembre et il a déjà trouvé acquéreur. Les distributeurs ont confiance dans notre label.

Selon quels critères produisez-vous tel ou tel film ? Vous devez crouler sous les scripts extérieurs, les sollicitations...

Nous produisons seulement en faveur du marché. Il est hors de question de lancer un film invendable. Venant du marketing, je dois être en mesure d'expliquer clairement mon concept, de créer le désir de découvrir le film, d'acheter le produit. Il est risqué de produire autre chose que des polars ou des films d'arts martiaux aujourd'hui. Pour cinq thrillers, je pourrais très bien m'essayer à l'Art et Essai le temps d'un **Sexe, Mensonges et Vidéo**, mais il faut que le film soit d'une très grande qualité pour intéresser les acheteurs. Pour un **Sexe, Mensonges et Vidéo** qui obtient une audience internationale, vous avez des dizaines de titres dont personne ne veut. Pour être négociable, un film d'auteur doit vraiment être bon. S'il ne se vend pas, vous perdez tout le bénéfice d'une année de travail. Un film d'action se vendra toujours, même si ce n'est pas une merveille. Je reçois de 600 à 800 scénarios par an. C'est considérable. Mais je n'en retiens qu'un en moyenne. Les cinq autres films produits sont entièrement générés par *Image* car ils obéissent à des critères bien précis. Les films d'action ou d'arts martiaux doivent ainsi se dérouler dans des décors naturels, à Los Angeles. Nous refusons les projets qui se déroulent dans des écoles de karaté car nous tenons à une vision plus globale de la ville. Il nous faut des protagonistes américains. Deux chinois à Los Angeles, cela ne nous convient pas ! Nous tenons à un certain style de combat emprunt d'une certaine noblesse... Il existe ainsi une dizaine de lois réparties entre le scénario, le casting et les coûts de production. L'expérience m'a enseigné tout cela.

Vous avez produit *Scanners II & III*. Connaissez-vous l'opinion de David Cronenberg concernant ces séquelles ?

Je ne lui ai jamais demandé son opinion sur ce point. Pour lui, ce sont sans doute des produits dérivés. Mais David Cronenberg a vendu tous les droits de **Scanners** en 1980, des droits que j'ai ensuite rachetés. Que peut-il dire ? Cela ne l'intéressait d'ailleurs pas de tourner un **Scanners II**. A une époque, nous avions un projet commun : développer une série télé découlant du premier **Scanners**. Nous l'avons écrite pour *ABC*, mais cela s'est soldé par un échec. Dommage car je suis toujours prêt à travailler avec David Cronenberg après **Chromosome 3**, **Scanners** et **Vidéodrome**. Sur ces trois films, ce fut une expérience formidable. Au départ, à l'écriture du scénario de **Chromosome 3**, nous nous regardions un peu en chiens de faïence, nous apprenions à nous connaître. David Cronenberg est quelqu'un de très calme, un homme de parole, toujours prêt à écouter vos suggestions, à adapter sa vision des choses aux exigences de la production. Ses idées peuvent être influencées par des opinions intelligentes venant d'autrui.

Vous ne trouvez pas que le marché souffre actuellement d'un certain marasme ?

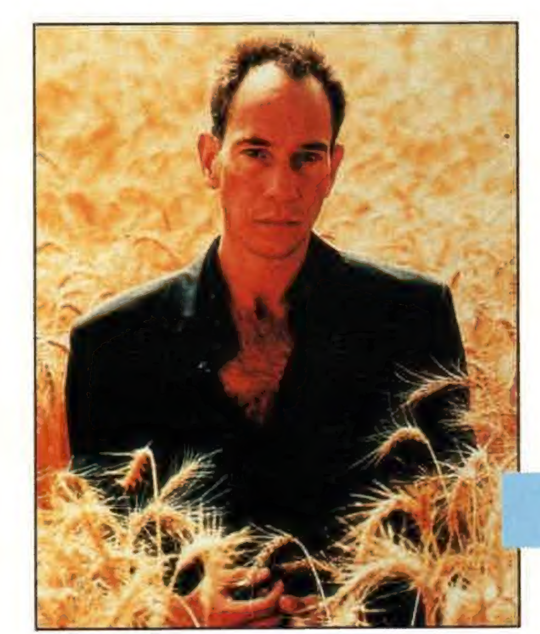
Bien sûr. Il y a d'abord trop de films ; je ne comprends pas que toute cette marchandise soit écoulable sur le marché. Ensuite, tout le monde essaie d'imiter la formule gagnante du voisin. Mais, dans le fond, il n'existe pas vraiment de nouveaux sujets, de sujets révolutionnaires. C'est pourquoi je suis toujours en quête de nouvelles variantes sur des thèmes relativement conventionnels. La vocation d'*Image Organization* n'est pas de produire des films avant-gardistes, expérimentaux. J'utilise mon propre argent ; je ne tiens pas à le perdre. Mais je prends aussi la vie comme elle vient, *Image* s'adapte au marché. Tout producteur que vous êtes, vous ne savez jamais de quoi demain sera fait. Pour durer, il faut livrer de bons films en temps et en heure, les films que désire le marché.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC

Une Star dans les Etoiles !

Nommé "star internationale de la décade", Arnold Schwarzenegger déclare, lors du souper célébrant ce couronnement, à propos des salaires hénaurmes de 15 à 20 millions de dollars qu'il encaisse par film : "*Cela ne veut plus rien dire, car Maria Shriver, mon épouse, a déjà dépensé la moitié de mon cachet pour **Terminator 7***". Concernant **The Last Action Hero** (dont la sortie française est fixée à la mi-octobre), *Columbia* met les bouchées doubles ; la *Nasa* et *Space Marketing Inc.* ont choisi le film pour être le premier annonceur de l'ère spatiale. En échange d'un pourcentage sur les recettes qui permettra un programme spatial civil destiné à la recherche, l'industrie et l'éducation, **The Last Action Hero** et Schwarzenegger figurent en lettres capitales sur le fuselage de l'engin spatial envoyé au-dessus de nos têtes. De plus, toujours à l'occasion de la sortie du film de John McTiernan, *Columbia* et *Space Marketing* mettent en place un numéro de téléphone spécial qui permettra au public de transmettre ses messages dans le cosmos... Ne reste plus qu'à espérer que le film lui-même sera autre chose que le support rêvé à une vaste opération publicitaire et commerciale... De plus, Arnold Schwarzenegger s'offre la participation amicale d'une bonne fournée de stars présents le temps d'une réplique, d'une apparition : Robert Patrick et Edward Furlong (de **Terminator 2**), Sharon Stone, James Belushi, James Cameron (!), Chevy Chase, Tony Curtis, Timothy Dalton et... Jean-Claude Van Damme ! ■





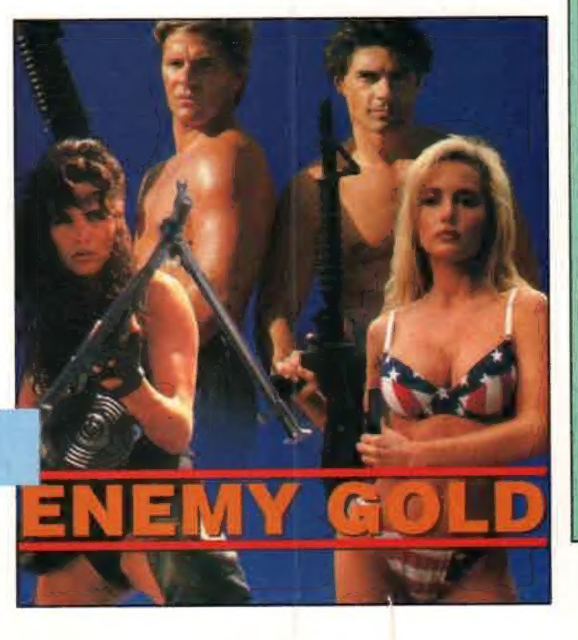
■ *Miguel Ferrer dans THE HARVEST* ■

De la Suite dans les Idées !

Un drôle de thriller qui sort des sentiers battus. Sur le modèle du **Magnifique**, cette parodie branque dans laquelle Jean-Paul Belmondo, écrivain manqué, imaginait et vivait une intrigue délirante, mais en nettement plus sérieux, **The Harvest** présente Charlie Pope (Miguel Ferrer), un scénariste souffrant du syndrome de la feuille blanche. Se creusant les méninges à Mexico et régulièrement relancé par son producteur hollywoodien, il invente une histoire dont il va retrouver toutes les péripéties dans la réalité. Kidnappé par des inconnus, il se réveille dans une clinique crasseuse et s'aperçoit que son rein droit a été prélevé. A peine remis de l'opération, il se met en quête de la plantureuse Natalie avec laquelle il se préparait à un bain de minuit avant d'être enlevé. Enquête faisant, Pope aura à se frotter au peu recommandable chef de la police du bled (Henry Silva)...
Pour avoir subi le supplice du scénariste pressé par ses producteurs sur un projet *Warner*, **One Hot Afternoon** situé à Puerto Vallarta et concernant justement le trafic d'organes, David Marconi sait de quoi il parle. Frustré de ne pas avoir vu le film aboutir, il met aujourd'hui à profit son expérience dans **The Harvest**, un film particulièrement rancunier. "*Lorsque Charlie Pope est enlevé, il établit ironiquement un parallèle entre l'extraction de son rein et le don de son âme, de son intégrité artistique à Hollywood*". Vraiment vachard.

La Relève Assurée...

Décidément, c'est une affaire de famille : les gros nénés, les grosses pétoires, les playmates. Dans leur œuvre immortelle (voir entretien in *Impact* 43), les époux Arlene et Andy Sidaris nous ont largement abreuvés de séries B exhibant complaisamment nichons surdimentionnés et tromblons fumants. Et voilà que leur progéniture, Drew et Christian, s'y met aussi, avec la bénédiction au niveau du financement de leurs géniteurs, avec **Enemy Gold**. Fidèles aux sources d'inspiration des parents, Drew et Christian Sidaris présentent donc le vilain Carlos Santiago, propriétaire d'un bordel de luxe, farouchement gardé par la toute aussi méchante Jewel Panther. Aux agents fédéraux Chris Cannon, Mark Austin et Becky Midnite (une blonde sexy évidemment) de nuire au malfrat. Au passage, le trio se charge de découvrir dans le bayou du Texas un trésor datant de la Guerre de Sécession...
Vraiment soucieux de marcher sur les traces de maman et papa, les enfants Sidaris entendent bien persévérer dans cette voie royale ; ils annoncent déjà **The Dallas Connection**, **Day of the Warrior** et **Blood Surf**, des œuvrettes du même tonneau.





TV

○ Christopher Walken et Lorraine Bracco tiennent les deux premiers rôles de **Scam**, un téléfilm tourné dans les paysages idylliques de la Floride et de la Jamaïque, et réalisé par le bon John Flynn (**Pacte avec un Tueur, Haute Sécurité**). Christopher Walken y interprète Jack Shanks, un ex-agent du FBI qui fait chanter une artiste en vue, Maggie Rohrer (Lorraine Bracco), la menaçant de dévoiler les secrets de son passé.

○ Beau succès sur les chaînes locales US des ***Incorruptibles***. Non pas la vieille série des années 60 avec Robert Stack, mais une toute nouvelle s'inspirant des mémoires du légendaire Elliott Ness. C'est un certain Tom Amandes qui reprend le rôle laissé vacant par un Robert Stack atteint par la limite d'âge. Christopher Crowe, scénariste du **Dernier des Mohicans** et réalisateur du récent **Intimes Confessions**, produit la série et a écrit le scénario du pilote. Diffusée depuis le 11 janvier, la série voit, épisode après épisode, son audience grimper. Bonne nouvelle.

● **Judgement Day : The John List Story** raconte l'histoire vraie d'un pasteur perturbé qui a assassiné sa famille en 71 dans le New Jersey avant de s'installer à Denver pour y vivre plusieurs années en toute impunité. Cheveux ras et regard profond, Robert Blake s'est fait un look très Hannibal Lecter pour jouer le rôle de ce religieux homicide.

○ Les Américains sautent sur la moindre catastrophe pour alimenter leurs fictions télévisuelles. Ainsi, **Miracle on Interstate 880** s'inspire du tremblement de terre de San Francisco en 1989. Une petite secousse qui a fait aussi peu de victimes que de dégats. Cela n'empêche pas *NBC* de dramatiser à mort l'événement pour en tirer un téléfilm larmoyant au possible. *NBC* s'est également distinguée en achetant le soir même les témoignages des victimes du tout récent attentat du WorldTrade Center en vue d'un téléfilm. Et dire qu'on se pose chez nous des problèmes de déontologie pour des histoires de cadeaux !

○ Jennifer Connely retrouve celui qui l'avait si bien dirigée dans **Hot Spot**, Dennis Hopper. Cette fois, il est son partenaire dans le téléfilm **The Heart of Justice** réalisé pour le câble par Bruno Barreto. Hopper interprète un célèbre écrivain assassiné. Un jeune journaliste (Eric Stoltz) enquête. Voilà un polar très stylisé qui louche à mort sur les classiques du film noir.

quand et woo ?

Je m'aperçois qu'il n'y a qu'*Impact* qui parle du cinéma de Hong-Kong. Tous ces polars hyper-speedés sont ignorés par les autres revues de cinéma. Comme le souligne David Jayet dans *Impact* 42, le public français n'est composé que de beaufs sans cervelle préférant les gunfights mous avec rictus mongoloïdes genre **Arme Fatale 3** aux formidables déflagrations apocalyptiques de John Woo. Il faut attendre que Jean-Claude Van Damme embauche ce grand maître de la violence pour que les distributeurs se décident enfin à sortir l'un de ses films. Seulement, la question se pose : **Hard Target** sera-t-il aussi destroy que **The Killer, Hard Boiled, A Better Tomorrow 2**... ?

Jérome Rémy

Plusieurs choses pour te répondre : 1) si les chefs-d'oeuvre de John Woo sont restés invisibles jusqu'ici, c'est parce que de nombreux problèmes d'acquisition et de droits se sont posés. 2) il faut savoir que les producteurs chinois ne facilitent pas la tâche des distributeurs français : leurs films sont largement amortis sur le territoire asiatique et vendus des sommes astronomiques pour la France, d'où la crainte de ne pas rentabiliser. 3) ***Hard Boiled****, prévu pour le 16 juin, devrait être le premier film de John Woo à sortir dans l'hexagone. 4) quelques séquences de* ***Hard Target*** *visionnées à Los Angeles laissent à penser que John Woo ne s'est en rien calmé au contact de Van Damme. Youpiiiii !*



■ *HARD BOILED* ■

à dada...

Voyant que le chapitre "mystère à Twin Peaks" n'est toujours pas résolu, me voilà. Le symbole du cheval est très complexe (ne parlons pas de celui du nain, du géant, de la bague, de la moto, de la porte ouverte et de celui, au combien troublant, du dictaphone). Bref, complexe ce symbole, car il est légion. Pour les psys, ce serait celui du "psychisme inconscient" ou encore celui du Temps (car relié aux "grandes horloges du temps"). Depuis la nuit des temps, on associe en effet le cheval blanc "aux ténèbres du monde chtonien" (un truc épouvantable) : c'est une manifestation de la mort, un présage de la mort, même si le cheval est plus souvent noir. Il y a aussi le cheval blême, la couleur du vampire, lumineux, à la blancheur nocturne comme un fantôme : c'est la blancheur du deuil. Le cheval peut également visualiser "l'impétuosité du désir", de la jeunesse, de l'ardeur. Dans les textes bouddhiques, les chevaux sont les symboles des "sens attelés au char de l'esprit et qu'il faut guider par le Soi" (enfin par toi, quoi). Si on faisait la somme de tout ça, on s'apercevrait que ce cheval est passé sans complexe du jour à la nuit, de la mort à la vie, de la passion à l'action. Il existe des dictionnaires à ce sujet qui vous éclaireront complètement (...).

RifRaf

On a rien compris, même Rallouch qui en connaît un max sur les symboles (donnez-lui une banane, c'est stupéfiant !). Si les lecteurs ont compris, qu'ils nous expliquent ce qu'ils ont compris. Après "mystère à Twin Peaks", "intrigue chez RifRaf" !

seagal vs van damme

J'ai vu **Piège en Haute Mer**, et j'ai passé un moment assez agréable. Je ne comprends pourtant pas pourquoi ce film a tant cartonné aux States. Du point de vue du rythme, de l'histoire, de l'humour, le dernier Seagal est largement en dessous d'une pointure comme **Piège de Cristal** qui détient toujours ma palme du plus grand film d'action. Pas une seule fois je ne me suis identifié à Steven Seagal, pourtant possesseur d'un physique pas si désagréable. J'ai maté tout le film de l'extérieur. Ce cher homme gagnerait sans doute à donner un chouïa de vulnérabilité à ses personnages, à l'instar de McLane, sympathique lorsqu'il se met à flipper. Visuellement, les coups de Seagal sont moins spectaculaires que ceux du "pain d'épice" (Van Damme), même si on sait qu'ils sont plus réalistes, et sans doute mortels. L'un choisit le réalisme, mais l'autre fait du cinéma, ce qui en l'occurrence n'est pas trop con.

Christophe Lapierre

L'association AJC Paris organise en juillet à Niort le festival FantaRock, concernant le Rock et le film fantastique amateur (Super 8, 16, vidéo...), en présence de personnalités du cinéma fantastique. Pour participer à la programmation, il est encore temps d'adresser vos candidatures (ou d'envoyer directement vos films) à : AJC Paris, Julien Richard, 8 rue du R.P. Christian Gilbert, 92600 Asnières. Rens. au 40.86.52.50.

La Cinémathèque Française présente, le 17 avril de 23 heures à l'aube, "La nuit de tous les dangers" avec au programme **La Chevauchée des Morts-Vivants, Un Million d'Années avant J.C., A des Millions de km de la Terre** et le toujours inédit **Evil Dead III : Army of Darkness**. Réservations de 14 à 21 h au Palais de Chaillot, 7 avenue Albert de Mun, 75016 Paris.



I HATE L.A. !

CHUTE LIBRE

Dans la routine et l'ambiance Valium de la production des grandes compagnies hollywoodiennes, *Chute Libre* est une sacrée surprise, un film-phare des années 90 tant par la qualité que par son propos. Ce n'est ni une séquelle, ni un remake, ni un ersatz, mais une visite rendue à une société décadente. Et le guide ne s'appelle pas Mickey...

■ *Mitraillette au poing, D-Fens (Michael Douglas) paie sa note de téléphone avec du plomb* ■

Joel Schumacher est un cinéaste gentil. Il n'est pas de ceux qui montrent les dents et font preuve d'une méchante rancœur vis-à-vis du système hollywoodien. Tous les ans, ce géant débonnaire à la crinière d'apache réalise un film : **Le Choix d'Aimer**, une parabole gnangnan sur l'ère du Sida, **Cousins**, le remake cotonneux d'un succès du cinéma français, **L'Expérience Interdite**, très moralisateur malgré d'indéniables qualités plastiques, **Génération Perdue**, réactualisation branchée du mythe du vampire... En bref, on attendait du rose bonbon de Joel Schumacher, de l'eau de rose, du prudent, des compromis, un propos édulcoré. On attendait tout sauf **Chute Libre**.

Un drôle de film, imparfait, ambigü, complexe, brûlant. Un drôle de film qui ne laisse pas indifférent. Le voir aux Etats-Unis dans une salle bondée de teen-agers montre à quel point Joel Schumacher titille un nerf sensible, chatouille là où ça fait mal. Aux exactions de son héros, le public répond par des applaudissements. Exemple : un épicier coréen mâchonnant un anglais approximatif refuse de la monnaie à D-Fens (Michael Douglas) qui, de ce fait, achète un Coca. L'épicier exagère le prix, menace son client mécontent avec une batte de baseball. Et D-Fens lui arrache le gourdin dont il se sert pour écraser la marchandise jugée trop onéreuse. Réaction de la salle en liesse : l'approbation de la punition infligée au Coréen mesquin par des applaudissements, sifflets et autres colibets. Il est vrai que, préalablement, D-Fens aura souligné l'aide que les Etats-Unis ont autrefois apportée à la Corée. De quoi frémir. Mais D-Fens, malgré les apparences, ne milite pas en faveur d'une justice plus radicale dans la ville. Non, D-Fens n'est pas le énième ersatz bronsonnien de la vague auto-défense ; D-Fens est un type qui perd les pédales, qui navigue en roue libre dans les rues de Los Angeles. "*Chute Libre est l'odyssée d'un homme à travers sa propre folie, une folie générée par la vie urbaine contemporaine. Bien que le propos soit sérieux, le film ne manque ni d'humour absurde, ni d'ironie. Il y a des moments qui touchent directement à des aspects de la vie quotidienne de chacun. Chute Libre est également un thriller, un suspense durant lequel un policier se lance à la poursuite de D-Fens. Mais ce flic manifeste aussi des doutes sur l'utilité de son existence citadine. Le film se définit surtout comme un regard sur l'anéantissement d'une personne qui pense avoir été trahie par le système*". A la définition de Joel Schumacher, l'on pourrait encore rajouter "balade picaresque", une sorte de parcours loufdingue à la Don Quichotte.

D-Fens est ce personnage. Un beau matin, dans un embouteillage, il craque, abandonne sa voiture en pleine circulation et décide de rejoindre sa femme (en instance de divorce) et sa petite fille à l'autre bout de la cité. Le chemin est long, pavé de difficultés, de danger. D-Fens, poussé à bout par toutes les vicissitudes du quotidien, corrige d'abord un épicier coréen. Puis ce sont des loubards du gang local qui font les frais de son contact. Lorsque ceux-ci répliquent, armés jusqu'aux dents, ils liquident un maximum de passants et ratent leur cible, de dos pourtant. Chemin faisant, tandis que le flic Martin Prendergast, à vingt-quatre heures de la retraite, se penche sur son cas, D-Fens croise d'autres spécimens d'urbanité branque. Il se heurte violemment à un vendeur de surplus de l'armée, une espèce de nazillon hystérique, traverse un terrain de golf construit sur l'emplacement d'un ancien parc. Là, il provoque un infarctus chez un sexagénaire grincheux. Il assiste à

■■■



■ *Le Lieutenant Prendergast (Robert Duvall) : sa dernière mission à quelques heures de la retraite* ■

■■■

l'arrestation d'un manifestant Noir jurant de sa condition "de non viable économiquement" à quelques mètres d'une grande banque. D-Fens s'étonne de se déchirer les mains sur les barbelés protégeant une propriété, enguirlande un vagabond faisant la manche en mâchant un sandwich... D'une rencontre à l'autre, D-Fens en arrive à la conclusion qu'il arpente vraiment un monde pourri, une ville qui l'a détruit, qui l'accule à la démence et à la violence.

"*Il faut comprendre que la folie germe en lui depuis longtemps ; il a toujours dû lutter pour ne pas franchir le Rubicon, pour demeurer dans les limites acceptables de la normalité. Il a grandi avec des aspirations très conventionnelles concernant sa vie future. Il désire travail, femme, enfants et foyer. Lorsque son environnement s'est modifié, il n'a pu ajuster son comportement à cette nouvelle situation. Et, bien sûr, vivre dans une grande ville peut pousser n'importe qui à la folie. D-Fens subit ainsi une de ces journées où tout peut vous tomber sur la tête*" poursuit Joel Schumacher. Et tout lui tombe effectivement sur la caboche. Des cinglés, un gang, un allumé fasciste, des flics pugnaces et trop instinctifs, un commerçant pingre, une épouse qui tremble à l'idée de le revoir, un gérant de fast-food qui ne tient pas les promesses d'une publicité vantant l'épaisseur d'un Big Mac... "*D-Fens endure des épreuves universelles, des désagréments que nous connaissons tous. Pour toucher les gens, nous avons aussi montré la ville telle qu'elle est vraiment, avec des trottoirs défoncés, des rues sales, des passants agressifs. Nous avons également souligné toute la différence qu'il existe entre ceux qui bénéficient des privilèges et ceux qui ne possèdent rien. Le fossé s'est considérablement creusé entre nantis et démunis*".

A sa manière, Joel Schumacher joue les sociologues, les observateurs d'une civilisation en déliquescence, baignant dans un climat de décomposition très fin de siècle. Et quelle autre cité que Los Angeles pouvait à ce point traduire cette dégradation ? Aucune. Même pas New York, trop compacte, trop stressante au prime abord. Et Los Angeles est probablement la seule ville au monde dont la traversée est synonyme de grande aventure tant les distances sont importantes, tant les différences entre communautés ethniques, entre quartiers résidentiels et quartiers ghettos sautent aux yeux. Joel Schumacher se défend toutefois d'avoir mis l'accent sur la mégapole du Sud de la Californie, une fourmillère qu'il connaît bien pour y vivre et y avoir grandi. "*Chaque ville repose sur des fondements incertains. La bureaucratie qui fait tourner la machine prend actuellement le dessus. Les embouteillages, le chômage, la violence dans les rues... Tout cela n'existe pas qu'à Los Angeles ; vous rencontrez ces problèmes partout où les gens vivent en communauté. Je crois que l'histoire de* **Chute Libre** *pourrait se situer dans n'importe quelle ville. De plus, il n'y a pas que les centres urbains qui génèrent le stress ; il y est juste intensifié*". Une déclaration paradoxale car **Chute Libre**, qui découle d'un embouteillage et d'un soudain ras-le-bol, accumule les griefs contre l'aliénation, la folie latente que subit le moindre citoyen de Los Angeles. Préserver son équilibre y devient un véritable exploit, comme sauver sa peau sur un territoire contrôlé par les gangs. "*Los Angeles est l'un des protagonistes principaux de* **Chute Libre** *; D-Fens ne peut lui tenir tête. Son odyssée lui révèle tout ce qui divise les grandes villes américaines, différences raciales, sociales, ethniques, sexuelles, depuis les rues crasseuses aux quartiers impeccablement propres. Où que D-Fens aille, il n'y échappe pas*" appuie le producteur Timothy Harris.

"*Nous avons été surpris par l'immédiate parenté entre ce que* **Chute Libre** *décrit et la réalité de la rue. On est vraiment à la lisière d'une certaine apocalypse dans ce pays. Il est nécessaire d'étudier notre comportement quotidien pour voir qu'on n'est pas loin de franchir certaines limites. Dans nos vies, l'absurdité tient une place importante ; on se force même à ignorer les obstacles à notre propre sérénité. Ces efforts deviennent à la longue risibles. Heureusement, lorsqu'on se reconnaît dans le film, on esquisse en général un sourire*". C'est souvent vrai, surtout dans les situations les plus banales. Imaginez que vous soyez dans une cabine téléphonique et qu'un usager irascible peste violemment contre l'occupant des lieux, toujours trop long à son goût. D-Fens répond au raleur par une volée de plomb dans l'appareil. Une manière de répliquer qui fait office d'exorcisme, de défouloir. Au fur et à mesure qu'il écope des aléas de l'urbanité en folie, D-Fens passe pour une victime. Victime du chômage, d'une épouse ingrate qui lui arrache son enfant, de flics trop tatillons, de la circulation, de commerçants cupides. Et passe aussi pour un héros, le porte-parole des millions d'habitants de Los Angeles, celui qui gueule le plus fort et ose exposer au grand jour les sentiments honteux de toute cette population. "*Le personnage de D-Fens n'a pas pour vocation l'extrémisme ; en fait, il essaie simplement de se protéger contre les conditions épouvantables de la vie citadine. Cependant, il perd pied, abandonne ses objectifs et devient lui-même un problème urbain à part entière sans en prendre conscience. Dans* **Chute Libre**, *le rire est provoqué par l'identification du public au héros, aux obstacles qu'il rencontre et qui rendent son univers urbain nonsensique. Mais dès que vous vous apercevez qu'il a passé les limites, qu'il ne peut revenir en arrière, là, vous cessez immédiatement de rire*" vient témoigner un autre producteur, Herschel Weingrod. En définitive, plus D-Fens s'enfonce, plus les embûches s'entassent sur son trajet douloureux, plus son auréole s'illumine d'un éclat incandescent. A force d'ennuis

■ *Assis sur un piédestal, D-Fens négocie sa sauvegarde sur le territoire des gangs* ■

■ D-Fens traverse un terrain de golf : une étape pittoresque dans une odyssée picaresque ■

de souffrances, de rencontres délirantes et dangereuses, Joel Schumacher lui forge, peut-être malgré lui, un statut de martyr, de symbole de la souffrance morale de cette fin de siècle. "J'ignorais que j'étais le méchant dans cette histoire" confesse D-Fens au flic venu lui mettre les menottes. Il est la victime, la seule, les autres morts (le golfeur grincheux, les membres du gang hispanique) étant, après tout, passé de vie à trépas par imprudence. Quant au nazillon fiévreux, grand pourfendeur de clients gays, collectionneur fétichiste d'armes et uniformes, il aura, dans l'esprit du public, reçu ce qu'il méritait : du plomb dans le buffet. Un acte de salubrité publique en somme. Est-ce un hasard si, après tout, l'affiche de **Chute Libre** représente un Michael Douglas droit comme un poteau, un rien martial, l'attaché case dans une main, le tromblon dans l'autre ? Est-ce un hasard si D-Fens ainsi figé donne l'impression d'être statufié sur un calvaire ? Comme un Saint à la croisée des chemins, il se dresse sur une stèle en pleine zone chaude, soumise à la loi des gangs. Pathétique, juste, Michael Douglas ne démantèle pas cette image pieuse, cette image d'une légende urbaine taillée par dix ans d'administration Reagan/Bush. Que **Chute Libre** soit sorti sur les écrans américains quelques semaines après l'élection de Bill Clinton n'est pas une coïncidence.

Personne ne pouvait mieux personnifier D-Fens que Michael Douglas. Déjà, parce qu'il possède le physique ordinaire du personnage, la capacité de varier les jugements à son sujet, de mêler étroitement les facettes négatives et positives au-delà du manichéisme hollywoodien. "*Il possède une telle humilité artistique qu'elle lui permet d'interpréter des types terriblement antipathiques, comme son rôle dans **Wall Street**, et de leur conférer une certaine humanité*" soutient Joel Schumacher. Et Michael Douglas, certainement masochiste, aime à porter les travers, les frustrations, les fantasmes de la société américaine. Comédien Michael Douglas ? Certainement, mais également cas social. Même l'aventurier (idiot mais intrépide de **A La Poursuite du Diamant Vert** et sa séquelle) abonde dans ce sens : une pure illusion, née sous la plume d'une



■ D-Fens replié sur lui-même. Un destin surprenant ■

femme-écrivain. **Basic Instinct** et **Liaison Fatale** se passent de commentaire. "*J'ai immédiatement vu dans **Chute Libre** la déchéance de la classe moyenne américaine. J'avais l'opportunité d'incarner un personnage qui pensait que travailler dur lui apporterait le bonheur, une récompense matérielle. Ces valeurs perdent dans le film tout leur sens. En observant attentivement ce qui survient aujourd'hui aux Etats-Unis, j'ai vu des gens se battant continuellement contre les mêmes désillutions. Ils essaient de trouver une solution qui n'aille pas vers un extrême, qui puisse leur permette de survivre, et de prospérer même. Je pense que **Chute Libre** donnera à réfléchir à ces personnes*" commente l'acteur. Et au pays tout entier pris dans le marasme de la Récession, de la crise économique.

Il n'y a plus que les soap-operas pour idéaliser encore le rêve américain, ou certains comédiens sportifs en provenance du vieux continent. Joel Schumacher, quant à lui, murmure que nous évoluons tous sur le fil du rasoir, qu'un léger souffle peut provoquer la "Chute Libre" si justement décrite. "*Je souhaite que les spectateurs du film se disent qu'il faut se montrer plus humain les uns envers les autres. Je ne veux pas, non plus, me comporter en prêcheur. Dans **Chute Libre**, mon message serait quelque chose comme : "soyez poli avec votre voisin. Dans le cas contraire, cela peut toujours le pousser un petit peu plus vers la folie*". Sans prêchi-prêcha, Joel Schumacher, à l'opposé de ses tendances moralisatrices habituelles, vient de tourner le film-bilan impitoyable de l'après-Reagan, de l'affairisme. Comme disent les Américains, c'est "politiquement correct".

Marc TOULLEC



MORTELLE RANDONNÉE

À PIC (Cliffhanger)

A Pic ne sortira en France que le 3 octobre prochain, mais déjà, ce retour fracassant de Stallone dans un rôle taillé dans le roc s'annonce comme l'un des événements de la rentrée. Des prouesses techniques, une histoire très simple mais diantrement efficace, un environnement montagneux à ce point abrupt qu'il ferait frémir un chamois, des comédiens physiquement préparés à l'escalade de cols rocheux... Un défi visuel et humain à la démesure des sommets enneigés.



■ Gabe Walker (Sylvester Stallone) et Jessie (Janine Turner) : deux alpinistes chevronnés dans leur élément naturel ■

Une nouvelle carrière s'ouvre-t-elle à Sylvester Stallone ? **A Pic** marquerait-il le second souffle tant attendu de celui qui fut, de **Rocky** à **Rocky IV**, le comédien-réalisateur le plus prisé d'Hollywood. Mais depuis la sortie de **Rocky IV**, en 1986, Stallone chute, s'enfonce dans le marasme. **Cobra** n'affichait que morgue et frime, **Over the Top** sollicitait pompeusement les glandes lacrymales sur **Rambo III** arrivait en retard d'une guerre soudain anachronique, **Rocky V** ignorait majestueusement le titan du ring pour une introspection de son psyché, **L'Embrouille est dans le Sac** s'essouflait à retrouver le tempo hystérique d'une pièce de boulevard bien trop française pour l'Amérique, **Arrête ou Ma Mère va Tirer** poussait l'auto-parodie trop loin... Des années sombres pour Stallone. Le carcéral **Haute Sécurité** et le buddy-movie stylé **Tango & Cash** tiraient tout juste, mais sans gloire, leur épingle du jeu du box-office. En tout, presque dix ans de marasme, d'essais dans divers registres (la comédie, le méli-mélo...). Mais son état de sainteté auprès du public, Stallone semblait l'avoir définitivement perdu, tandis que Schwarzenegger, longtemps outsider, le surpassait lors d'une fulgurante ascension au top ten d'Hollywood. Même aujourd'hui, Stallone se situe en-deça d'un Steven Seagal. Malgré la confiance toujours renouvelée de producteurs qui prouvaient leur optimisme en lui versant des cachets princiers, Stallone menaçait de se métamorphoser en has-been. Quelques déconfitures encore, et la mégastar de **Rambo II** pourrait pointer dans des coproductions avec les Philippines et chez Roger Corman.

Aujourd'hui, Stallone avoue qu'il s'est trompé à imiter servilement Arnold Schwarzenegger, à lui emboîter le pas dans le domaine de la comédie pachydermique, de celles que le public US avale en se gavant de pop-corn. **A Pic** tombe donc... à pic ! Stallone débusque là le personnage qu'il attendait depuis des lustres, un héros classique, humain, qui n'opère ni au Vietnam, ni dans les faubourgs de Los Angeles. Stallone opère sur les sommets, les parois vertigineuses du Rocky Mountain Park. Il est Gabe Walker, un as dans sa catégorie, un sauveteur hors-pair. Tout bascule le jour où il doit tirer sa fiancée d'une sale passe. Sarah, pour son baptême, glisse inexorablement vers le vide ; son harnais lâche. Et Gabe ne peut retenir la jeune femme. Bientôt, il ne restera dans ses mains qu'un gant vide. A plusieurs centaines de mètres au-dessous : le cadavre désarticulé de Sarah. Cet accident marque, pour Gabe, une longue période de déprime noire ; il se sent coupable de négligence. Gabe décide de ranger son équipement au vestiaire. La montagne, c'est bel et bien fini pour lui. Pour subsister, il s'exile à la ville, met à profit son expérience pour laver les

■■■

■ *Premier de cordée, Gabe Walker (Sylvester Stallone) guide une dizaine de malfrats dans un environnement hautement périlleux* ■

■■■

carreaux des buildings les plus hauts de la cité. Sacrée déchéance. Pendant que Gabe Walker broie du noir en astiquant du verre avec une peau de chamois, un avion survole le Rocky Mountain Park. Un appareil pas comme les autres ; il transporte trois valises, contenant chacune un million de dollars en grosses coupures. Pareil magot ne peut que motiver Qualen, un malfrat de haute volée, fraîchement évadé pendant son transfert d'une cellule à l'autre. Mais le casse aérien tourne mal. Malgré la complicité d'un fonctionnaire du Trésor Public et d'une poignée de policiers ripoux, une fusillade nourrie éclate. L'avion pique du nez, se crashe sur les sommets balayés par un terrible blizzard. Justement, Gabe Walker n'est pas loin. Les Rocky Mountains, il les a retrouvées le temps d'essayer de convaincre Jessie, son ancienne partenaire et pilote d'hélicoptère aguerrie, de le rejoindre sur l'asphalte de la grand ville. La jeune femme refuse lorsque la nouvelle du crash du zinc tombe. Pressé par son vieux pote Hal Tucker, Gabe renoue avec le passé ; il accepte de reprendre du service, de grimper là-haut, sur le glacier, pour sauver des vies. Grande est la surprise de Tucker et Gabe lorsqu'ils s'additionnent aux otages déjà détenus par Qualen et ses bandits. Pour avoir la vie sauve, les deux alpinistes se résignent à chercher les trois valises bourrées de fric. Mais ils savent déjà que Qualen n'est pas un homme de parole, qu'il se débarrassera d'eux une fois l'oseille retrouvée. Il reste cependant deux cartes maîtresses dans le jeu des montagnards : leur parfaite connaissance d'un terrain piégé et Maggie dont l'hélicoptère, à cause de la tempête, tarde à apparaître...

Les premières images de **A Pic** donnent le ton ; nous sommes bien en présence d'un thriller alpin vertigineux, en présence d'un morceau d'anthologie qui fera dans les deux heures de projection. **A Pic** est déjà à la montagne ce que **La Tour Infernale** est au gratte-ciel, ce que **Les Dents de la Mer** est à l'océan ; un film qui exploite la rigueur, la dureté, la cruauté et également la beauté



■ *Eric Qualen (John Lithgow) : un truand sur une pente glissante* ■

d'un cadre, d'un environnement rarement visité par le cinéma. Trop risqué d'y planter des caméras. Ils sont d'ailleurs très rares les cinéastes à y avoir installé un plateau de cinéma. On se souvient du récent **Randonnée pour un Tueur** qui ne grimpait pas très haut. Antérieurement, Clint Eastwood, sans doublure, s'était suspendu au vide pour quelques séquences mémorables de **La Sanction.** A part ça, rien à signaler sinon quelques subterfuges bien datés pour simuler l'altitude : des transparences, des morceaux de rocher en carton, des faux braves, filmés à l'horizontale, simulant l'effort tandis que de gros ventilateurs les arrosent de neige bidon... Ces effets spéciaux ne feraient pas un seul instant illusion en 1993. C'est pourquoi **A Pic** choisit la difficulté payante, un tournage dans des conditions effarantes. "*Le site idéal, nous l'avons cherché partout de par le monde. En France, en Autriche, en Nouvelle-Zélande, en Allemagne, au Canada, aux Etats-Unis même, mais nous avons trouvé les Dolomites dans le Nord de l'Italie. Ces sommets constituent certainement la plus belle chaîne de montagne du monde, et leur splendeur transparaît largement dans le film*". Ainsi parle Renny Harlin, un réalisateur venu du froid, de Finlande. Et les rigueurs de l'hiver, il les connaît pour les avoir subies sur le tournage de **58 Minutes pour Vivre**. "*Après 58 Minutes pour Vivre, j'ai cherché un projet d'envergure similaire, un film qui allie les frissons, le suspense et le spectacle à une réelle valeur humaine, un film habité par des personnages dignes de ce nom. On m'a contacté pour A Pic ; l'histoire était magnifique. Une grande part du mérite en revient à Sylvester Stallone qui s'est chargé de la réécriture. L'expérience fut enthousiasmante et nous procura à tous d'intenses sa-*

tisfactions". Des propos nets, calibrés, mais la réalité est nettement plus âpre. Vu les conditions climatiques et un terrain dangereux, le tournage prend un sérieux retard et l'ardoise gonfle de manière extravagante. Deux semaines de chomage technique en attendant que les intempéries s'atténuent ajoutent quelque chose comme douze millions de dollars à un budget atteignant déjà les 47. A peine sauvée par les astronomiques recettes mondiales de **Basic Instinct**, la firme *Carolco* connaît de nouveau les affres des entreprises inflationnistes. Les difficultés rencontrées dans la réalisation du clou du film, une cascade démente mettant en scène deux avions et Stallone, ont eux aussi grevé l'enveloppe. Le montant du dépassement de budget se monterait à quelque chose comme 24 millions de dollars, un record. Et on ne comptabilise pas les 350.000 dollars en espèces braqués par des truands masqués qui ont fait irruption dans le bureau du trésorier de *Carolco* à Cinecitta. Stallone, occupé sur un plateau voisin, n'est pas intervenu.

De toute manière, Stallone, dans **A Pic**, ne se promène pas chargé de sa traditionnelle artillerie lourde ; il n'est pas au Vietnam comme le souligne Renny Harlin. "*Ici, Stallone n'utilise aucune arme à feu, mais **A Pic** détient, parmi tous ses films, le record de l'action*". Et Harlin de souligner que le comédien restaure son image de marque ; il revient à ses premières amours, à un personnage proche des aspirations de Rambo avant qu'il ne devienne le superman mitrailleur des rizières. "***A Pic** conte l'histoire d'un homme ordinaire qui se surpasse en répondant à l'appel du devoir. Dans l'aventure, il se retrouve lui-même, fait quelques sacrifices sur l'autel de ses plus grands idéaux*". De bien belles intentions. "*Gabe Walker aspire à la rédemption. Il trouve au fond de lui-même les ressources nécessaires à son propre respect*". Stallone n'en finit plus d'annoncer que **A Pic** est un retour au cinéma qu'il affectionne, à un cinéma qui lui ressemble. Même si les intentions sont bonnes, il faut se donner les moyens de se hisser à la hauteur de ses ambitions. Se hisser est bien le mot juste. Sujet au vertige, Stallone, malgré le vent de panique soufflant dans les bureaux de son assureur, se met à l'escalade, à gravir des parois abruptes. Tous les jours, il avoue trembler de frousse, mais, au-delà de la chair de poule, Rambo tient bon. "*Tourner un film comme **A Pic** vous contraint à vous forger un corps différent, qui ne soit pas uniquement une masse musculaire, mais qui aille vers une anatomie très résistante. Vous devez entraîner autant vos bras, vos jambes que vos tendons, votre dos. J'ai débuté mon entraînement dans un gymnase où je portais des charges extrêmement lourdes pour éprouver la moindre fibre de mon corps*". Quelques semaines après ce hors-d'œuvre bien au chaud, Stallone allait en voir de toutes les couleurs. Un rien maso, il s'investit dans les parcours les plus dangereux. Résultat : des tendons qui claquent, des mains calleuses à force de contact avec le roc, des points de suture un peu partout, des yeux gelés, des mains paralysées par le froid (ce qui est extrêmement douloureux et peut coûter l'amputation)... A 3500 mètres, on ne plaisante pas avec Mère Nature. "Don't Fuck with mother Nature" comme disait l'autre !

■ *Stallone, frileux, au repos. Avant que ne souffle le blizzard* ■



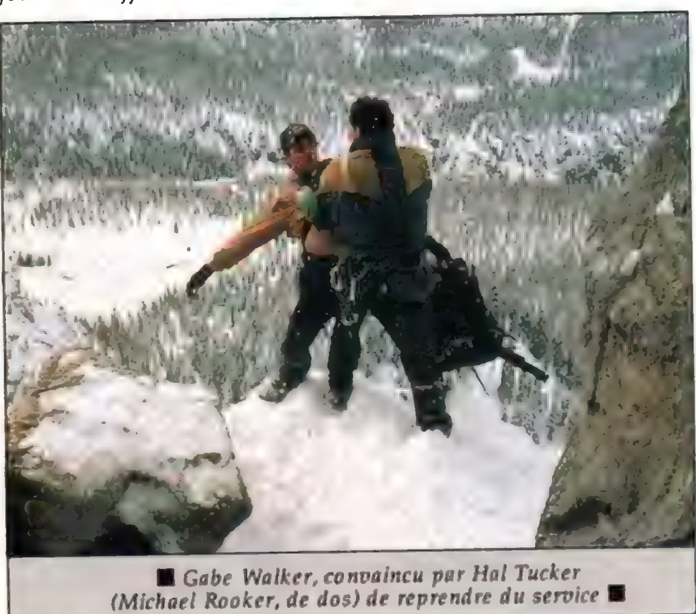
■ *Jessie (Janine Turner), pilote d'hélicoptère et petite amie de Gabe Walker* ■

Lorsque Stallone se dégage, couvert de neige, d'une profonde cheminée, il ne simule rien. Le visage bleu, les membres frigorifiés, il grimpe à l'intérieur du glacier... A 47 ans, c'est un exploit. "*Bien que je me sois préparé au défi du film en compagnie des meilleurs alpinistes au monde, la sécurité était un souci permanent. Les spécialistes de la montagne nous suivaient, nous guidaient, assuraient la sauvegarde de l'équipe*

■ ■ ■

■ *Un tournage à risques. Sous la passerelle tremblotante, mais plusieurs centaines de mètres de vide* ■

et des comédiens. Ces gens-là sont également des secouristes". Si la majeure partie des séquences d'escalade de **A Pic** sentent bon l'effort physique, le challenge, la production, pas kamikaze quand même, pallie à quelques impossibilités physiques par le recours aux effets spéciaux générés par des ordinateurs IBM et le chevronné Richard Edlund (**Batman le Défi, Alien 3**). *"Nous avons utilisé un équipement invraisemblable"* souligne Renny Harlin, *"et notamment une corde en provenance de* Boss Film, *la société de Richard Edlund. Cette corde, télécommandée, peut grimper le long d'une paroi et fournir un effet visuel étonnant".* Mais, sur le plateau de **A Pic**, on se fatiguerait à recenser les caméras ultra légères, la ronde des hélicoptères, les kilomètres de cordage, des objets aussi anachroniques que des séchoirs à cheveux, pourtant indispensables lorsqu'il s'agit de réchauffer manu militari gants et chaussettes... Stallone n'est pas le seul à avoir enduré la rigueur des sommets. Interprète de son ami Hal Tucker, Michael Rooker (le dingue de **Henry, Portrait of a Serial Killer**), d'un naturel assez enveloppé, doit se soumettre à un régime sec et une discipline inhabituelle pour lui. *"Pour ressembler à un véritable alpiniste, j'ai dû me résoudre à perdre mes kilos en trop. La production m'a alloué un entraîneur personnel. Nous allions à l'orée du désert, sur les sites les plus rocheux, pour m'apprendre les rudiments de la grimpette. En cas de pluie, nous rentrions et là, sous un toit, je devais continuer à escalader un mur accidenté"* témoigne le comédien allégé d'une dizaine de kilos.

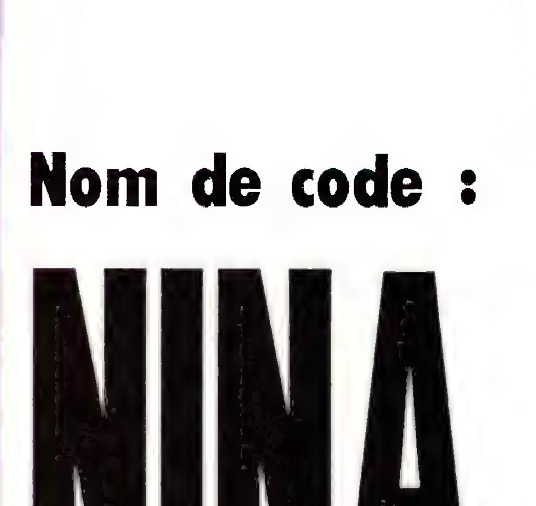


■ *Gabe Walker, convaincu par Hal Tucker (Michael Rooker, de dos) de reprendre du service* ■

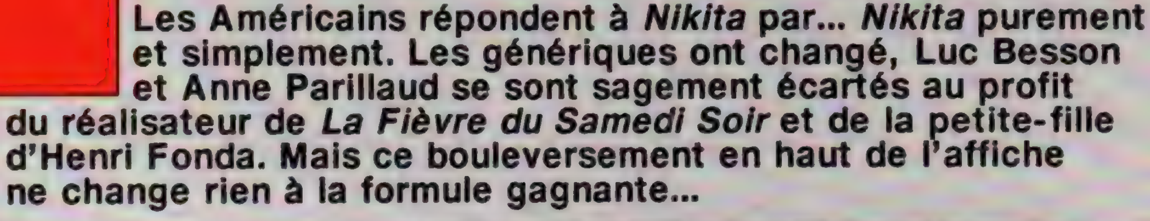
"Logistiquement, A Pic est le film le plus important sur lequel j'ai travaillé" affirme Renny Harlin qui, pourtant, à l'occasion de **58 Minutes pour Vivre**, toucha au déploiement de force cher aux productions Joel Silver. *"Généralement, je tourne à l'horizontal ; **A Pic** est un film vertical. Il sort totalement du cadre des films que je tourne habituellement. Il est unique, original. Vous avez vu toute sorte de films d'action, mais pas un seul comme celui-là"* rajoute Stallone investi à fond dans l'entreprise. Stallone mise beaucoup sur la réussite commerciale et artistique de ce thriller montagnard qui sortira aux Etats-Unis lorsque qu'il sera en plein milieu du tournage de **Demolition Man**, un thriller de science-fiction. Là, il sera un flic dur à cuire de 1993 propulsé dans un futur propret aux trousses d'un tueur fou (Wesley Snipes). **Demolition Man**, une autre amorce vers un autre départ. Pour l'heure, Stallone a de quoi être satisfait. Il ne dissimule pas à quel point **A Pic** comble ses espérances, à quel point il se sent dans son élément naturel. Les sommets des Dolomites lui évoquent les forêts glaciales du premier **Rambo**. Et pas question de débiter de petites plaisanteries ironiques dans **A Pic** genre Bruce Willis dans **Piège de Cristal**, ou encore de grosses vannes vaseuses style **L'Arme Fatale 3**. Ce sont pourtant ces bons mots de fortune variable qui caviardent l'une des premières version du scénario de **A Pic**, un manuscrit portant la signature de Sly himself. Mais, en débarquant sur le terrain, en peinant dans ses premières manœuvres d'alpiniste, l'acteur s'aperçoit qu'il n'y a pas là de quoi pouffer de rire, que les cordées suspendues dans le vide ne sollicitent guère les zygomatiques. A part le tandem comique Laurel & Hardy dans **Les Montagnards sont Là**, et la clique du Splendid dans **Les Bronzés font du Ski**, personne n'a songé à la grosse poilade en altitude. A choisir, **A Pic** pencherait plutôt du côté de **La Neige en Deuil**.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

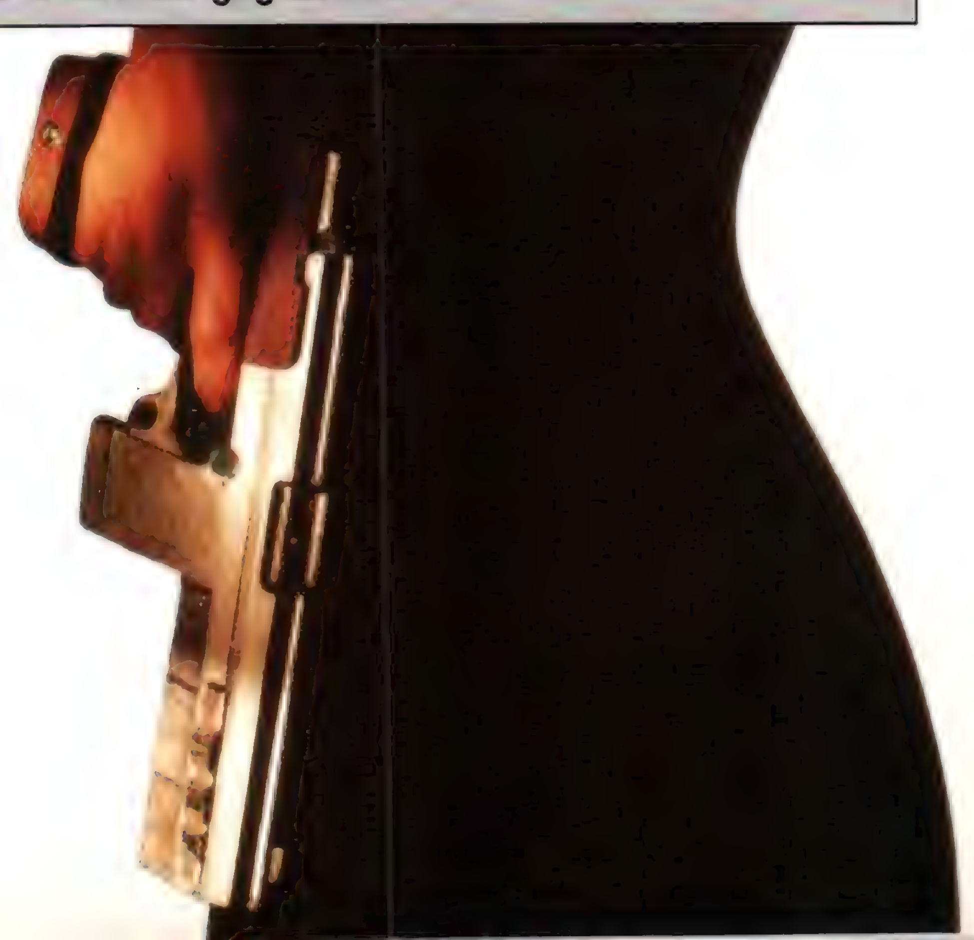




Nom de code : NINA



Les Américains répondent à *Nikita* par... *Nikita* purement et simplement. Les génériques ont changé, Luc Besson et Anne Parillaud se sont sagement écartés au profit du réalisateur de *La Fièvre du Samedi Soir* et de la petite-fille d'Henri Fonda. Mais ce bouleversement en haut de l'affiche ne change rien à la formule gagnante...



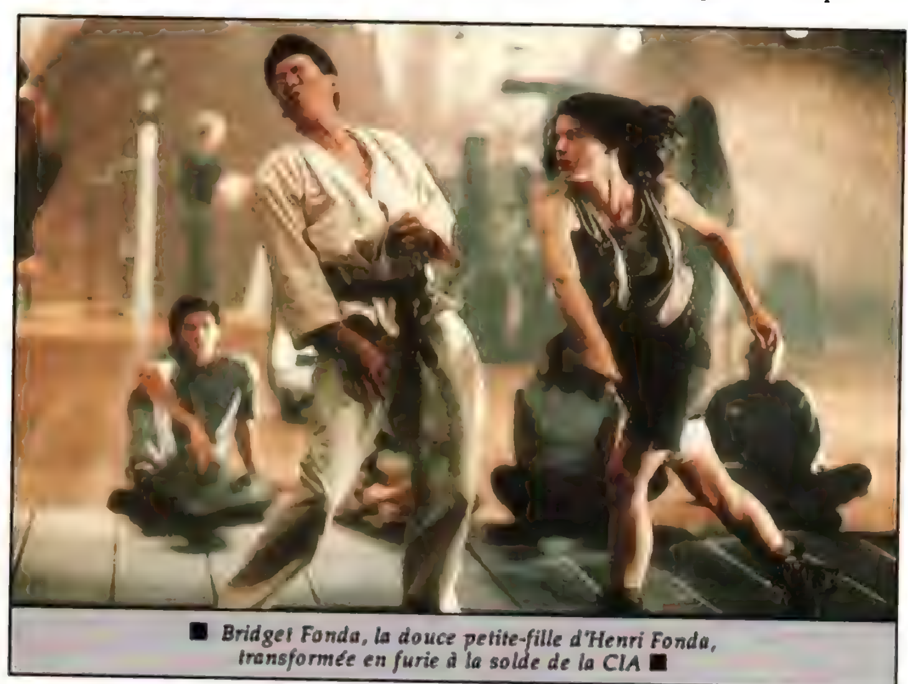
Les Américains ont mal digéré l'os **Nikita**. Se faire coiffer au poteau, sur leur propre terrain, par une production en provenance de France, une contrée plus réputée pour ses prises de tête en huis-clos que pour ses volées de plomb filmées en caméra subjective, c'est un vilain camouflet, une gifle. Tout Hollywood craque sur les jupettes moulantes d'Anne Parillaud, au point de l'engager pour découvrir ses gencives et le reste dans le vampirique **Innocent Blood**. A Hollywood, le producteur Art Linson s'empresse d'acquérir les droits de **La Femme Nikita**. Il y a là un bon paquet de dollars à faire car le film de Luc Besson connaît une diffusion limitée. A part les élites attentives à la production étrangère, personne ne se déplacera pour faire l'effort de suivre des sous-titres. Le spectateur

américain est réputé pour sa fainéantise intellectuelle. Alors que la série B pille **Nikita** sans verser un rond à Luc Besson (voir **CIA, Nom de Code : Alexa** et autre **The Silencer** dans la rubrique "Vidéo"), Art Linson et *Warner Bros* s'acquittent de leur dette afin de pouvoir enfin "américaniser" le mythe de la flingueuse psychotique en tenue sexy. Ils demandent même à Luc Besson de reprendre du service, lequel limite sa participation à une adaptation de l'histoire. Le cinéaste français suggère Joel Schumacher à la réalisation. Ce dernier rejette l'offre, estimant, à juste titre, qu'il serait tout à fait futile de vouloir copier à la ligne près un film de haute tenue. Quand un producteur en arrive là, voyant l'enfant prodigue faire la moue et repartir dans sa patrie, il doit se décider entre deux solutions. Soit il engage un metteur en scène à forte personnalité (Michael Cimino s'est présenté au recrutement) et il prend le risque de voir le projet dériver dangereusement vers un film totalement différent de celui qu'il avait envisagé ; soit il contacte un cinéaste confirmé, capable, mais nettement plus docile et qui livrera le produit désiré en temps et en heure. John Badham est parfait dans ce sens, même si ses deux derniers films (les comédies policières **Comme un Oiseau sur la Branche** et **La Manière Forte**) n'ont pas déchaîné un enthousiasme délirant. Un passage du script entre les mains du scénariste Robert Getchell, un bon qui, généralement, œuvre loin du cinéma qui plombe ses personnages (**Alice n'est plus Ici** de Martin Scorsese, **En Route pour la Gloire** de Hal Ashby...), et en avant, marche !



■ *Anciennement Maggie la junkie, Nina (Bridget Fonda) en pleine métamorphose par les armes* ■

Dès que John Badham s'attèle à **The Specialist** (il n'était pas encore question de **Point of No Return**), la production ratisse large en vue de décrocher l'oiseau rare qui fera oublier la démarche chaloupée de la panthère Anne Parillaud. "*Toutes les comédiennes du pays voulaient le rôle, qu'elles aient l'âge du personnage ou non. Moi, je désirais impérativement quelqu'un de jeune. Une femme d'environ 25 ans ne passe vraiment pas lorsqu'il s'agit de montrer les bêtises que peut faire une gamine de 18 ou 19 ans, à moins qu'elle n'ait un sérieux problème. Tomber dans ce piège équivaut à renouveler l'erreur du choix de Diana Ross pour le remake du* **Magicien d'Oz**" plaide John Badham. Il dit juste ; Diana Ross, la quarantaine sportive mais bien sonnée, dans les sarraux d'une adolescente, cela interpelle quand même quelque part. Tout le gotha hollywoodien, de la jeunette virginale à la rombière liftée, postule à la succession d'Anne Parillaud. Winona Ryder, Madonna, Sharon Stone, Darryl Hannah et Nicole Kidman comptent parmi les plus illustres candidates, toutes prêtes à brandir l'énorme flingue phallique de l'exterminatrice. Exit les déjà stars. *Warner* leur préfère Bridget Fonda, dernière ambassadrice d'une lignée fameuse. Elle vient de triompher dans **Singles**, **J.F. Partagerait Appartement** et sa cote d'amour auprès du public croît à une vitesse folle. Elle a l'âge du personnage, peut aisément passer de la vulnérabilité à l'agressivité, mais "*déteste cordialement les remakes américains de films étrangers. Ils lobotomisent les oeuvres originales, leur enlèvent tout ce qui fait leur intérêt*". Mais la petite-fille du grand Henry Fonda ne résiste pas au rôle en lui-même ; sa substance, son contenu la titillent. Elle signe le contrat la liant plusieurs mois durant au projet. Elle se prend même d'affection pour une Nikita qui ne se nomme plus Nikita mais Nina, au point de se résigner à éviter au maximum le recours à une doublure pour les séquences d'action. La fille Fonda apprend à tirer, à tomber et à plonger. Trois heures quotidiennes de gymnastique dans une salle de sport personnelle et des randonnées en montagne lui sculptent le corps. Cheryl Wheeler-Dixon, une gloire du kickboxing au féminin, lui enseigne tous les rudiments de l'offensive. Celle qui craignait au tout début de la production de se casser un ongle devient, à force d'entraînement, une vraie combattante, digne des aînées Linda Hamilton (**Terminator 2**) et Michelle Pfeiffer (**Batman le Défi**), deux beautés métamorphosées par les poids et haltères. "*J'ai choisi Bridget Fonda principalement pour sa vulnérabilité. Il aurait été plus évident d'opter pour une comédienne au physique plus dur mais, pour un cinéaste, il est nettement plus motivant de montrer à quel point les émotions peuvent se heurter à une carapace extérieure*". Et John Badham de rajouter que sa protégée fut formidable sur le plateau, qu'elle ne reculait jamais devant l'effort, les cascades...



■ *Bridget Fonda, la douce petite-fille d'Henri Fonda, transformée en furie à la solde de la CIA* ■

C'est vrai qu'elle a de l'allure la môme Fonda. Certains ne peuvent que la préférer à Anne Parillaud, d'autres, par contre, considèrent qu'elle ne retrouve pas le look de féline traquée de la Française. Bridget Fonda serait trop gentille, pas suffisamment menaçante. Mais elle est tout de même très bien, la seule à sortir la tête haute de ce remake. John Badham, quant à lui, refait séquence après séquence le **Nikita** original. Son alibi. "**Nikita**, *c'est un peu comme un show que l'on monte une fois à Broadway, une fois à Paris*". Adroit ou roublard ? Avec des moyens dignes d'une production Joel Silver, le réalisateur de **La Fièvre du Samedi Soir** reprend donc toutes les scènes capitales orchestrées en 1989 par Luc Besson : la présentation de l'héroïne qui, prénommée Maggie, devient par les bonnes grâces de l'agence gouvernementale Nina, son éducation de tueuse à base de bourrage de crâne, d'exercices de tir, d'apprentissage des arts martiaux, la relation ambiguë entre la flingueuse et son mentor (Gabriel Byrne succède à Tcheky Karyo), le carnage dans le restaurant, le gunfight qui s'ensuit dans les cuisines... John Badham n'oublie rien. Même les décors de **Nom de Code : Nina** frappent par leur parenté avec ceux de **Nikita**. Mais, selon les arguments de défense du metteur en scène, on ne change pas les accessoires d'un show. Qu'il se situe à Los Angeles ou Paris, le décor et les personnages demeurent strictement les mêmes. Pour les aficionados de Luc Besson, il n'existe néanmoins qu'une seule et unique Nikita. Et l'artillerie lourde hollywoodienne ne saurait l'ébranler sur son piédestal.



■ **Cyrille GIRAUD** ■



■ John Connor (Sean Connery) : premières observations sur la victime de la Tour Nakamoto ■

THE RISING SUN

Précédé d'une réputation violemment anti-nippone, *The Rising Sun* serait-il un film rasciste, méchamment, bêtement pro-américian ? En surface oui, lorqu'on n'aime guère entendre énoncer certaines vérités...



Michael Crichton a choisi son camp. Dépité par les bides successifs de **Looker**, **Runaway** et **Physical Evidence** (un polar mou avec Burt Reynolds), ce romancier heureux abandonne les droits de ses best-sellers à qui a les moyens de se les offrir. Vu les chiffres de vente de ces ouvrages passionnants, généralement lisibles d'une longue traite, ce sont des pointures, des géants d'Hollywood qui peuvent se le permettre. Steven Spielberg s'est offert "Le Parc Jurrasique" et la puissante *Twentieth Century Fox* le très contesté "The Rising Sun", un bouquin dont l'apparition dans les librairies américaines fut suivie d'une accusation limpide de la part de tous les Japonais, diplomates et autres, présents sur le territoire : "racisme". En comparaison, les "fourmis bosseuses" d'Edith Cresson n'ont soulevé que des protestations de pure forme de la part des ressortissants de l'Empire du Soleil Levant.

The Rising Sun prend d'abord pour décor la gigantesque Tour Nakamoto, siège d'un puissant consortium japonais. Le building étale complaisamment l'opulence de son propriétaire ; un mobilier high-tech, le système de surveillance le plus sophistiqué du monde. C'est simple, des centaines de caméra balaient le moindre mètre carré. Ce soir-là, la Tour Nakamato en pleine inauguration reçoit quelques unes des personnalités les plus en vue du pays et de la ville. Des sénateurs, des industriels, des stars d'Hollywood... Et aussi toute la faune qui gravite généralement là où se trouve l'argent, à savoir de superbes plantes accrochées aux bras des riches. L'une d'elles, adepte d'un style d'amour vache bien particulier à base de strangulation, est retrouvée morte, étranglée, sur la table du conseil d'administration de la société. De quoi provoquer immédiatement un beau scandale. Mais les Japonais tiennent justement à l'éviter. Alertée, la police convoque aussitôt deux officiers dits "de liaison", spécialisés dans les affaires délicates pouvant entraîner des troubles diplomatiques. Ce sont John Connor et son kohaï (élève en japonais), Web Smith. Les deux hommes mènent l'enquête malgré des difficultés croissantes ; les Japonais semblent se serrer les coudes pour éviter que l'un d'eux soit pris, les cassettes vidéo disparaissent puis réapparaissent, adroitement tronquées... Le coupable semble tout désigné, Eddy Sakamura, une sorte de libertin décati particulièrement porté sur les grandes Américaines. Mais, au terme d'une poursuite automobile, il finit carbonisé. Malgré des pressions croissantes sur le mauvais comportement et les brimades racistes de la police, l'affaire serait prête à être classée, si Web Smith ne découvrait que les cassettes vidéo, la seule preuve probante de la culpabilité du défunt, ont subi un petit traitement judicieux... L'investigation repart, avec toujours John Connor aux manettes.



■ *Trois flics sur la même affaire : Web Smith (Wesley Snipes), Tom Graham (Harvey Keitel) et John Connor (Sean Connery)* ■

"*Chaque plan a un sens. Comme dit Jean-Luc Godard, dès que vous placez votre caméra quelque part, vous prenez position politiquement parlant. J'ai un peu modifié ce point de vue. Chaque fois que vous placez votre caméra, vous faites un exposé, vous expliquez quelque chose. La caméra est un instrument avec lequel vous écrivez*" explique Phillip Kaufman concernant les préceptes de **The Rising Sun**, un thriller politique qui oppose deux cultures belligérantes, la Japonaise et l'Américaine. Mais **The Rising Sun** refuse ce qui pouvait apparaître probant à une lecture superficielle et rapide du roman de Michael Crichton : une charge vigoureuse contre le Japon. Cela, une multitude de films hollywoodiens assez perfides s'en sont chargés en donnant souvent le rôle des méchants à des businessmen nippons, avides de pouvoirs. Nul besoin d'une analyse serrée pour y déceler une métaphore vengeresse. A voir des parcelles entières d'Hollywood aux mains des Japonais, certains producteurs, scénaristes et réalisateurs ricanent méchamment en leur donnant les rôles de crapules cupides, copinant souvent avec les Yakuzas. Cette opinion, elle est largement exprimée par le flic Tom Graham (Harvey Keitel, la bouche remplie de répliques saignantes et beaufs). Raciste, mais se défendant de l'être, il accuse les Japonais de tous les maux : "*Rien que des nabots qui ne rêvent que de sauter des basketteuses*". Selon lui, la voix de l'Amérique profonde s'exprimant avec verdeur, les Japonais sont les principaux corrupteurs du pays. Alors, mettre sous les verroux un dépravé jaune de peau constitue une revanche. Mais Tom Graham n'est pas le moteur, le héros de **The Rising Sun**. Le héros, c'est John Connor.

"*En élaborant le personnage de John Connor, Michael Crichton m'avait bien en tête*" déclare Sean Connery, lauréat d'un style de personnage dont il est devenu le spécialiste depuis **Les Incorruptibles** et **Highlander**, celui du mentor. Il dit vrai. A la lecture du roman de Michael Crichton, également rédacteur du scénario du film, le comédien s'impose dès la première description, dès les premières répliques. Impossible de ne pas plaquer immédiatement le visage de Sean Connery, harmonieusement perruqué, au sempaï (mentor en japonais) connaissant parfaitement et intimement le Japon dont il parle couramment la langue, apprécie les coutumes, le mode de pensée, la philosophie. Fin limier et artiste martial robuste, il atténue, nuance considérablement le propos ambigu de Michael Crichton, en soulignant les différences abyssales entre Amérique et Japon, dans tous les domaines sans exception. De la simple politesse au management des grands consortiums industriels en passant par la sexualité et la loyauté, **The Rising Sun** passe au crible les incompréhensions croissantes entre les deux peuples. "*Je voue un énorme respect à la culture japonaise. J'interprète un personnage qui comprend à quel point il peut être complexe, difficile pour un homme de la rue, touché par la Récession, d'accepter cette civilisation si éloignée de la nôtre. Les aspirations de la culture japonaise sont claires. Aux Etats-Unis, on court après le bonheur comme après une illusion, et cela fait beaucoup de victimes*" poursuit l'ex-007, impérial.

Blanc de peau dans le roman de Michael Crichton, Web Smith est un policier de race noire dans le film, un flic incarné par le très demandé Wesley Snipes. Un changement judicieux, à mettre au bénéfice du patron de la *Twentieth Century Fox*. "*Joe Roth m'appréciait. Il trouvait plus intéressant de me voir associé à Sean Connery plutôt que de faire appel à Tom Cruise*" admet Wesley Snipes, kohaï black sous les ordres d'un sempaï d'origine irlandaise. Sur le plateau, Sean Connery se répandait en histoires sur la Guerre Civile Irlandaise, tandis que Wesley Snipes n'était jamais en manque d'une présentation dans les formes de la culture rap. A leurs récits, ils se répondaient réciproquement : "*De quoi tu parles ?*". De différences, de mentalités, de cultures...

■ **Marc TOULLEC** ■

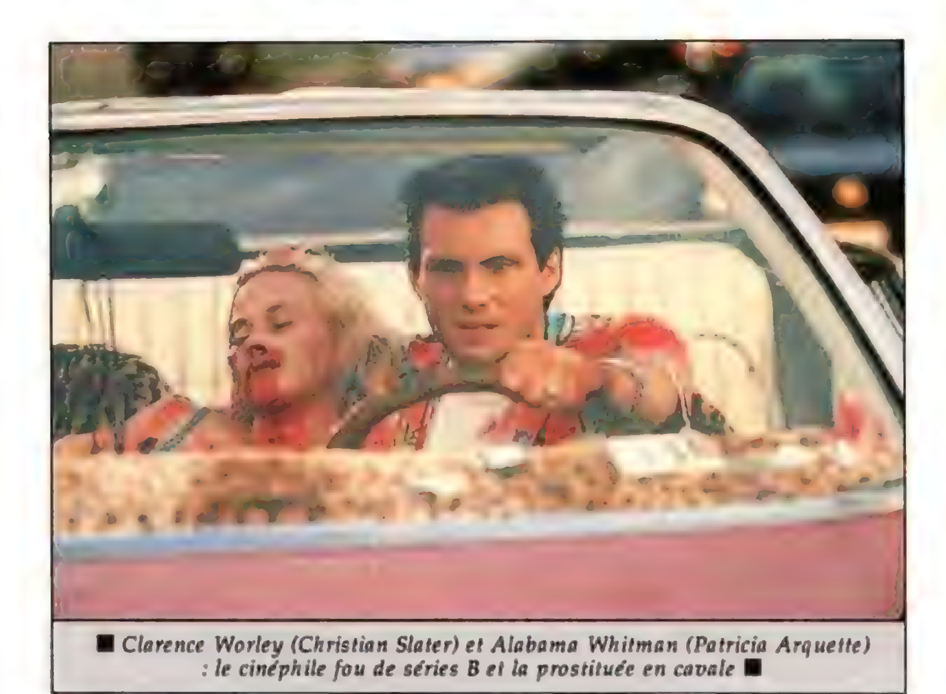


■ *Drexl Spivey (Gary Dracula Oldman), un maquereau, également dealer à ses heures perdues* ■

TONY SCOTT

TRUE ROMANCE

En 1982, Tony Scott, frère de Ridley *Blade Runner* Scott, réalise *Les Prédateurs*, mirifique film de vampires new-look hyper chicos et ultra esthétisant avec Catherine Deneuve et David Bowie. Un choc. Et quelle déconfiture par la suite ! Embringué par Hollywood, il commet *Top Gun* et *Jours de Tonnerre*, deux films au service de Tom Cruise, *Le Flic de Beverly Hills 2* à la botte d'Eddy Murphy. In extremis, l'année dernière, avec *Le Dernier Samaritain*, il vient se rappeler à notre bon souvenir, avec ce polar méchant par instant, gouleyant et bien torché. Et, aujourd'hui, cet Anglais singulièrement américanisé tourne *True Romance*, une balade picaresque, sauvage et belle à travers l'Amérique mythique, d'après un scénario "état de grâce" de Quentin Tarentino, la révélation de *Reservoir Dogs*, dont le Q.I. cinégénique approche du génie...



Clarence Worley (Christian Slater) et Alabama Whitman (Patricia Arquette) : le cinéphile fou de séries B et la prostituée en cavale

Le réalisateur de *Top Gun* mettant en images un script de l'auteur de *Reservoir Dogs*, c'est une alliance pour le moins inattendue !

Le producteur ne m'a pas choisi comme c'est souvent le cas à Hollywood, c'est moi qui suis allé au devant du projet. Le scénario était entre les mains d'un autre réalisateur lorsque je l'ai lu. Je ne suis pas sûr qu'il se rendait compte de la valeur de l'histoire qu'il détenait. Il voulait en faire une espèce de grosse série B commerciale. Je suis tombé fou amoureux de l'histoire. Alors que le projet était déjà au stade de la pré-production, j'ai racheté les droits. Ce scénario était vraiment très particulier. Quentin Tarentino étant un scénariste d'exception, on ne sait jamais quelle direction il va prendre, que vont faire ses personnages, quelle réplique va sortir de leur bouche. Quentin Tarentino est un auteur unique, rare ; il sait combiner, alterner humour, tendresse, violence, drame sombre dans un seul récit. Généralement, un scénariste se spécialise dans un seul de ces domaines, ne parvient qu'à écrire dans un registre. Quentin Tarentino, lui, sait tout faire, tout écrire.

Mais venant après *Top Gun, Le Flic de Beverly Hills 2, Jours de Tonnerre* et même *Le Dernier Samaritain, True Romance* détonne singulièrement dans votre carrière, non ?

True Romance se rapproche pour beaucoup des **Prédateurs**, mon premier film qui n'a rien à voir avec les suivants. Dans **Les Prédateurs**, je me marginalisais un peu, je sortais des sentiers battus. **True Romance** revient à cette attitude après un long passage dans le système hollywoodien conventionnel. Dans une production sortant d'une grande compagnie, vous ne pouvez guère mixer amour, humour, violence, vous ne pouvez pas alterner beauté et ténèbres. C'est ce que j'ai fait dans **True Romance.** Produit par *Warner, Columbia* ou *Paramount*, le film aurait été très différent. Ses producteurs l'auraient fait rentrer dans le rang. Mêler les genres m'a passionné.

Pourriez-vous nous décrire votre collaboration avec Quentin Tarentino ? *True Romance* est-il une combinaison de vos deux personnalités ?

En fait, je n'ai rencontré Quentin Tarentino que très peu. Plus le scénario est bon, moins on a besoin de rencontrer son auteur. Le script de **True Romance** étant excellent, je n'ai pas réellement eu besoin de voir Tarentino longuement pour discuter de telle ou telle scène. Les changements que j'ai apportés à l'histoire sont infimes, dérisoires. C'est rarissime qu'un script soit bon du premier coup, qu'il plaise immédiatement au réalisateur. J'ai adoré le texte. Avec cette matière de base si solide, j'étais heureux d'aller sur le plateau tous les jours. Un bonheur constant de bosser dans pareille condition. Je savais à l'avance que l'écriture était si parfaite que je n'aurais pas à me creuser les méninges

■■■

■ *Clifford Worley (Dennis Hopper), un ex-flic au secours de son fils Clarence* ■

■ ■ ■

pour modifier cette séquence, revoir ce personnage. Quentin Tarentino est un surdoué. Avant de tourner **Reservoir Dogs**, il a galéré des années durant, mais sa reconnaissance actuelle, il la mérite amplement. Selon moi, il est le Martin Scorsese des années 90. Il peut tout faire à la perfection : filmer, écrire. Je désire avoir à collaborer de nouveau avec lui.

Christopher Walken, Dennis Hopper, Brad Pitt, Gary Oldman, Christian Slater, Patricia Arquette... Comment est-il possible de concenter de telles personnalités sous une même bannière ?

Tous ont lu le script et sont tombés à la renverse. Ils tenaient absolument à participer à **True Romance**, quitte à accepter un personnage secondaire. Les dialogues sont si brillants, les personnages à ce point démentiels que tous ont également divisé par deux ou plus leur cachet. Nous ne disposions pas d'un budget énorme. Ils se sont sacrifiés en quelque sorte. C'est par amour envers le travail de Quentin Tarentino qu'ils se sont présentés à la production. Cela n'a rien à voir avec moi ! Dennis Hopper et Christopher Walken n'avaient encore jamais tourné ensemble et aujourd'hui ils ont une séquence extraordinaire ensemble. Là, vous verrez à quel point deux comédiens motivés peuvent atteindre des sommets. Tant Gary Olman que Dennis Hopper sont en permanence sous contrat, mais ils m'ont avoué qu'il était inhabituel, unique de tomber sur un script pareil. Chaque personnage, y compris le plus petit, bénéficie d'une grande attention sous la plume de Quentin Tarentino. Voilà pourquoi les noms les plus illustres ont accepté d'être de l'aventure sans tenir le haut de l'affiche.

On murmure que, actuellement, la censure américaine prépare ses ciseaux pour charcuter quelques scènes de *True Romance*...

Nous sommes actuellement en pleine négociation avec la MPAA. C'est normal, ça fait partie du jeu. Sur tous mes films, de **Revenge** au **Dernier Samaritain**, j'ai eu à débattre avec les gens de la Censure. Je les comprends un peu, sans toutefois partager leur point de vue ; ils essaient de protéger un certain public de la violence excessive. La violence dans **True Romance** n'est pas malsaine, réaliste. Le film est si étrange que la violence ne peut être sur le vif, être acceptée comme celle d'un polar classique. Elle appartient à l'histoire au même titre que l'humour, que la folie. Les personnages ont décidé de vivre leurs rêves et les effusions sanglantes ne sont qu'un obstacle de plus sur leur route. Avant d'être un film violent, **True Romance** est une histoire d'amour, une sorte de **Bonnie & Clyde** des années 90. Maintenant que la presse corporative évoque nos déboires avec la Censure, tout le monde sait que mon film donne dans le sanglant non-stop. **Reservoir Dogs** est bien plus violent. D'ailleurs, sur

signé Tarentino

Clarence Worley aime les films de kung fu, Elvis Presley. C'est un spectateur assidu des triples programmes des cinémas les plus minables de Detroit. Mais Clarence se moque de sa marginalité. Un jour, dans une salle miteuse diffusant un nanar, il rencontre Alabama, une jeune et candide blonde. Coup de foudre immédiat. Après un repas à base de tarte, les tourtereaux s'envoient en l'air, ponctuant leurs ébats de considérations sur le King, le cinéma d'arts martiaux et les grosses bécanes. Clarence, follement amoureux, ignore encore que la douce et fragile Alabama est en fait une pute novice qui en est seulement à sa quatrième nuit de tapin. Alabama n'a donc pas l'âme d'une professionnelle, et elle s'éprend aussi de celui qui n'aurait dû être qu'un client involontaire. Tout deux décident de se marier dans l'instant. Alabama doit d'abord prendre ses affaires chez son ex-maquereau, Drexley. Drexley n'est pas ce qu'on appelle un rigolo. Bien que l'un de ses passe-temps favoris consiste à raconter des histoires de foufoune à ses potes, il n'hésite pas à abattre froidement un auditoire pourtant attentif. Personne n'ira donc verser quelques chaudes larmes sur son corps refroidi par Clarence, guidé par une chanson d'Elvis Presley dans les actes capitaux de son existence. Et le King lui ayant demandé de descendre cet infâme maquereau...

Le couple prend aussitôt la fuite, flanqué d'une valise bourrée de cocaïne, involontairement piquée à feu Drexley. Alabama et Clarence pourraient sniffer jusqu'à la fin de leur jour, mais ils préfèrent vendre la came pour bien démarrer dans la vie. Et cette cargaison va leur coûter bien des déboires. Tous la veulent. Gratuitement, au mieux contre une volée de plomb. Réfugiés chez un comédien résidant à Hollywood chaudement recommandé par papa Worley, Alabama et Clarence tentent de revendre la came à Lee Donowitz, un producteur de cinéma véreux. La cocaïne suscite illico l'intérêt du mafioso Coccoti dont l'un des sbires passe Alabama à tabac avant que celle-ci ne l'abatte.

Tant bien que mal, Alabama et Clarence survivent jusqu'au jour J, celui de l'échange de la drogue contre un gros paquet de fric. Le lieu de la transaction : un somptueux hôtel de Los Angeles. Là, fort d'avoir formenté un plan tortueux, les tourtereaux pourront se tirer des sales pattes d'une flopée de malfrats. Pour corser le rendez-vous, même la police rapplique. Mais, avant la bénédiction finale des forces de l'ordre et des gyrophares hurlant, les gros calibres auront largement eux le temps de s'exprimer.

Reservoir Dogs, Quentin Tarentino a connu quelques problèmes avec la MPAA qui voulait faire un exemple, faire payer un film pour tous les autres. Si **True Romance** subit quelques coupes aux Etats-Unis, il sortira néanmoins dans sa version intégrale en France !

True Romance est en grande partie une production française. Travailler avec un producteur européen vous a permis de vous exprimer en toute liberté, vous qui êtes habitué au joug des studios...

True Romance constitue ma meilleure expérience cinématographique à ce jour. Sur le plateau, il n'y avait qu'une voix qui donnait les ordres ; c'était la mienne. Personne n'était là à m'espionner, à rendre compte de mes faits et gestes. Travailler avec un producteur européen est extrêmement agréable car celui-ci respecte les cinéastes, leurs choix artistiques. A Hollywood, le cinéaste est uniquement considéré comme un homme de main, un mercenaire qui loue ses services et qui doit obéir. Sur **True Romance**, j'ai eu un contrôle artistique total. Samuel Hadida m'a permis de réaliser le film que je souhaitais. Dans le système hollywoodien, ce sont les compromis qui priment. Un réalisateur doit collaborer avec le producteur, le studio, les vedettes. Sa voix ne compte pas plus que la leur. Je déteste cette façon de concevoir le cinéma. Mais, au sein de ce système, j'ai eu de la chance. Jerry Bruckheimer et Don Simpson, concernant **Top Gun** et **Le Flic de Beverly Hills 2**, m'ont constamment soutenu. Grâce à eux, je suis devenu un réalisateur coté à Hollywood. Travailler avec Joel Silver pour **Le Dernier Samaritain** fut également une expérience enrichissante, bien que je n'y fus qu'un rouage dans une vaste machine. Malgré le confort assuré de ces films, je préférerai toujours une indépendance artistique, même si je dois le payer par un budget moindre. Etre libre de ses décisions, pour un metteur en scène, donne toujours un meilleur résultat au finish.


■ *Brad Pitt dans le rôle express de Floyd, auditeur attentif des histoires de cul de Drexl Spivey* ■

Comment situez-vous _True Romance_ par rapport à vos précédents films ?

True Romance est au carrefour de tout ce que j'ai réalisé jusqu'à présent. Cependant, il ne faut pas y chercher ma fibre européenne. Mais, contrairement à certaines de mes habitudes, je n'ai pas privilégié le visuel au détriment de l'histoire et de la direction d'acteur. Je n'ai pas cherché l'esthétique à tout prix. **True Romance** a pris un an et demi de ma vie et je pense sincèrement qu'il devrait affecter, influencer ma carrière future. Le scénario de Quentin Tarentino m'a fasciné, transporté. Mes choix se baseront maintenant sur l'histoire, l'originalité. Peut-être referai-je un film aussi bizarre, aussi ésotérique que **Les Prédateurs** si l'occasion se présente. C'est le genre de projet qui me motive. D'ailleurs, on retrouve un peu des **Prédateurs** dans **True Romance**, et aussi un peu du **Dernier Samaritain**, ainsi que des tas de choses que je n'ai jamais expérimentées pour l'instant. Travailler sur des éléments frais apportent d'énormes satisfactions.

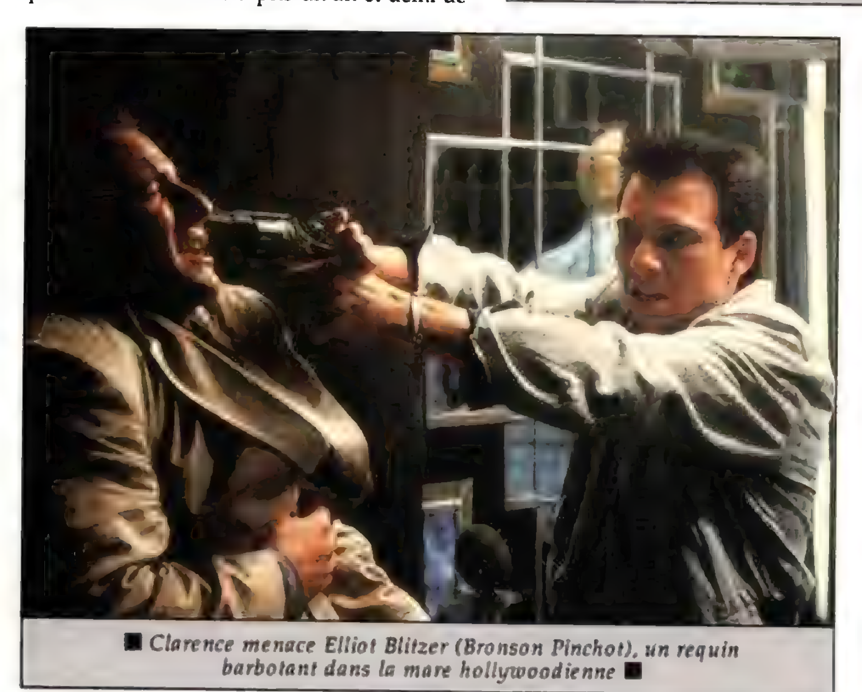

■ *Dick Ritchie (Michael Rapaport), un acteur sur la touche* ■

Vous ne pouvez néanmoins vous séparer de votre amour pour l'image léchée d'un film sur l'autre. D'ailleurs, _True Romance_ semble visuellement beau !

Je souhaite que **True Romance** modifie l'opinion que les gens ont de moi, qu'ils ne m'appréhendent plus comme le cinéaste de l'épate visuelle, mais aussi comme quelqu'un qui dirige les comédiens. Après **True Romance**, d'autres portes vont s'ouvrir devant moi. De nouveaux et grands acteurs vont me faire confiance. **True Romance** va peut-être changer ma vie. **True Romance** est en cinémascope. J'adore ce format. Il donne une dimension spectaculaire aux histoires les plus intimistes, les plus modestes comme c'est le cas ici. Ma formation de peintre me pousse à soigner au maximum l'aspect visuel, à composer des plans avec un soin maniaque. J'ai ça dans le sang, je n'y peux rien. Sur le film, j'ai retrouvé Jeff Campbell, mon chef opérateur de **Top Gun** et **Revenge**.

A propos de _Revenge_ justement. On dit que vous n'en êtes pas très satisfait. Info ou intox ?

C'est vrai. Le scénario était déjà passé entre les mains de John Huston. Mais il n'est jamais parvenu à se mettre d'accord avec le producteur Ray Stark. Ray Stark, quant à lui, ne comprenait pas très bien cette histoire d'amour impossible. Elle lui passait complètement au-dessus de la tête. Je suis néanmoins parvenu à monter **Revenge** avec lui. Le tournage terminé, la situation s'est envenimée entre lui et moi. Il m'a enlevé le film, l'a monté à sa manière, en ne tenant nullement compte de l'histoire que je voulais raconter. Son montage a été un massacre en règle de ce qui aurait pu donner un bon film. A ma version, il a ajouté près d'une demi-heure de scènes qui auraient dû sauter. Résultat : c'est davantage son film que le mien. Il a viré tout sens de la passion, du mystère. **Revenge**, dans son état actuel, me déprime. Il est l'un des grands regrets de ma vie. Peut-être, un jour, aurais-je la possibilité de le monter à ma guise, d'en faire le film dont je rêvais. Mais, pour l'heure, si vous avez aimé **Reservoir Dogs** et **Les Prédateurs**, vous apprécierez certainement **True Romance**.


■ *Clarence menace Elliot Blitzer (Bronson Pinchot), un requin barbotant dans la mare hollywoodienne* ■

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



Qu'ils se nomment **Ed Khmara, Sam Firstenberg, Richard Norton, Matthias Hues** ou **Jeff Imada,** ces hommes ont des ressources. Derrière ou devant les caméras, séries A, B ou même Z... Ils rechargent les batteries, bombent le torse, visent l'efficacité maximale au terme de tournages galères, portent un regard soit amusé soit critique sur une production où alternent le meilleur et le pire...

edward Khmara

scénariste

Ressusciter le Petit Dragon : telle est la mission de Ed Khmara et de quelques autres dans *Dragon : The Bruce Lee Story*. Vingt ans après sa mort, l'artiste martial le plus célèbre de tous les temps revit dans une imposante production hollywoodienne qui choisit de narrer la légende et de laisser les cadavres dans leur placard. Scénariste de *LadyHawke* et de *Enemy*, Ed Khmara raconte...



■ *Un entraînement selon les préceptes traditionnels chinois pour le Petit Dragon (Jason Scott Lee)* ■

C'est le vingtième anniversaire de la mort de Bruce Lee qui vous a poussé à écrire cette biographie ?

En fait, c'est Rob Cohen, le réalisateur, qui m'a contacté pour mettre en forme la somme d'informations accumulées sur la vie de Bruce Lee. Comme il avait apprécié mes précédents scripts, pour **LadyHawke** et **Enemy**, il considérait que j'étais la personne idéale pour débroussailler le terrain, traiter les informations brutes dont il disposait. Avant d'être contacté, je ne connaissais rien ou presque à Bruce Lee. Maintenant, je suis devenu une sorte de spécialiste.

A quel genre de recherches vous êtes-vous livré pour brosser un portrait crédible de Bruce Lee ?

Je suis parti à Hong Kong pour rencontrer des gens qui avaient travaillé avec lui, de Chaplin Chan, un producteur en poste sur ses premiers films, à Bolo Yeung, l'acteur d'**Opération Dragon**, en passant par des directeurs de la photographie, des assistants réalisateurs et l'un des frères de Bruce lee, lequel dirige aujourd'hui l'observatoire de Hong Kong. Linda, sa veuve, m'a permis de mieux cerner l'homme qu'il était vraiment. Au fil des rencontres, je suis parvenu à avoir une image claire de lui, une image qui ne correspond pas vraiment à la légende.

Pourtant, le film de Rob Cohen idéalise Bruce Lee. C'est une figure légendaire qu'il nous propose !

Ma version du scénario de **Dragon** correspond à la réalité. Mais Rob Cohen voyait le film plus proche de la légende, de l'image mythique, de la figure vénérée. Mon manuscrit est ainsi passé entre ses mains et celles d'un autre scénariste qui a tout revu dans cette optique. En définitive, **Dragon** est très loin de la

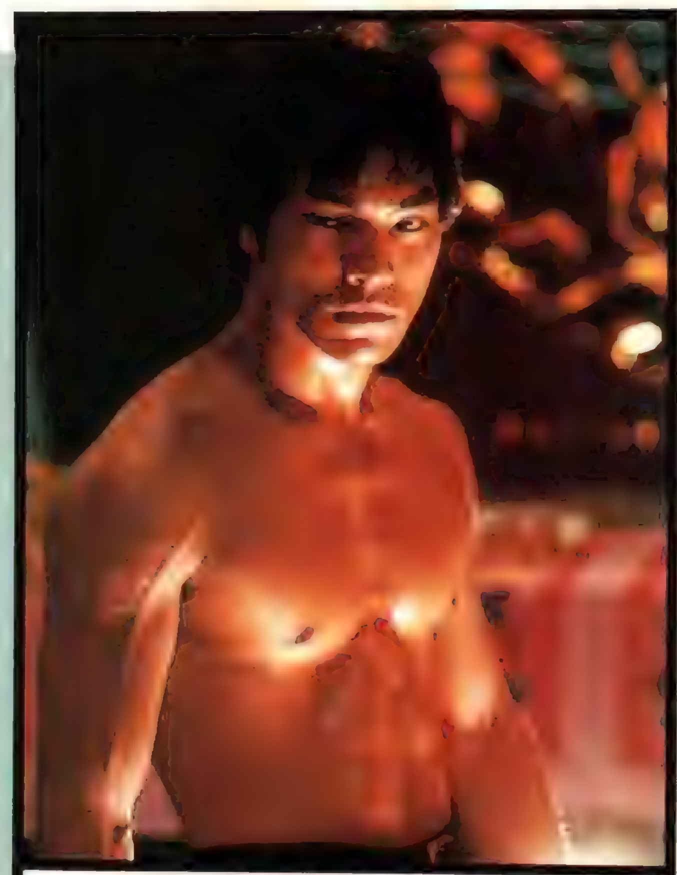
vérité, mais le public ne souhaitait pas vraiment que l'on donne une dimension ordinaire, disons humaine, de Bruce Lee. Et puis, c'est dans les habitudes d'Hollywood de faire réécrire un scénario par une autre personne, et une autre encore si le résultat ne correspond pas à l'attente. Il devient rarissime de retrouver à l'écran l'équivalent du travail que vous avez fourni. Au bout d'un moment, rédiger un scénario devient un job comme un autre, un travail pour lequel vous êtes bien payé. Parfois, vous collaborez à un projet uniquement pour l'appât du gain. J'ai une famille à nourrir, il faut que je fasse bouillir la marmite ! Il y a des projets qui me sont très chers et d'autres qui me font bouffer. En débarquant sur **Dragon**, je savais que d'autres scénaristes me succèderaient. Tant de gens doivent trouver satisfaction dans le résultat final : le réalisateur, les producteurs, le studio... Tous aiment à voir leurs propres idées dans le film. Le scénariste prend note et les greffe du mieux qu'il peut. Après avoir livré mon script, j'ai d'ailleurs totalement perdu de vue **Dragon**.

Quelles sont les différences entre le vrai Bruce Lee et celui montré dans *Dragon* ?

Bruce Lee était un homme aux possibilités physiques incroyables. Mais celui du film sert la légende ; on le montre comme étant un type bien, déterminé, qui méritait son succès. Le vrai Bruce Lee renfermait ça en lui, mais il manifestait souvent une grande dureté, une réelle obsession vis-à-vis du succès. Sa détermination allait jusqu'au fanatisme. **Dragon** dépeint uniquement le versant ensoleillé de Bruce Lee. L'artiste martial qu'il fut n'y est pas présent. Dans le script initial, je décrivais un Bruce Lee qui parvenait à une surprenante maîtrise des arts martiaux pour son jeune âge parce qu'il poussait très loin le perfectionnisme. Il était un intégriste. Cette dévotion corps et âme l'a rendu unique, légendaire ; il a gagné un statut de maître. Le film de Rob Cohen se concentre surtout sur les rapports conjugaux entre Bruce Lee et sa femme, Linda, sur les obstacles qu'ils ont surmontés après leur mariage. En résumé, **Dragon** est une love-story remplie d'arts martiaux.

Quel jugement portez-vous sur les films de Bruce Lee ? Sans vouloir salir sa mémoire, ils sont tout de même assez mauvais dans l'ensemble...

Certains sont vraiment nuls, mais le public ne s'attendait pas à mieux. Le mythe de Bruce Lee dépasse le cadre purement cinématographique. Avant sa mort, sa notoriété en Occident était assez faible. Seuls les Chinois de Hong Kong lui ont fait un triomphe. Lorsque **Opération Dragon** est sorti aux Etats-Unis, Bruce Lee n'était plus de ce monde. **Opération Dragon** est l'étincelle qui a allumé la mèche. Dès lors, toutes les minorités l'ont acclamé. Ce fut d'abord la communauté asiatique des Etats-Unis, puis les Noirs, les Hispaniques. Les Blancs ont été les derniers atteints, et ce sont surtout les jeunes qui se sont déplacés en masse. Pour tous, Bruce Lee est devenu le symbole de l'opprimé qui, par sa seule force, parvient à vaincre les puissants. Son charisme, sa capacité à occuper l'écran, à se transformer en tigre, ont contribué à bâtir sa légende. Avant lui, on n'avait jamais vu autant de grâce, de puissance et de férocité dans un combattant. Et il ne se battait qu'en dernier recours ; la violence n'intervenait que tardivement, ce qui rend son explosion encore plus spectaculaire. C'est vrai que les films de Bruce Lee sont, majoritairement, des séries B manichéennes sans prétention, mais le personnage fascine par sa fulgurante réussite sociale dans laquelle toutes les minorités continuent de s'identifier. Sa mort prématurée contribue largement à sa notoriété ; il a traversé notre monde comme un météorite et, de ce fait, est devenu une légende.



■ *Jason Scott Lee est Bruce Lee. Aucun lien de parenté, aucune ressemblance physique, mais l'acteur est bon* ■



■ *Le Petit Dragon dans ses oeuvres : tout le punch et la grâce du kung fu* ■

Cette légende est-elle encore vivace dans l'Amérique d'aujourd'hui ?

Si elle ne l'était pas, **Dragon** n'aurait aucune raison d'être. L'Amérique subit actuellement une profonde crise de paranoïa ; les gens ont tous peur de se faire braquer leur voiture, de se faire cambrioler, de voir leur fille se faire violer. Nous avons peur en permanence. Dans les films, si quelqu'un s'avise de provoquer ainsi Bruce Lee, à lui marcher sur les pieds, il est mal barré. Logique donc que les Américains s'identifient à Bruce Lee, à sa puissance, à sa détermination...

Comment expliquez-vous la mort de Bruce Lee ? Les circonstances de sa disparition restent, même vingt ans après, très opaques...

J'ai entendu des tas d'histoires et je ne sais laquelle s'approche de la vérité. J'aurais tendance à croire que Bruce Lee a été défié, puis tué, par des adeptes des arts martiaux traditionnels qu'il rejetait. Lui n'aimait pas la tradition ; il voulait des arts martiaux flexibles, qui évoluent, qui changent, qui gagnent en efficacité. Il les a poussés à leur potentiel maximal. Bruce Lee est aux arts martiaux ce que Einstein est à la physique.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

sam Firstenberg

réalisateur

Depuis une douzaine d'années, cet Israélien né en Pologne en 1950, amoureux de cinéma populaire et sevré aux films de gangsters, aux westerns et aux *Tarzan*, alimente le marché de l'action avec conviction. Il installe les ninjas au box-office, persiste à leur trouver toutes les qualités photogéniques. Aujourd'hui réalisateur de *Cyborg Cop*, croisement de la cybernétique et des arts martiaux sur fond d'exploits pyrotechniques, Sam Firstenberg fait le point sur une carrière discrète de solide artisan. Même si ses films, généralement bien menés et de bonne confection, ne font pas la une de la presse cinéma, ils ont, à travers le monde, bénéficié d'une audience impressionnante. Par son intermédiaire, la série B résiste encore à l'assaut des mammouths hollywoodiens.

Au fil des années, depuis *L'Ultime Violence*, vous êtes devenu un spécialiste du film d'action, d'arts martiaux. Ce carcan n'est-il pas un peu rigide, étroit ?

Si, absolument. A Hollywood, tous ceux qui obtiennent un certain succès dans un genre sont immédiatement catalogués. Seuls ceux qui sont tout en haut peuvent changer de registre. Etiqueter est le passe-temps favori d'Hollywood. Même Van Damme éprouve quelques difficultés à sortir des arts martiaux. Regardez les scores de **Cavale sans Issue** au box-office ; ils sont lamentables. Tout le système américain contribue à vous enfermer dans un domaine. Si on vous considère comme un expert dans un genre, on vous demandera d'y travailler toute votre vie, d'y exploiter toutes les variantes. Lorsque je me présente à un producteur pour lui soumettre un projet qui n'a rien à voir avec ce que j'ai fait, il me regarde comme si j'avais perdu les pédales. Ici, à Hollywood, vous existez par rapport à ce que vous avez déjà fait. C'est un peu frustrant. Heureusement, j'apprécie les films d'action.



■ *Steve James, pilier de la série* ***American Warrior*** ■



■ *Sam Firstenberg* ■

Pourtant à l'origine, vous n'étiez pas vraiment préparé pour aborder le genre...

C'est par l'intermédiaire de Menahem Golan dont j'ai été l'assistant sur **Lepke le Caïd** que je suis arrivé dans le genre. Après la réalisation de **One More Chance** avec Kirstie Alley, *Cannon*, que dirigeait le même Menahem Golan, m'a offert la possibilité de mettre en scène **L'Ultime Violence** afin de profiter du succès de **L'Implacable Ninja** avec Sho Kosugi. Je ne m'y connaissais guère en matière d'arts martiaux, mais j'ai accepté la proposition. C'était une opportunité comme une autre. **L'Ultime Violence** ayant rapporté pas mal d'argent, Menahem Golan m'a demandé de tourner un **Ninja III** arrosé d'une large rasade de fantastique pour varier un peu les plaisirs. A l'époque, *Cannon*, c'était vraiment l'usine ; la boîte fonctionnait à plein régime. Menahem Golan a alors eu l'idée d'américaniser le mythe du ninja afin d'élargir son audience. La suite lui a donné raison car **American Warrior** a capturé l'imagination des gosses, des adolescents. Tous se sont identifiés au héros, Michael Dudikoff que nous avons choisi parmi 200 autres candidats. Au tout début, question arts martiaux, je n'y entendais pourtant rien. Pour avoir collaboré avec Menahem Golan sur **Lepke le Caïd** et sur **Un Coup de Deux Milliards de Dollars**, j'avais cependant quelques notions en matière d'action. Heureusement, Sho Kosugi était là. C'est un expert, un vrai. Avant le tournage, il m'a montré quelques productions en provenance de Hong Kong. En plus de tenir la vedette de **L'Ultime Violence**, il était chorégraphe des combats : je n'avais donc plus qu'à le laisser faire, qu'à trouver le meilleur moyen de photographier les combats. Sur le premier **American Ninja** avec Michael Dudikoff, j'ai également obtenu la participation d'un spécialiste, Mike Stone, une Ceinture Noire qui avait déjà participé à **L'Implacable Ninja**. Dès lors, mon boulot ne consistait plus qu'à filmer au mieux leurs exploits. Je travaille ainsi depuis ; sans rien connaître aux arts martiaux, je m'entoure de gens compétents, d'assistants à la hauteur. Pour réussir un bon film d'action, il faut savoir s'octroyer les services de vrais professionnels, d'autorités dans tel ou tel domaine. D'ailleurs, dans **La Nuit Américaine**, François Truffaut explique très bien cela. En général, je m'entoure de connaisseurs, de véritables artistes martiaux. Sho Kosugi, David Bradley, Steve James en sont, contrairement à Michael Dudikoff qui a dû s'entraîner dur pour les besoins d'**American Warrior**.



■ *un combat dans le bayou qui fait date :* ***American Warrior 2, le Chasseur*** ■

Le néophyte que vous étiez prenait-il des risques à filmer des séquences musclées, nécessitant des cascades, des explosions ?

Je suis un peu trouillard. Pendant le tournage des scènes violentes, je m'éloigne même de la caméra. Des accidents sont survenus sur d'autres plateaux que les miens. A ce titre, j'ai été chanceux. Dès que l'on évoque les cascades, le facteur danger entre en ligne de compte. Certains producteurs et réalisateurs poussent le



■ *Une image classique de la mythologie ninja :* ***American Warrior*** ■



■ *Le vaillant militaire Michael Dudikoff en perpétuel conflit contre les forces du mal :* ***Le Ninja Blanc*** ■

Mais il y a aussi des trucs, des combines pour magnifier ce qui est rébarbatif sur un plateau, pour décupler l'impact d'un coup...

50 % de l'impact découle des bruitages. Un film d'action sans effet sonore serait réduit à néant. Tout le monde sait aujourd'hui que les coups portés sont faux. Si vous n'entendez pas le choc du poing, vous ne voyez pas le contact. Vous le voyez en l'entendant. Un "crack" et vous imaginez aussitôt la fracture d'une mâchoire, d'un os. Je pense aux effets sonores dès le tournage de la scène. J'évalue immédiatement le niveau du bruitage, sa densité. C'est capital. La musique compte également beaucoup. Une bonne partition rehausse l'action. Visuellement, je suis contre les accélérés qui sont souvent utilisés dans les productions de Hong Kong. Les arts martiaux doivent être travaillés comme un ballet, chorégraphiés. Balancer un maximum de crochets, d'uppercuts sans souci esthétique, sans chercher l'originalité est quelque chose qui me rebute. Je cherche l'emphase par des ralentis, des répétitions du coup, du mouvement s'il est réussi, parfois sous différents angles. Van Damme utilise souvent ce truc. Le moindre détail est important dans les combats. Il m'arrive d'engager un athlète pour une fraction de seconde ; il effectue un saut impressionnant que j'insère ensuite dans le film.



■ *Sous la cagoule, Michael Dudikoff dans le rôle qui l'a rendu célèbre : Joe Armstrong dans* ***American Warrior*** ■

Les performances surhumaines du cinéma de Hong Kong ne vous rendent pas jaloux ?

Elles m'impressionnent mais, malheureusement, ne correspondent pas à ce que recherche le public occidental. Dans les films d'arts martiaux de Hong Kong, tout est art martial, absolument tout. On voit d'abord le héros arriver dans un village, les vilains le provoquer et, pendant plus d'une heure, les antagonistes se battent. Le héros gagne l'affrontement et le générique de fin tombe déjà. Les films chinois ne fonctionnent pas en occident à

■ ■ ■

bouchon un peu loin. Personnellement, lorsqu'un cascadeur prend un trop gros risque, je supprime la séquence. Après tout, ce ne sont que des images que je fabrique et il est hors de question de payer de sa vie quelques fractions de seconde à l'écran. Après l'accident d'hélicoptère qui a tué quatre personnes sur **La Quatrième Dimension**, l'Association des Réalisateurs a diffusé un manuel avec toutes les mesures de sécurité nécessaires. Je n'ai eu à déplorer que quelques égratignures. Ma méthode consiste surtout à discuter avec les cascadeurs ; je n'essaie nullement de leur imposer mon point de vue. Selon la scène, ils me proposent soit un plan-séquence, soit un découpage très serré en plusieurs plans. Cette dernière solution est toujours plus efficace ; elle est née de l'influence du clip musical et des informations télévisées. Prenez un personnage dans une voiture en feu : filmée en un seul plan, la scène est vraiment crédible mais détaillée sous quatre ou cinq angles, elle sera beaucoup plus efficace.

Un montage saccadé demande en revanche des préparatifs beaucoup plus longs, non ? Les producteurs doivent plutôt vous pousser à l'option la plus économique...

La qualité fondamentale d'un réalisateur de films d'action est la patience. Tourner un **American Warrior** quelconque s'avère bien moins stimulant qu'un drame où Jack Nicholson et Tom Cruise s'affrontent verbalement dans un tribunal : ça, c'est faisable en une journée de travail. Par contre, cinq minutes d'action nécessitent sept jours de labeur éprouvant, ennuyeux. Tout est décomposé à l'extrême dans la mesure où chaque plan dure moins de dix secondes. Et vous devez travailler comme un forcené sur un puzzle interminable. Etant le réalisateur, je sais à quoi ressemblera le résultat final dans la mesure où je connais l'imbrication des plans, mais pour toute l'équipe c'est lent, long, chiant, complexe et, parfois même, incompréhensible. Placer une caméra sur une voiture demande déjà trois heures de travail. A l'écran, vous aurez peut-être pas plus de trois secondes de métrage.



■ *Sho Kosugi, véritable ninja pour une fois rapidement dégagé dans* ***Ninja 3*** ■



■ Un flic invulnérable et salement amoché façon *Terminator* ■

■ ■ ■

cause de la souveraineté sans partage des combats à mains nus. Les Européens et les Américains ne demandent pas uniquement des arts martiaux, mais de l'action spectaculaire à la **James Bond**. En réalisant **L'Ultime Violence**, j'ai ainsi conjugué ce que me proposait Sho Kosugi, de l'art martial pur, aux standards du cinéma d'action américain, des flingues, des explosions. Le succès de cette combinaison fut immédiat. Vous n'avez, à ce jour, aucun film 100 % arts martiaux qui ait marché aux Etats-Unis. Et puis, les systèmes de production de Hong Kong et d'Hollywood sont tellement différents. A Hong Kong, l'argent ne compte guère dans les cascades ; tout est question d'ingéniosité, de système D, d'audace. Ici, à Hollywood, l'argent prévaut. Il attire les experts. En Asie, un cascadeur est quelqu'un de polyvalent. Aux Etats-Unis, un cinéaste utilise parfois trois cascadeurs pour la même scène. Chacun a sa propre spécialité : le combat, la chute, la réception au sol, le feu... On peut se permettre d'engager une personne pour une seule journée de travail et une fraction de seconde de présence à l'écran.

Dans votre filmographie, certains titres détonnent. Il y a notamment *Riverbend* avec Steve James, la rencontre du film à thèse et des arts martiaux. Surprenant !

Je ne suis pas à l'origine du projet. J'ai reçu le scénario du film par la poste. Je l'ai adoré. J'ai aussitôt téléphoné aux producteurs, un groupe de financiers texans. Evidemment, il a fallu tailler dans le scénario qui était énorme, le compresser un peu. Après quoi, j'ai branché mon ami Steve James sur cette histoire de discrémination raciale. **Riverbend** m'a permis de sortir de la routine des arts martiaux. Je regrette de ne pouvoir concrétiser d'autres projets comme celui-là. En fait, aucun des 14 films que j'ai tournés n'est le fruit d'idées personnelles. On m'a toujours contacté pour les mettre en images, pour les développer. Il arrive aussi qu'un producteur tienne uniquement un concept, une vague ligne directrice. C'était le cas de Menahem Golan avec **American Warrior**. Avec l'aide d'un scénariste, j'ai bâti l'intrigue. Un autre producteur m'a contacté pour me dire : "Bon, vous faites des films d'action ! J'ai l'argent et la possibilité d'en tourner un en Indonésie. Trouvez-moi une histoire et mettez-la en scène !".



■ Michael Dudikoff, agent de la CIA dans *American Warrior* ■

Pas de problème, c'est mon boulot. J'aime fignoler des histoires. J'ai seulement besoin d'un collaborateur car l'écriture n'est pas vraiment mon fort. C'est parfois très simple de faire du cinéma d'action ! Mais j'essaie de ne pas me consacrer uniquement à ça. J'ai ainsi tourné un film musical, **Breakin' 2** avec Lucinda Dickey. C'est parce que je m'étais bien entendu avec elle sur **Ninja 3** que l'on m'a proposé ce projet, toujours chez *Cannon*.

Et *The Day we Met* que vous avez fait en Israël ? Cela ressemble beaucoup plus à un projet personnel que *Breakin' 2* !

En fait, je n'ai fait qu'accepter l'offre de Yehuda Barkan, un comique extrêmement populaire en Israël. Il s'agit d'une comédie sentimentale qui ne devrait jamais quitter les frontières israéliennes. Les films dont je rêve sont ambitieux, coûteux, et surtout éloignés de ma spécialité actuelle. Et les producteurs sont si prudents, si hostiles au changement...



■ Un sens certain de l'espace pour une aventure fantastique hautement fantaisiste : *Ninja 3* ■



■ *Les idées des autres sont toujours bonnes à prendre : un plan de* **Cyborg Cop** *en provenance de* **Terminator** ■

Vous êtes satisfait de tous vos films ? *Delta Force 3*, par exemple, n'est vraiment pas terrible...

Les scènes d'action sont correctes, non ? Sincèrement, **Delta Force 3** souffre de la jeunesse des héros. Tous ces jeunes gens doivent personnifier un commando d'élite, super qualifié, mais ils n'en ont pas du tout l'apparence. On n'y croit pas un seul instant. La Delta Force est l'unité anti-terroriste la plus performante qui soit. Elle doit employer des armes sophistiquées, user de méthodes surprenantes. Mais **Delta Force 3** montre des péripéties normales, simples, classiques, à la portée de n'importe quel flic de base. Pour une section d'élite, c'est attristant. Nous aurions dû engager un connaisseur, un homme d'expérience pour étoffer le scénario, le sortir de l'ornière de la médiocrité.

Il s'agit là du seul regret que vous manifestez après douze ans de mise en scène. Les frustrations, les regrets ne doivent pourtant pas manquer à Hollywood ?

Pour avoir détesté le scénario de **Bloodsport** que je trouvais particulièrement mauvais, sadique de surcroît, j'ai refusé la proposition de Mehamen Golan. Et, grâce à Van Damme, le film a obtenu le succès que l'on sait ! Il arrive aussi à Hollywood de ne pas pouvoir terminer le travail commencé. Six mois durant, j'ai travaillé sur **Stone Cold** avec la super-star du football américain, Brian Bosworth, pour *King's World*. Au terme de ce semestre, la production a décidé de stopper le projet pour le vendre à *Vision International* et Michael Douglas. Les acquéreurs ont immédiatement engagé un nouveau réalisateur, lequel a d'ailleurs été viré au bout de quelques jours de tournage pour être remplacé par un autre. C'est tout Hollywood ça ! Un système pyramidal. Si un producteur important concrétise deux ou trois projets par an, cela signifie qu'il a passé au crible entre 200 et 300 manuscrits. Sur ce nombre, il en sélectionne une vingtaine qu'il fait retravailler par un scénariste et un réalisateur. Au vu du résultat définitif et du potentiel commercial, il n'en retient que deux ou trois. C'est ainsi que des gens seront payés pour des films qui ne verront jamais le jour. Ce genre de sale coup tombe sur tout le monde ici, y compris les cinéastes les plus connus, les plus puissants. C'est pour cette raison que vous n'entendez plus parler de certains cinéastes cinq ans durant. Ils travaillent, ils sont grassement payés s'ils sont sous la coupe d'un grand studio, mais ils demeurent dans les coulisses. Ainsi, pour *Orion*, j'ai participé au thriller de politique-fiction **Marshal's Law** sur une dictature d'Amérique du Sud. Pour être certain de ne pas me voir dépossédé du projet, j'en ai racheté les droits ! On n'est jamais sûr de rien !



■ *David Bradley, flic ramboïde pourfendeur dans* **Cyborg Cop** ■

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Filmographie

1981 **One More Chance** (inédit)
1983 **Revenge of the Ninja/L'Ultime Violence**
1984 **Ninja III - The Domination/Ninja 3**
Breakin' 2 - Electric Boogaloo (inédit)
1985 **American Ninja/American Warrior**
1986 **Avenging Force/American Warrior 2, le Chasseur**
1987 **American Ninja II - The Confrontation/ Le Ninja Blanc**
1989 **Riverbend/Idem**
1990 **The Day we Met** (inédit)
1991 **Delta Force III** ou **Young Commandos/ Delta Force 3**
Sweating Bullets (série TV - 6 épisodes)
Criss Cross (téléfilm)
1992 **The American Samourai/American Samouraï**
Cyborg Cop/Idem
1993 **Blood Warriors**

ACTION MAN

richard Norton

acteur

Citoyen australien, Richard Norton, à l'image de Steven Seagal, s'est d'abord fait un nom dans la protection rapprochée de personnalités. Mais, une mouche l'a un jour piqué, celle du cinéma. Et ce balèze, cet as des arts martiaux toujours prêt à placer un mot pour rire, se lance dans les séries B & Z avec ardeur...

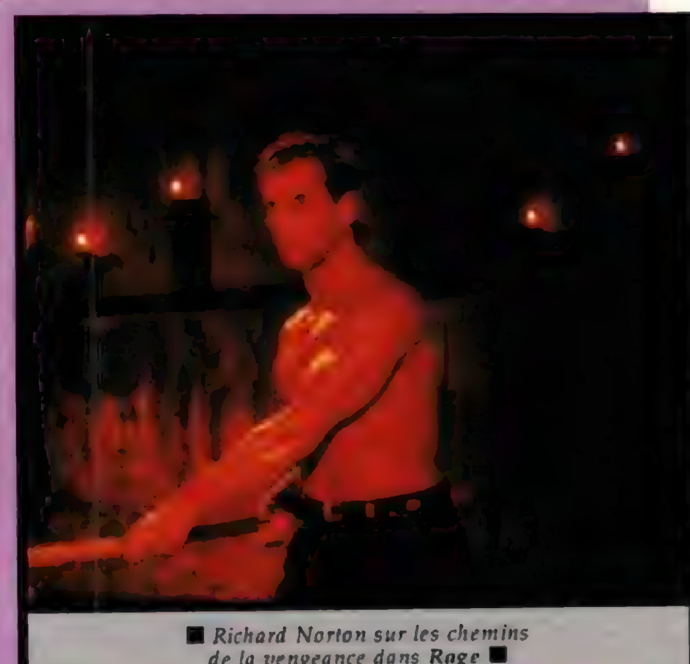


■ *Le juste châtiment nécessite parfois un petit passage à tabac : Richard Norton dans Rage* ■

Vous êtes pas mal du tout dans *City Hunter*, le dernier Jackie Chan, où vous jouez un vilain classieux, genre Alan Rickman dans *Piège de Cristal*...

Merci, mais sur le plateau, quelle rigolade ! Jackie Chan et le réalisateur ont fait appel à moi parce que j'avais déjà travaillé à Hong Kong. Je sais comment ça fonctionne là-bas. Il n'y a pas d'horaires, mais des journées de travail exténuantes. Comme il n'y avait pas de version anglaise du script, ni de script achevé d'ailleurs, on me traduisait mes répliques cinq minutes avant les prises. Tant bien que mal, on essaie de faire avec. "Qui est ce personnage ?" et "Que dois-je lui faire ?" sont des interrogations quotidiennes. La plupart du temps, on travaille à l'aveuglette. De ma petite carrière à Hong Kong, je garde un souvenir épique du **Flic de Hong Kong 2**. On travaillait 18 heures sur 24, sept jours sur sept. Je dormais seulement deux heures ; j'étais essoré. Au bout de deux ou trois semaines, j'ai perdu 8 kilos ! Du fait d'être réellement crevé, les combats devenaient plus brutaux. On ne parvenait plus à contrôler tous les coups et les contacts devenaient inévitables. Moi, ça ne me gênait pas, j'y suis habitué ! Sur le plateau de **City Hunter**, ce fut heureusement moins âpre. Jackie Chan s'est calmé ; il doit éviter de prendre les mêmes risques qu'autrefois. Lorsqu'il se bat contre un type de grande taille comme moi, il préfère même parfois se faire doubler par un cascadeur. Mais c'est quand même un fou ! Parallèlement à **City Hunter**, il tournait deux autres films. Lui aussi redoute le retour de Hong Kong dans le giron de Pékin en 1997 ; avant cette échéance, il essaie de faire le maximum de films, d'amasser le maximum d'argent.

Vous avez figuré dans une bonne trentaine de films, dont pas mal pour le moins douteux, qualitativement parlant...



■ *Richard Norton sur les chemins de la vengeance dans Rage* ■

Quand je découvre certains films en vidéo, quel choc ! Un des derniers, **Raiders of the Sun**, est infâme. A la lecture du script, je me suis dit "Tiens, c'est pas mal". J'ignorais encore que la production rajouterait aux scènes tournées 20 minutes de séquences provenant d'autres films du même genre. Les comédiens comme moi n'ont aucun droit de regard sur la post-production, la publicité, les scènes d'action réalisées par une deuxième équipe. **Raiders of the Sun** m'a sacrément secoué : il m'y est arrivé ce que Charles Bronson a enduré sur **Le Justicier de New York**. Il tirait à la mitrailleuse sur deux méchants en face de lui. En fait, les deux méchants sont devenus, par la grâce du montage, une bonne cinquantaine de personnes. Il était horrifié. Moi, dans **Raiders of the Sun**, je tire, et ce sont des dizaines de figurants provenant d'un autre film qui tombent ! Après constatation des dégâts, je me dis toujours : "J'ai déconné, j'ai eu tort de signer ce contrat". Ce qui veut également dire : "Je savais que ce serait épouvantable, mais je n'ai rien dit" ! En fait, sur un plateau, lorsque je vois que le réalisateur ne s'en sort pas avec les scènes d'action, j'interviens pour les reprendre en main.

Votre parcours n'est pas bien éloigné de celui de Steven Seagal. Comme lui, vous étiez garde du corps de célébrités...

En 1979, lorsque je suis arrivé aux Etats-Unis, je n'avais nullement l'intention de faire du cinéma. Je mettais à profit mon expérience des arts martiaux en donnant des cours de karaté. Puis, j'ai servi de garde du corps à David Bowie, Fleetwood Mack, Linda Ronstadt, Paul McCartney... C'est en fait Chuck Norris qui m'a donné envie de m'installer aux Etats-Unis. Nous nous sommes rencontrés lors d'une démonstration d'arts martiaux en Australie. Il m'a simplement dit : "Si tu viens en Californie, on s'entraînera ensemble. Appelle-moi !". C'est exactement ce que j'ai fait. A cette époque se préparait **La Fureur du Juste** ; j'ai fini par y jouer le méchant ! J'ai, deux ans durant, travaillé très dur, suivi des cours pour devenir aussi bon comédien que je suis combattant. Les scènes d'action, de cascades, sont un véritable jeu pour moi. A cette occasion, je deviens un vrai gosse. Vous pensez : brandir de gros flingues, se battre contre des costauds... Je prends mon pied. Le plus dur est d'endurer les difficultés que rencontrent souvent les comédiens, travailler avec des gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent. Dès lors, il faut vous mêler de ce qui ne vous regarde pas pour sauver ce qui peut encore l'être.

Pourquoi avez-vous abandonné le métier de garde du corps ? Vous étiez très réputé, très sollicité...

Si je trouvais des engagements auprès de grandes stars du showbiz, c'est parce que je savais user de diplomatie. La protection rapprochée constitue une fonction intéressante mais dangereuse, bien que je ne pensais jamais aux risques, sauf dans les deux dernières années. Même si je n'ai jamais essuyé un coup de feu ou de couteau, je me disais souvent : "Oh, ça devient chaud. Il est grand temps d'arrêter !". **Bodyguard** correspond pour beaucoup à ma vie. Je me souviens avoir rencontré Kevin Costner durant un concert de Linda Ronstadt dont j'étais le garde du corps. C'était avant **Les Incorruptibles**, il était totalement inconnu... Des années après, je le retrouve sur le plateau de **Bodyguard**. On se reconnaît, on parle de cette histoire qui est en partie la

mienne, celle d'un spécialiste des arts martiaux qui réalise qu'il est mortel et désire changer de rayon.

Dans vos films, vous distribuez quantité de taloches. Ne violez-vous pas ainsi la philosophie imbue de sagesse des arts martiaux ?

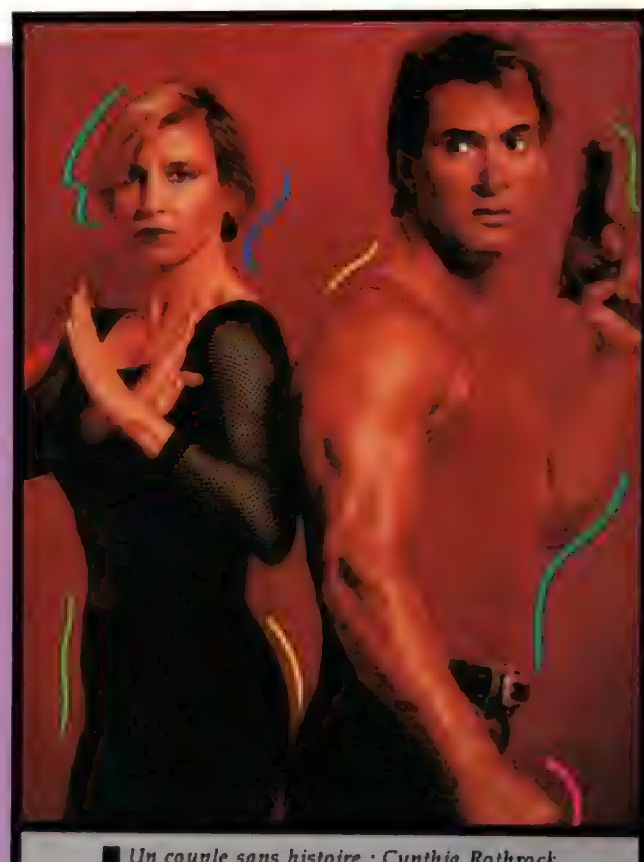
Le cinéma, c'est l'imaginaire avant tout. La puissance du héros qui assomme tous les consommateurs d'un bar est très attirante pour le spectateur éloigné de tout ça. Les vieux westerns où tout le monde se tirait dessus, c'était la même chose. Je suis un traditionnaliste dans mon approche de la philosophie des arts martiaux, mais, à l'écran, on ne peut passer son temps à réfléchir, à se questionner sur le pourquoi de la baston. Personne ne se déplacerait. Mais jamais je ne frapperai quelqu'un pour le plaisir ; même au cinéma, il me faut une bonne raison pour me battre. Je ne suis pas comme Steven Seagal qui casse des bras dans la plus totale gratuité. Si j'avais davantage de contrôle sur les films que je tourne, j'y glisserais plus de philosophie, plus de réflexion. J'ai récemment essayé de le faire dans **Rage**, exprimer ce qu'un artiste martial dans l'âme pense réellement de la violence. Mais le public des arts martiaux au cinéma attend principalement des bagarres, des coups, des héros qui se relèvent sans une égratignure. Comme ce genre est avant tout un business, nous lui donnons ce qu'il demande. Cependant, lorsque je jette un coup d'œil sur les rayons des vidéo-clubs, je vois des trucs franchement déplorables.

Au prime abord, *Rage*, votre dernier film, semble manifester un certain désir de sortir de la routine. Vrai ?

Rage est un film de "genre" ; il en respecte tous les codes, c'est-à-dire principalement une bonne demi-douzaine de grosses bagarres. Le kickboxing, c'est comme un film érotique : il faut pimenter le récit d'une scène chaude toutes les 15 minutes. On n'a pas le choix. Cependant, avec **Rage**, j'ai tenté d'éviter le cliché du malabar qui dérouille tout ce qui bouge. Mon personnage est un type normal accusé du meurtre de sa maîtresse ; il essaie de regagner l'amour de sa femme. Il se bat, non pas par complaisance, mais parce qu'il doit s'en sortir. En outre, lorsque je suis arrivé sur le projet, j'ai demandé au metteur en scène de s'entourer de bons combattants. Pas quelqu'un comme Van Damme qui n'a jamais remporté le moindre championnat de kickboxing contrairement à ce que sa publicité affirme. Dans une scène d'action, vous êtes bon uniquement si votre adversaire l'est aussi. S'il n'est capable que de s'écrouler et de recevoir des roustes, le combat n'a pas de raison de durer plus de vingt secondes car les coups ne vont que dans un sens. Et puis quel est l'intérêt de mettre une rouste à une lavette ?!

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Nikita MALLIARAKIS** ■


■ *Richard Norton sur les traces de Mad Max dans le très éventé Raiders of the Sun* ■


■ *Un couple sans histoire : Cynthia Rothrock et Richard Norton dans Rage and Honor* ■

Filmographie

1980 **The Octagon/La Fureur du Juste** (Eric Karson)
1981 **An Eye for an Eye/Dent pour Dent** (Steve Carver)
Force : Five/Force 5 (Robert Clouse)
1982 **Forced Vengeance** (James Fargo)
1985 **American Ninja/American Warrior** (Sam Firstenberg - cascadeur uniquement)
Gymkata/Idem (Robert Clouse)
Twinkle, Twinkle Lucky Stars/Le Flic de Hong Kong II (Samo Hung)
1986 **Future Hunters/Les Nouveaux Conquérants** (Cirio H. Santiago)
Magic Crystal/Idem (Wong Ching & Maurice Lerry)
1987 **Equalizer 2000/Apocalypse Warriors** (Cirio H. Santiago)
Mission Terminate/Idem (Anthony Maharaj)
The Fighter/Kickboxing (Anthony Maharaj)
NAM - Not Another Mistake/Idem (Anthony Maharaj)
1988 **Cross Fire** (Anthony Maharaj)
Screwball Hotel (Rafal Zielinski)
Shangaï Express/Idem (Samo Hung)
1989 **The Sword of Bushido** (Adrian Carr)
Fight to Win (Leo Fung)
Blood Street (George Chung)
Key Witness (George Chung)
Black Forest, The Rage in Space (David Hue)
1990 **China O'Brien** (Robert Clouse)
China O'Brien II (Robert Clouse)
The Blood of Heroes ou **Salute of the Jugger/Le Sang des Héros** (David Peoples)
1991 **Iron Heart/Iron Heart, un Homme d'Honneur** (Robert Clouse)
Rage and Honor (Terrence H. Winkless)
1992 **Raiders of the Sun/Apocalypse Warriors** (Cirio H. Santiago)
City Hunter (Wong Ching)
Lady Dragon (David Worth)
Rage (Anthony Maharaj)
Rage and Honor II (Guy Norris)

matthias Hues

acteur

Il est l'incontournable méchant de la série B, l'homme de main sadique, froid, patibulaire, qui brise les vertèbres d'une légère pression des deux doigts, celui à qui les producteurs demandent surtout d'afficher un air hargneux, méchant. Mais la prétendue brute se rebiffe aujourd'hui contre cette perfide image...



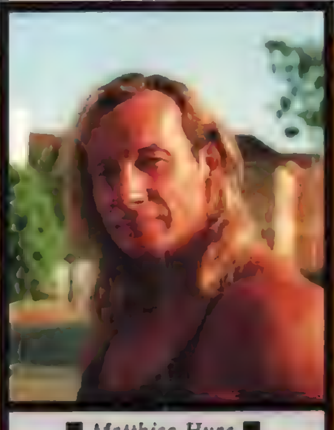
Matthias Hues : des muscles en veux-tu en voilà, une crinière blonde, deux bons mètres de la tête aux pieds...

Etes-vous aussi méchant que vous en avez l'air ? A l'écran, vous ne jouez que les brutes, les sadiques...

J'ai 34 ans et jamais je ne me suis battu dans la vie. Pour le cinéma, j'ai vraiment dû apprendre à donner des coups, à massacrer les gens. Je suis tout le contraire des personnages que j'interprète. Au fil des années, j'ai dû m'habituer à passer pour un dur. A cause de ma taille, de ma carrure, les gens ont peur de moi. J'aimerais beaucoup tourner une suite à **Dark Angel** pour m'autoparodier, pour pousser à l'extrême les plaisanteries concernant mon enveloppe physique. J'ai pas mal d'idées là-dessus.

Vous prenez quand même un certain plaisir à jouer les méchants. Cela a toujours un effet libérateur sur un comédien, non ?

Pas particulièrement, parce que je suis vraiment un gentil, un doux. Si les producteurs m'offrent uniquement des rôles de brutes, c'est principalement à cause de ma taille. Dans leur optique, quelqu'un de très grand représente systématiquement une menace. Le fait que je dépasse les deux mètres implique également que le héros doit être plus petit que moi. C'est ainsi que sur le tournage de **Dark Angel**, je me suis retrouvé avec des talons compensés. Il fallait au moins ça pour montrer que Dolph Lundgren était le héros et que sa victoire n'était pas aussi évidente que cela. Pourtant, Dolph Lundgren et moi avons la même taille. Aujourd'hui, après une dizaine de films, j'en ai quand même marre de toujours incarner le malfaisant de service. Je ne regrette rien cependant car cela m'a donné une solide expérience, me permet également d'être pris au sérieux par les producteurs pour développer des projets qui me tiennent à cœur.



Matthias Hues

Vous avez principalement tourné des séries B. Ces budgets modestes ont la réputation d'être particulièrement âpres à mettre en boîte...

Dark Angel qui est pourtant le plus gros budget que j'ai tourné a lui aussi été éprouvant. J'y étais totalement aveuglé par le maquillage et les verres de contact opaques. Je ne distinguais que les sources de lumière. Sur le plateau, on me guidait comme un aveugle. Mais j'ai bien ri lorsque, dans mon costume d'extraterrestre, j'ai traversé une boîte de nuit sans que personne ne me remarque. Los Angeles est vraiment une ville de cinglés. Le plus dur dans les films de séries B tient essentiellement dans les combats. Comme pour la danse, il faut mémoriser les coups, les gestes. Parfois, sous la pression, la fatigue, vous oubliez un pas, une manière très précise de frapper, et là vous pouvez faire très mal. Je reçois souvent des coups douloureux. Selon les producteurs, vous pouvez vous soigner ou continuer. Dans ce cas, on vous maquille les blessures de façon à poursuivre le tournage. C'est sur le plateau de **Karaté Tiger 2** que j'ai le plus morflé. On travaillait parfois jusqu'à 17 heures d'affilée avec des températures tombant à zéro. Et le metteur en scène me demandait de donner l'impression d'avoir chaud. J'étais torse nu !

Pour incarner presque systématiquement des artistes martiaux, vous devez être une bête dans plusieurs disciplines...

Avant de venir au cinéma, je connaissais uniquement le Tae Twon Do, mais j'étais loin d'être une sommité en la matière. Je ne comptais absolument pas en vivre. Ensuite, j'ai dû tout apprendre. Les gens pensent que tous les acteurs de films de kickboxing sont des professionnels, mais c'est rarement le cas : un vrai combattant ne correspond pas à ce que demande la caméra , il cache ses coups, se montre trop rapide, frappe à l'économie sans mouvement ample. Cela ne donne rien de bon à l'écran ; le cinéma exige tout le contraire. Tout ce qu'on vous enseigne pour obtenir un bon résultat devant une caméra ne vaut plus rien dans un vrai combat. C'est trop téléphoné, trop théâtral. Pour cette raison, les ténors des arts martiaux, du ring, réussissent rarement

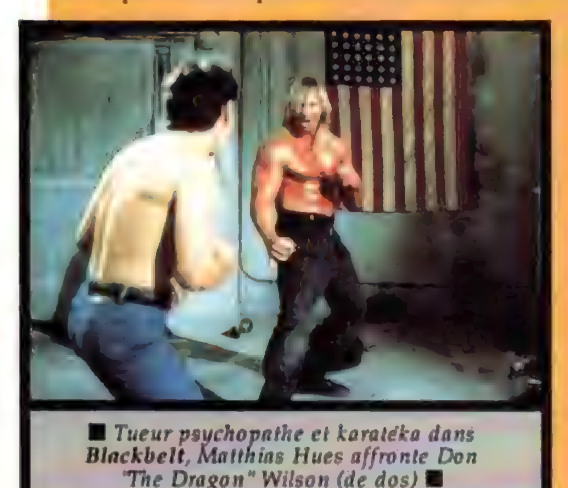


Un rôle classique pour le géant débonnaire : l'éminence grise du grand vilain trafiquant de drogue de Talons of the Eagle

au cinéma. Lorsqu'un comédien rencontre un vrai kickboxer, cela vaut le coup d'œil. Le premier ne sait pas très bien comment réagir tandis que son adversaire aurait tendance à le tabasser ! Pour un kickboxer désirant devenir acteur, il faut tout réapprendre. Le kickboxing cinématographique n'est cependant pas de tout repos. Après six heures de coups dans le vide, vous êtes complètement rétamé, bien plus qu'après un véritable match. Freiner un mouvement, le contrôler vraiment, simuler la douleur... Tout ça est indispensable sur un plateau de cinéma.

Vous comptez probablement, à l'image de Van Damme, parmi les athlètes rêvant d'Hollywood depuis la maternelle ?

Pas du tout ! En Allemagne, je possédais un gymnase. Tout allait bien pour moi. Un jour, j'ai vu Dolph Lundgren dans **Rocky IV**. Je me suis dit que je pouvais en faire autant. Huit jours après, j'étais à Hollywood, à courir les agents, les producteurs. Cela a réveillé en moi l'esprit de compétition que j'avais un peu perdu. Il est quasiment impossible de s'incruster dans cette ville sans détenir un permis de travail et sans parler un bon anglais. Je bafouillais un anglais dégueulasse. Autrement dit, la partie était loin d'être gagnée. J'ai eu de la chance car la production de **Karaté Tiger 2** cherchait un remplaçant à Van Damme qui ne tenait pas à reprendre son rôle. J'avais la taille et la force requises ! Sur le plateau, je n'arrivais pas à lire le scénario, je mémorisais mes dialogues sans en comprendre un mot... Mais ce film m'a lancé. Aujourd'hui, je suis très reconnaissant à Jean-Claude Van Damme de s'être désisté de **Karaté Tiger 2**.



■ *Tueur psychopathe et karatéka dans **Blackbelt**, Matthias Hues affronte Don "The Dragon" Wilson (de dos)* ■

Actuellement, à Hollywood, la compétition doit être sévère entre vous tous. Vous êtes nombreux, à travers une myriade de films d'arts martiaux, à postuler à la gloire, à la fortune...

C'est extrêmement dur. Le secret, c'est l'endurance, la persévérance. Même si on vous jette de partout, si on vous demande de quitter le pays, vous devez continuer à vous battre. Si vous abandonnez, cent autres se présenteront à votre place. Même, une fois que vous êtes parvenu à un petit résultat, vous devez veiller au grain. Je connais des tas d'acteurs qui ont claqué tout l'argent gagné sur leur premier film. Et le deuxième ne vient pas aussi vite que prévu. Ils doivent vendre leur maison, leur voiture, trouver un job de nuit très discret pour que personne ne les reconnaisse. Règle numéro 1 : mettre de l'argent de côté. J'ai commis l'erreur de dépenser allègrement tout l'argent gagné sur **Karaté Tiger 2**. Je l'ai regretté. Ensuite, il faut éviter de figurer dans des séries Z foireuses. J'ai tourné dans des productions Roger Corman ; c'est déjà limite, mais je ne descendrai pas plus bas. Vous ne pouvez pas vous présenter dans le bureau d'un producteur important avec, à votre actif, rien que de sombres navets provenant de boîtes douteuses. Cela vous grille ; il faut penser carrière avant d'accepter n'importe quoi.

Maintenant que vous avez gagné une certaine réputation, êtes-vous à l'abri des ennuis, de la concurrence ?

Non. Il faut demeurer le meilleur, changer et progresser. Si vous restez le même, quelqu'un vous imitera rapidement, mais en mieux, et finira par vous supplanter. Il faut également surveiller de près les gens que vous aidez à démarrer parce que, en un rien de temps, ils vous trahissent et vous piquent un engagement. Même ceux qui sont au sommet veillent à éliminer la concurrence. Sylvester Stallone, par exemple, n'a pas voulu de moi sur un film ; il a peur. Dès qu'un nouveau qui n'est pas mauvais acteur, qui a une certaine musculature et une jolie gueule s'amène sur le marché, les autres stressent. Daniel Blumenthal, la vedette de **Bloodsport 2**, ne va pas se faire que des amis. Pour décrocher des rôles, vous devez affronter Godzilla ! A Hollywood, rien n'est jamais définitivement acquis, particulièrement dans le milieu du film de kickboxing. James Woods, un bon pote, m'a confié qu'à chaque audition il était prêt à tuer pour obtenir l'engagement. C'est ainsi qu'il a réussi.



■ *Il a l'air méchant comme ça, mais en fait c'est un ange* ■

Pour sortir du lot, que faites-vous de plus que les autres ?

Je travaille beaucoup. J'ai passé sept ans à bosser comme un abruti, avec des horaires impossibles pour des cachets de misère. Maintenant, je veux grimper quelques marches supplémentaires, réussir à franchir la frontière du film de kickboxing pour des productions plus ambitieuses. Si je me repose sur mes lauriers, je jouerais dans dix ans encore les brutes que Don Wilson enverra au tapis. Pour le moment, je développe deux scripts. Le premier est une sorte de Tarzan situé en 1950 à Hawaï où je suis un sauvage ramené à la civilisation par une jeune femme. Il y a aussi **The Viking** dans lequel je devrais être un flic allemand arrivant à Los Angeles dans le cadre d'un programme d'échange. Je mise beaucoup là-dessus.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Filmographie

1988 **No Retreat No Surrender 2/Karaté Tiger 2** (Corey Yuen)
I Come in Peace/Dark Angel (Graig Baxley)
1989 **Fistfighter**/idem (Frank Zuniga)
1990 **Kickboxer II**/idem (Albert Pyun
Aftershock/idem (Frank Harris)
1991 **Blackbelt/Kickboxer Cop** (Charles Philip Moore)
Star Trek VI : The Undiscovered Country/Star Trek VI (Nicholas Meyer)
Diplomatic Immunity/idem (Peter Maris)
1992 **Talons of the Eagle**/Idem (Michael Kennedy)
TC 2000 (T.J. Scott)
I Don't Buy Kisses Anymore (Robert Marcarelli)
Mission of Justice (Steve Barnett)
1993 **Final Conflict** (Bruce Logan)

jeff Imada

responsable des cascades

Etudiant à la fameuse UCLA, Jeff Imada débute dans l'anonymat de la figuration. Mais fort de son expérience des arts martiaux qui remonte à 1971, il devient progressivement responsable des cascades et des séquences d'action sur de nombreux films. Malgré la mort brutale de son ami Brandon Lee sur le plateau de *The Crow* le jour même de cette interview, Jeff Imada demeure l'un des piliers indispensables à la réussite d'un bon film d'action. La sortie de *Rapid Fire* lui permet de s'expliquer...

Les séquences d'action de *Rapid Fire* ont un petit air chinois sur les bords. Vous n'avez pas visionné les classiques du polar made in Hong Kong par hasard ?

Evidemment. Brandon Lee, Dwight Little et moi avons visionné quantité de films de Hong Kong, les polars de John Woo, les comédies d'action de Jackie Chan. Aujourd'hui, le cinéma américain doit sortir du déjà-vu. Il faut chercher ailleurs, trouver autre chose. Cependant, nous n'avons pas voulu plagier le cinéma de Hong Kong, reprendre les mêmes combats plan par plan. Ce qui marche là-bas ne fonctionne pas vraiment auprès du public américain et occidental. Les affrontements sont totalement délirants, invraisemblables mais superbes. Nous, nous voulions quelque chose de plus réaliste, des scènes qui demeurent crédibles. Donc, sans reprendre des trucs bien spécifiques, nous avons cherché à restituer leur nervosité à travers le montage, la succession très rapide des plans. Nous avons également visionné des films d'action américains, des films de kickboxing dans lesquels j'ai puisé quelques trucs. Il nous aurait été très confortable de se complaire dans les sentiers battus, mais **Rapid Fire**, dans ce cas, ne se serait distingué en rien des autres films d'action américains. Le challenge, ici, consiste à se dégager des clichés. Même à l'intérieur de **Rapid Fire**, nous tenions à différencier les séquences d'action l'une de l'autre. Cette option était aussi valable dans les poursuites automobiles, les échanges de coups de feu. Maintenant que John Woo tourne à Hollywood, il ne faut pas se laisser aller. Pourtant, ici, tout le monde va dans la même direction sans chercher l'originalité. **Rapid Fire** tombe à point pour montrer que l'on peut aboutir à quelque chose de parfaitement efficace en prenant quelques risques.

En regardant attentivement *Rapid Fire*, on se dit que les cascadeurs ont dû souffrir le martyre...

Les cascadeurs que j'engage sont hautement qualifiés. Sur les plateaux que je prends en charge au niveau de l'action, on ne risque pas grand chose. Les mesures de sécurité sont toujours très strictes, je ne me permets aucun risque inutile. Brandon Lee est un véritable athlète ; il exécute toujours les bons mouvements au bon moment, les contrôle parfaitement. C'est un combattant, un artiste martial, mais il sait également simuler. Personne n'a jamais été gravement blessé sur un de mes tournages. Je n'ai que quelques égratignures, quelques ecchymoses à déplorer. Lorsqu'on m'annonce que les cascadeurs ont dû risquer leur peau pour parvenir au résultat que l'on voit à l'écran, je prends ça pour un compliment. Toutefois, je n'irais jamais risquer la vie d'un homme.

Van Damme, avec qui vous avez travaillé sur *Coups pour Coups*, présente-t-il les mêmes caractéristiques professionnelles que Brandon Lee ?

Brandon Lee et Van Damme sont très différents. En compagnie de Brandon Lee, vous pouvez dire que vous travaillez en équipe. Il cherche sans arrêt la nouveauté, l'originalité, accepte toutes les suggestions pour s'améliorer. C'est vraiment gratifiant de

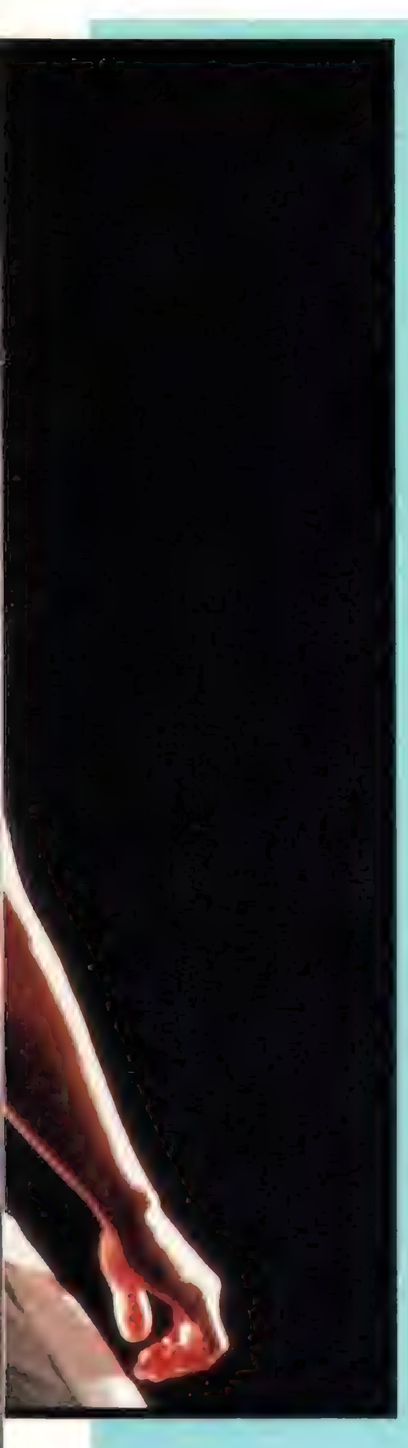


■ *Jake (Brandon Lee), survivant de la place Tien En Men et karatéka averti, dans **Rapid Fire*** ■

collaborer avec lui, car il met en valeur ce que vous avez de meilleur. Au terme de discussions sur les combats, nous sommes même parvenus à modifier des détails du scénario pour nous rapprocher du style des films de Hong Kong. Avec Van Damme, c'est très différent, bien que cela reste un plaisir de tourner en sa compagnie. Il cherche avant tout à imposer sa conception des arts martiaux. Il possède un style bien défini et n'a nullement envie d'en changer. Il vous faut donc vous mettre au diapason de ses combats.

Vous êtes en quelque sorte un deuxième réalisateur sur un plateau. Comment le réalisateur attitré réagit-il à votre présence ?

Les conflits sont courants dans la mesure où certains metteurs en scène arrivent avec des idées bien arrêtées sur ce qu'ils désirent. Certains cinéastes ne s'ouvrent pas aux suggestions et refusent systématiquement les propositions. Etant hiérarchiquement au-dessous du metteur en scène, je n'ai pas d'autre solution que de fermer ma gueule. Evidemment, au vu des rushes, je peux toujours faire remarquer que le résultat n'est pas vraiment folichon. Dwight Little, le réalisateur de **Rapid Fire**, adopte une attitude positive. Pour avoir déjà touché au genre, il désire se renouveler. Il ne rechigne donc pas à écouter ses collaborateurs, à tester des trucs inhabituels. C'est grâce à lui que j'ai pu mettre en vigueur des idées de combat que j'avais depuis longtemps et que d'autres réalisateurs avaient refusées.



Le fait d'avoir à diriger le propre fils de Bruce Lee ne provoque-t-il pas une sorte d'obligation morale de se référer au père ?

Non. Nous lui avons cependant rendu hommage dans la séquence de la galerie d'art. Là, des adversaires entourent le personnage de Brandon, Jake. Il se débarrasse d'un des agresseurs en le frappant à la tête d'un coup de pied retourné. Plus personne n'a montré ça depuis la mort de Bruce Lee. Etant moi-même élève de ces préceptes concernant les arts martiaux et le Tae Twan Doe, cela m'a fait réellement plaisir.

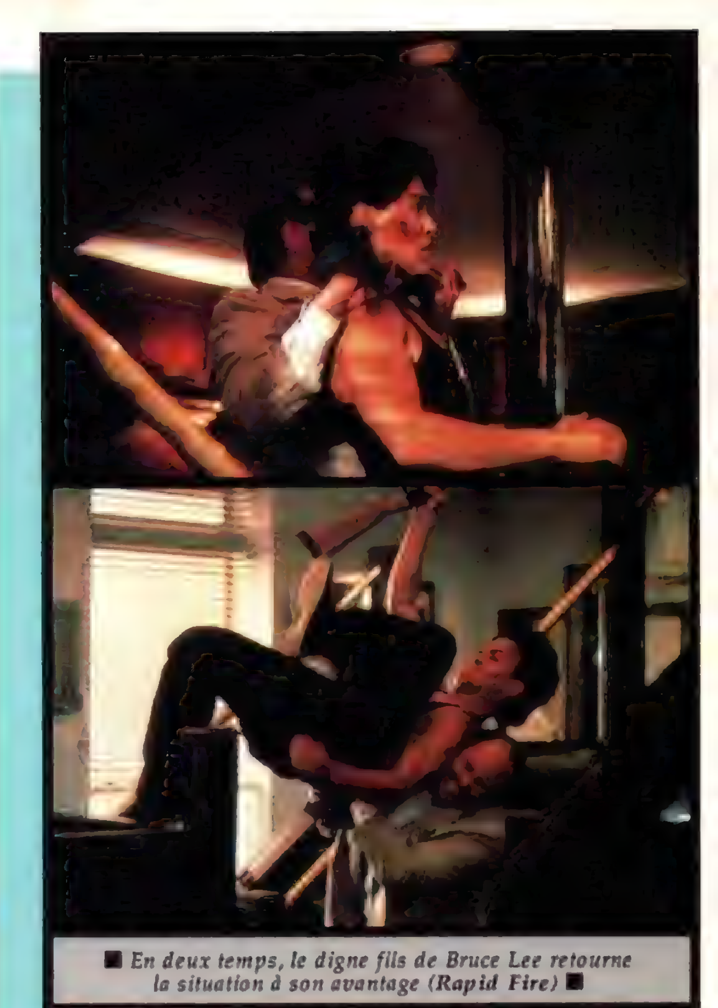
On imagine que la préparation des cascades de *Rapid Fire* a nécessité de longs préparatifs. Vrai ?

Pas autant que ça en fait. Nous n'avons, par exemple, utilisé aucun storyboard comme on le fait très souvent pour ce genre de séquences. Pas question non plus de nous répandre en longues journées de préparation ; la production ne nous donnait ni le temps ni l'argent pour le faire. On partait de discussions sur le plateau, quelques jours avant les prises de vues. Puis, la veille du tournage ou la nuit précédente, nous visitions le décor où nous devions tourner. D'après l'environnement, nous décidions de l'orientation des scènes d'action. Là aussi, nous travaillons les mouvements, la chorégraphie. Malgré une préparation assez minutieuse, l'improvisition a toujours droit de cité chez nous, dans la mesure où elle ne compromet pas les normes de sécurité. J'aime, par exemple, mettre à profit les objets qui m'entourent et dont on n'a pas conscience du potentiel avant le tournage. Le plan où Brandon Lee frappe un adversaire en ouvrant brusquement la porte du réfrigérateur a été improvisé directement sur le plateau. A partir du moment où les comédiens, les cascadeurs sont d'accord pour tel ou tel rajout, on peut tout changer jusqu'à la dernière minute.

Les arts martiaux que vous mettez en scène dans *Rapid Fire* sont-ils uniquement synonymes de violence ?

Les arts martiaux tels que les montre le cinéma sont, bien entendu, violents, mais ils constituent surtout un spectacle dont on peut apprécier les qualités purement techniques, chorégraphiques. La complexité de certains mouvements peut forcer l'admiration. En fait, tout dépend de la façon dont les affrontements sont abordés et de la personnalité du metteur en scène, des orientations du scénario. Selon les cas, le même coup peut être soit comique, soit sadique. Dans **Rapid Fire**, les combats sont nombreux mais souvent courts. A part le duel entre Jake et Tau, une vraie lutte à mort entre des adversaires de force égale, ils se définissent ainsi : "Finissons-en le plus vite possible" !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** (le 31 mars) et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ *En deux temps, le digne fils de Bruce Lee retourne la situation à son avantage (Rapid Fire)* ■

Filmographie

(sélective)

1982 **House/**Idem (Steve Miner)

1984 **Streets of Fire/Les Rues de Feu** (Walter Hill)

1986 **Jumpin' Jack Flash/**Idem (Penny Marshall)

Big Trouble in Little China/Les Aventures de Jack Burton dans les Griffes du Mandarin (John Carpenter)

1987 **Prince of Darkness/Prince des Ténèbres** (John Carpenter)

Lethal Weapon/L'Arme Fatale (Richard Donner)

1988 **They Live/Invasion Los Angeles** (John Carpenter)

Tango & Cash/Idem (Andreï Konchalovsky)

1989 **Kinjite/Kinjite - Sujets Taboux** (Jack Lee Thompson)

Why Me ?/Idem (Gene Quintano)

1990 **Death Warrant/Coups pour Coups** (Deran Sarafian)

Point Break/Point Break - Extrême Limite (Kathryn Bigelow)

Marked for Death/Désigné pour Mourir (Dwight Little)

The Rookie/La Relève (Clint Eastwood)

Tremors/Idem (Ron Underwood)

1991 **Memoirs of an Invisible Man/Les Mémoires d'un Homme Invisible** (John Carpenter)

Driving Miss Daisy/Miss Daisy et son Chauffeur (Bruce Beresford)

Patriot Games/Jeux de Guerre (Phillip Noyce)

Rapid Fire/Idem (Dwight Little)

Dutch/Sacré Sale Gosse (Peter Faiman)

1992 **The Rising Sun** (Phillip Kaufman)

Falling Down/Chute Libre (Joel Schumacher)

1993 **The Crow** (Alex Poyas)

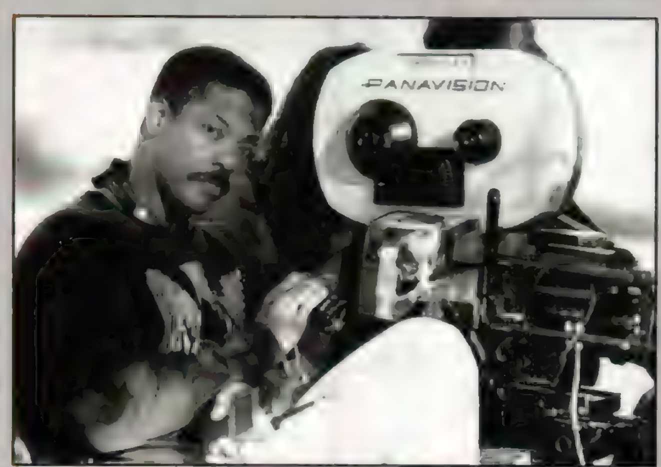
séries TV : ***Magnum - Remington Steele - Dynastie - Matt Houston - Supercopter - Stingray - Hart to Hart - O'Hara - General Hospital***

EN RÉSUMÉ

CARL FRANKLIN

réalisateur de
Un Faux Mouvement

Après trois séries B chez Roger Corman (**Eye of the Eagle II**, un **Full Fathom Five** inspiré de **A La Poursuite d'Octobre Rouge** et **Nowhere to Run** avec David Carradine), et des études à l'American Film Institute, Carl Franklin, au demeurant acteur de théâtre, monte au créneau et, dans ce polar plus campagnard que citadin, modifie les règles du genre...



■ *Carl Franklin* ■

On dit que faire son apprentissage de cinéaste chez Roger Corman est une excellente école. C'est vrai pour vous ?

Il est très difficile de trouver des producteurs qui font confiance à des novices ; Roger Corman est l'un des seuls. Les initiateurs du projet **Un Faux Mouvement** m'ont justement accordé tout leur crédit parce que je provenais de là. Ils savaient que Roger Corman vous oblige à tirer le maximum d'un budget minuscule, d'un plan de tournage ultra-court. Si vous vous en sortez en livrant un travail honnête, vous pouvez compter sur un bel avenir. Toutefois, je pense que mes trois films pour Roger Corman ne sont pas vraiment montrables.

un faux mouvement


■ *Billy Bob Thornton* ■

Le cinéma indépendant américain semble posséder des ressources illimitées. Alors que l'on ne cesse de gémir sur la paresse des grands studios, les petits producteurs génèrent le talent, l'audace, les initiatives heureuses. **Un Faux Mouvement**, présenté au Festival de Deauville et lauréat du Grand Prix du Festival de Cognac, secoue le prunier du polar assoupi, ronronnant sur ses acquis commerciaux. La méthode pratiquée par Carl Franklin n'est pas celle, électrisante, d'un Abel Ferrara, d'un Bill Duke. Au contraire. A l'ultra réalisme, il préfère le réalisme tout court, celui qui cerne le mieux les hommes, qui ne les grandit pas, mais qui ne les enfonce pas pour autant plus bas que terre. Car Carl Franklin aime son bouseux de shérif, Dal Dixon, surnommé Ouragan. Suppôt de l'ordre à Star City, perdu dans l'Arkansas, il n'a qu'à coffrer des ivrognes, qu'à sermonner un mari un peu trop coléreux... Les poursuites effrénées, les flinguages, il ne connaît ça qu'à travers les séries TV sur lesquelles il calque parfois son attitude. En fait, aux yeux de deux flics venus de Los Angeles, il passe pour un plouc, un porteur d'uniforme passablement ringard. Bafoué dans son orgueil, Ouragan décide donc de leur montrer que lui aussi peut arrêter deux dangereux malfrats en cavale. L'affaire se corse lorsqu'il apprend que Fantasia, leur complice, est une native de Star City, qu'elle fut de surcroît sa maîtresse et la mère de son fils hautement illégitime...
Avec minutie, chaleur, et une humilité rare dans le domaine du polar où l'arrogance commerciale, technique, tente de pallier à des scripts mille fois portés à l'écran, Carl Franklin fait mouche. Fin psychologue, il sait observer des personnages toujours humains, souvent faibles. Il sait également égrainer un compte à rebours, installer un suspense sans recourir à de grossiers effets dramatiques. Il sait dépeindre des tueurs, des flics des villes d'une outrageuse vanité face à leur confrère des champs. Il sait placer les mots justes dans la bouche de ses personnages, les mettre en situation. Il sait donner l'impression que nous sommes les témoins privilégiés d'un fait divers banal, d'une cavale sans issue.

■ **Marc TOULLEC** ■

Métropolitan Filmexport présente Bill Paxton dans une production **I.R.S. Releasing** *UN FAUX MOUVEMENT* (*ONE FALSE MOVE* - USA - 1991) avec Cinda Williams - Billy Bob Thornton - Michael Beach - Jim Metzler - Earl Billings **photographie de** James L. Carter **musique de** Peter Haycock & Derek Holt **scénario de** Billy Bob Thornton & Tom Epperson **produit par** Jesse Beaton & Ben Myron **réalisé par** Carl Franklin

5 mai 1993 **1 h 46**

la loi de la nuit


■ *Robert De Niro & Cliff Gorman* ■

Irwin Winkler est un personnage fascinant, l'un des derniers grands producteurs américains. Il a découvert Scorsese, révélé De Niro, financé la série des **Rocky**... Il était donc assez logique de le voir un jour se lancer dans la mise en scène. Son premier film, **Liste Noire**, un mélo poussif sur le McCarthysme, était loin d'être convaincant. **La Loi de la Nuit**, son deuxième long métrage, très librement inspiré des **Forbans de la Nuit**, est beaucoup plus intéressant. Harry Fabian est le roi des baratineurs. Il survit, dans un New York sans pitié, de magouilles foireuses et d'affaires minables. Mais il en a ras-le-bol de végéter dans sa médiocrité et décide de voir plus haut. Il organise une réunion de boxe et se met ainsi à dos tous les caïds du milieu...
N'est pas Scorsese qui veut. Le New York de Winkler, aussi vrai soit-il, n'atteint pas un seul instant la brutalité ou l'état de paranoïa dont sont empreints **Mean Streets** ou **Les Affranchis**. L'intérêt de **La Loi De La Nuit** est ailleurs. Winkler préfère se concentrer sur les personnages. Ou plutôt sur le personnage, Harry Fabian. De Niro, présent dans 90 % des scènes du film, s'en donne à cœur joie dans ce rôle, en fait même parfois beaucoup trop. Winkler regarde avec affection la destinée de ce pauvre type condamné à ne jamais espérer une vie meilleure sous peine de se ramasser le plus terrible des gadins. Même dans ses nombreuses imperfections (trop de bla-bla, trop d'intrigues parrallèles, trop de ficelles), **La Loi de la Nuit** est continuellement parcouru d'une profonde humanité. Pas si courant dans un cinéma où les héros ont de plus en plus tendance à être assimilés à des produits de consommation courante.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Ariane Distribution présente Robert De Niro & Jessica Lange dans une production **Tribeca** *LA LOI DE LA NUIT* (*NIGHT AND THE CITY* - USA - 1993) avec Cliff Gorman - Jack Warden - Alan King - Eli Wallach - Barry Primus **photographie de** Tak Fujimoto **musique de** James Newton Howard **scénario de** Richard Price **produit et réalisé par** Irwin Winkler

21 avril 1993 **1 h 43**

En fait, j'étudiais encore le cinéma à l'American Film Institute lorsque je les ai réalisés. Ils m'ont beaucoup aidé à financer mes études.
Un Faux Mouvement se distingue de la majorité des autres polars américains dans la mesure où ses protagonistes sont crédibles, tangibles. Vous pourriez les croiser en sortant de la salle. Ils sont simplement humains. Le héros, interprété par Bill Paxton, est un naïf ; il pense que la violence n'est rien, qu'elle n'est qu'un artifice dans les séries TV dont il s'abreuve. Quand il y sera confronté, le choc sera d'autant plus dur.
Il est ardu de produire un film comme **Un Faux Mouvement** aujourd'hui car tout rime avec marketing. Mais c'est son originalité qui m'a attiré. Les personnages ne sont ni bons ni mauvais ; ils ne versent jamais dans le manichéisme, ils possèdent une véritable texture. Mon point de vue sur eux a affolé les responsables américains de la publicité ; ces gens-là sont persuadés que le public ne désire que de la simplicité, des héros taillés à coups de serpe. Ils trouvent risqué, audacieux de montrer un shérif couchant avec une mineure de race noire. Tabou !
Aux Etats-Unis, la morale, c'est vraiment du sacré, on n'y touche pas.

Les premières minutes d'*Un Faux Mouvement* secouent par leur violence, leur réalisme froid dans la description de l'horreur...

Je voulais éviter de mal représenter la violence. Il est primordial de montrer ce que notre société engendre. Et ça n'a rien de folichon. Avant de commencer le tournage, j'ai visionné des dizaines de films d'action, de polars, pour apprendre à décrire la violence à travers des images fortes. J'ai été surpris de contaster que la violence était, selon les conventions hollywoodiennes, uniquement matière à un spectacle excitant et esthétique. Très peu pour moi ! Lorsque quelqu'un est tué aux Etats-Unis, la presse publie toujours une photo de la victime souriante. La juxtaposition du cliché représentant la personne heureuse et d'un récit souvent abominable vous amène à comprendre, à ressentir la perte d'un être cher. Dans **Un Faux Mouvement**, je tenais à ce que le public ressente, dans la séquence du début, ce sentiment de perte. Graphiquement parlant, on voit à peine la lame du couteau pénétrer le corps. C'est le plan de la pièce sans dessus-dessous, la télévision qui diffuse un film vidéo, qui créent la tension. Je voulais me concentrer sur les émotions qui amènent la violence plutôt que sur la violence elle-même. Décrire l'acte de tuer ne m'intéresse pas. Lorsque vous êtes cinéaste, vous devez manier la violence avec d'infinies précautions. Maintenant, on voit les membres des gangs adopter les noms de héros de films violents...

Votre shérif ne ressemble pas vraiment à l'idée que nous nous faisons des représentants de la loi...

Nous avons respecté la réalité. Dale Dixon m'a intéressé car il est parfaitement crédible et très éloigné des supermen en fonction dans le genre. C'est un père de famille dont la femme n'est pas un canon de beauté. Il est un peu beauf, raciste sur les bords, truqueur, dissimule un passé pas particulièrement glorieux. Dans le rôle de Dale Dixon, Bill Paxton est parfait. Lors de notre première rencontre, il parlait comme son personnage. En fait, il n'avait pas besoin de le jouer ; il lui ressemblait tellement, il n'avait qu'à rentrer dans sa peau. Ce sont ses propres émotions qui s'expriment dans le film. Les producteurs voulaient une grande vedette, mais je me suis battu pour imposer Bill Paxton. En travaillant le script que l'on m'avait fourni, j'ai également atténué son côté héroïque, les clichés qui le rendaient prévisible. Je n'ai accordé aucune part au romantisme dans **Un Faux Mouvement**.

Vous brossez des personnages de tueurs assez surprenants, une fois de plus très crédibles, très réalistes...

L'un des tueurs, Ray, est incarné par Billy Bob Thornton, le co-scénariste. Il est nettement plus intelligent que son personnage. Pluto a un Q.I. très élevé. Je suis persuadé que les tueurs professionnels sont à son image, intellectuellement fortiches, peut-être pas aussi brillants, mais néanmoins intelligents. Le cinéma et la télévision proposent une certaine conception des tueurs, mais ces gens-là doivent être comme tout le monde, passer inaperçus. C'est Michael Beach qui interprète Pluto. Il est de toute petite taille, mais l'intensité de son jeu lui permet de donner l'impression qu'il est grand, physiquement puissant, alors qu'il n'en est rien !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ *Larry Fishburne & Jeff Goldblum* ■

dernière limite

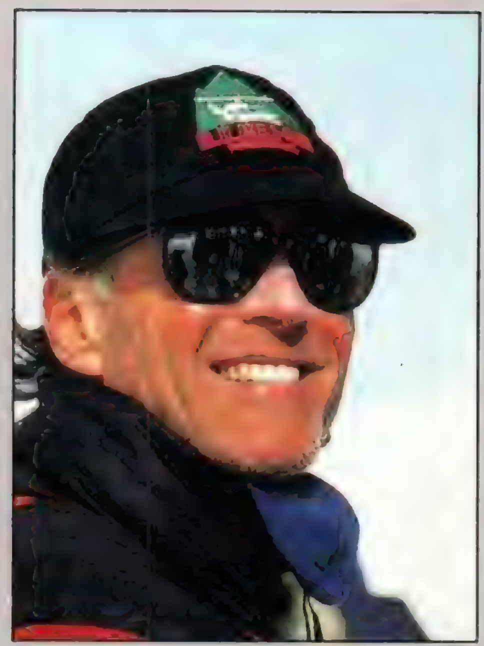
De Bill Duke, on attendait la continuité de **Rage in Harlem** ; un polar coloré, à demi parodique, rempli de personnages pittoresques et parsemé de scènes d'une sauvagerie aussi extrême qu'incongrue. Mais Bill Duke, grand amateur de polars durs, retourne brusquement casaque, délaisse l'humour iconoclaste de "La Reine des Pommes" de Chester Himes pour une description incisive, glauque d'une descente aux enfers. Celle de Russell Stevens, simple agent de police volontaire pour une mission des plus risquée, infiltrer un gang de trafiquants de drogue. Désormais, il est John Hull, un petit dealer désireux de monter dans la hiérarchie de la pègre. Sa couverture marche du tonnerre. Malgré des contacts réguliers avec un autre flic, Russell Stevens rentre dans la peau de John Hull ; il devient John Hull, copine avec David Jason, avocat du cartel Gallegos, un pleutre dont les inhibitions vont tomber dans un déluge de violences. Paumé, il sniffe plusieurs kilomètres de ligne de cocaïne, tue, fuit les flics, se fâche tout rouge avec celui qui lui sert de contact dans la police. Stevens est à deux doigts de se noyer lorsque, dans un ultime spasme de conscience, il sort la tête de la fosse à lisier pour confondre le gros bonnet. Mais là, il ne trouvera pas forcément que des alliés dans les rangs des forces de l'ordre.
Dernière Limite est un authentique film noir, un vrai thriller nocturne, baignant dans une atmosphère de dégradation, putride, sale, enfumée, rythmée par des airs rap réorchestrés. Bill Duke, hautement inspiré, shoote quasiment le spectateur, le manipule au gré de la dérive d'un héros marchant en permanence sur le fil du rasoir. On plonge vraiment le nez dans la came, on suffoque dans cet univers dangereusement fascinant... On marche à fond la caisse. Et la violence, dans **Dernière Limite**, fulgurante, frappe à l'estomac. Bill Duke n'en montre jamais trop. Mais ces images, directes, cruelles mais sans complaisance, ont le percutant des meilleurs thrillers des années 70. On pense parfois à **Cruising** de par la moiteur qu'installe une mise en scène exceptionnellement maîtrisée, par la profonde ambiguïté des personnages, la frontière nébuleuse entre le bien et le mal, les incertitudes morales, la beauté périlleuse de ce voyage jusqu'au bout de l'enfer.

■ **Marc TOULLEC** ■

P.S.: On vient d'apprendre que Bill Duke a signé pour mettre en scène **Sister Act 2**. Drôle de parcours !

Sidéral présente Larry Fishburne - Jeff Golblum dans une production New Line *DERNIERE LIMITE* (*DEEP COVER* - USA - 1991) avec Victoria Dillard - Charles Martin Smith - Clarence Williams III - Sidney Lassick **photographie de** Bojan Bazelli **scénario de** Michael Tolkin & Henry Bean **produit par** Pierre David **réalisé par** Bill Duke

7 avril 1993 **1 h 52**



■ Franck Marshall ■

FRANK MARSHALL

réalisateur des **Survivants**

Le nom de Frank Marshall reste étroitement lié à la filmographie de Steven Spielberg. Celui qui fut l'un des derniers collaborateurs d'Orson Welles participa ainsi à l'élaboration des **Aventuriers de l'Arche Perdue, Indiana Jones et le Temple Maudit, Gremlins, Retour vers le Futur, Poltergeist, La Couleur Pourpre**... Fort d'une solide expérience, il se lance dans l'aventure de la mise en scène avec les araignées mutantes et agressives de **Arachnophobie**. Aujourd'hui, il évite la grande bouffe gore tant redoutée de la part des "Survivants"...

On est assez surpris de voir votre nom associé à un film touchant à l'anthropophagie...

Ce n'est pas le cannibalisme qui m'a convaincu de tourner **Les Survivants**. Il ne constitue que l'une des étapes de l'histoire. **Les Survivants** traite d'abord de courage, de volonté, d'amitié, de l'aspect positif que l'on peut tirer d'épreuves inhumaines, négatives. Bien sûr, le cannibalisme a largement contribué à mon intérêt pour cette histoire vraie. La décision des personnages de manger les morts pour continuer à survivre renvoie, après un premier rejet, à la communion. C'est un acte mûrement réfléchi, comme tous ceux du film. Lorsqu'ils décident d'envoyer un groupe en éclaireurs, ils sélectionnent les meilleurs éléments. Pour pallier à un éventuel échec du premier, ils en préparent un deuxième. Tout est logique, pragmatique. Rien n'est gratuit. Voilà le challenge des **Survivants** qui aboutit à une expérience positive et spirituelle. Si c'est vrai que le cannibalisme est un tabou, le suicide l'est également. Soit les survivants mangeaient les morts, soit ils crevaient de faim. Ainsi, John Patrick Shanley avait perpétuellement en tête cette question : "Que ferions-nous dans cette situation ?".

Vous parlez de spiritualité et vous finissez le film sur l'image d'une Croix et avec l' "Ave Maria". Très religieux tout ça !



les survivants

Le 13 octobre 1972, un avion transportant 40 passagers, dont une équipe de rugby uruguayenne, s'écrase au cœur des Andes, à 3.500 mètres d'altitude. Le 24 décembre de la même année, 14 survivants sont évacués par hélicoptère. Entre ces deux dates, plus de deux mois d'attente, de lutte contre le froid et la faim...

Ce fait divers réel dépassant de loin toutes les fictions touchant aux limites humaines, Frank Marshall s'en empare en évitant de recourir aux clichés du film catastrophe. L'avion s'écrase dans les Andes après 5 minutes de film au terme d'un accident aussi techniquement impressionnant que faiblement émouvant. C'est donc dans l'urgence des premiers secours, des premiers réveils douloureux, que les personnages se dévoilent, stéréotypes accablants de jeunes premiers hollywoodiens. On pige alors rapidement que si l'approche du réalisateur de **Arachnophobie** est pleine de promesses, **Les Survivants** mettra la pédale douce sur les détails morbides, scabreux, de l'expérience, s'éloignant ainsi de la première exploitation, essentiellement cannibale, du fait divers : **Survivre** de René Cardona. Pour Frank Marshall, l'épreuve endurée par les rescapés prend des allures de voyage initiatique vers un Dieu trônant sur les cimes enneigées. On comprend aisément le recours au mystique dans pareille situation ; on l'accepte beaucoup moins lorsqu'il se résume à des séances de prière à répétition dans la carlingue de l'avion. En voulant diviniser la catastrophe, en traitant ses personnages comme des miraculés, Marshall trahit en fait l'authenticité du fait divers pour basculer dans la triste euphorie hollywoodienne, où tout est possible dans les limites du "montrable". Calme, gentil, aseptisé, préférant les échappées de l'esprit à la résistance du corps, **Les Survivants**, à l'origine une terrible aventure humaine, se clot donc sur l'"Ave Maria". Comme toute petite bondieuserie qui se respecte...

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

United International Pictures présente Ethan Hawke - Vincent Spano - Josh Hamilton dans une production **Paramount Pictures/Touchstone Pictures** ***LES SURVIVANTS*** (*ALIVE* - USA - 1992) avec Bruce Ramsay - John Haymes Newton - David Kriegel - Kevin Breznahan **photographie** de Peter James **musique** de James Newton Howard **effets spéciaux visuels** de ILM **scénario** de John Patrick Shanley d'après le livre de Piers Paul Read **produit par** Robert Watts - Kathleen Kennedy **réalisé par** Frank Marshall

21 avril 1993 **2 h 05**

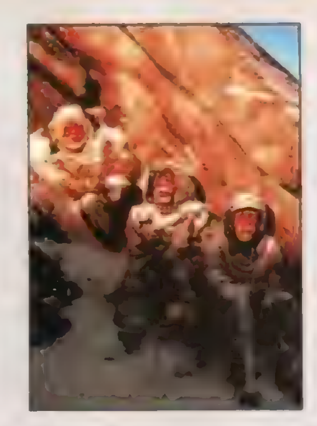
Les Survivants parle d'abord de spiritualité. Il fallait que les personnages croient fermement en un être tout puissant pour survivre. Ce n'est pas affaire de telle ou telle religion. Mais ce n'est pas à cause de l'altitude qu'ils se sont sentis plus proches de Dieu, c'est principalement à force de parler, d'espérer. On en vient systématiquement à la spiritualité afin de subir au mieux les épreuves physiques, morales. La Croix du final se situe vraiment là où se sont déroulés les faits. Je n'ai rien inventé. L'"Ave Maria" me semblait coller parfaitement à cette image.

Même si votre film adoucit considérablement l'aspect "horreur" du récit, on reste pantois de voir que le producteur se nomme Touchstone, la branche adulte de Walt Disney.

Risquer 25 millions de dollars sur un sujet est courageux de la part d'un studio. Jeffrey Katzenberg, le patron de *Disney*, et moi voulions concrétiser ce projet depuis quinze ans. Nous l'avons proposé aux major companies. Ce sont finalement *Paramount* et *Touchstone* qui sont venus me chercher car j'avais reçu les encouragements des vrais survivants de cette catastrophe aérienne. Pour que le public puisse supporter le film, j'ai cependant décrit les événements sans complaisance dans l'horreur, en adoucissant la description du cannibalisme. Mais il ne s'agit que d'un aspect de l'histoire. D'ailleurs, je passe davantage de temps à décrire la décision qui amènera à cet acte que l'acte lui-même. Dans le livre dont s'inspire largement le film, la partie "anthropophagie" tient une place plus importante. Pour des questions de durée du film, j'ai dû faire des choix. Et, n'étant pas particulièrement porté sur l'horreur, je me suis bien plus axé sur l'évolution des personnalités au fur à à mesure que les jours, les semaines s'écoulent.

Vous avez probablement rencontré les véritables acteurs du drame avant d'entamer le tournage des *Survivants* ?

Presque tous. Nous avons longuement parlé ; je me devais d'être très respectueux de leurs souvenirs. Ils m'ont demandé de raconter une histoire positive, une histoire qui montre comment on peut surmonter un obstacle aussi insurmontable. Ils ne voulaient surtout pas que j'insiste sur le côté choquant de l'expérience, sur l'aspect sensationnel. Ils tenaient à ce que **Les Survivants** enseigne le courage, l'esprit d'équipe, l'espoir, au lieu de se complaire dans l'abominable qu'ils ont pourtant vécu.



***Les Survivants* débute sur des images assez traumatisantes qui ne donnent pas envie de prendre l'avion, celles du crash dans les Andes...**

Le spectateur devait être au cœur de l'action, dans l'avion. Il fallait qu'il ressente ce qu'ont ressenti les passagers. La plupart du temps, lorsqu'il s'agit de mettre en scène un appareil pris dans des turbulences ou tombant comme une pierre, les réalisateurs demandent aux comédiens de tout simuler, de s'agiter sur leur siège. Dans **Les Survivants**, nous avons eu recours à un véritable avion que nous avions monté sur un système hydraulique, lequel permet de reconstituer des manœuvres réelles, brutales. Lorsque les sièges sont propulsés à l'extérieur, nous avons pris des cascadeurs assis, soudainement tirés en arrière ou tombant d'une grande hauteur. Ces effets physiques étaient combinés à des "blue screens" effectués chez *Industrial Light and Magic*. Les techniciens ont aussi réalisé quelques maquettes, celle, au deux tiers, de l'avion qui s'écrase dans la neige, celles de la queue qui se brise et d'une aile qui se détache. J'ai limité au maximum les effets spéciaux optiques. En fait, pendant la catastrophe, la plupart des passagers avaient les yeux fermés. Les survivants se rappellent uniquement le long silence qui a suivi l'arrachage des ailes et le "bang" de l'impact. C'est le réalisme que nous avons recherché avant tout.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ *Lou Diamond Phillips* ■

agaguk

Difficile déjà de ne pas pouffer de rire en prononçant le titre du film à la caissière permanentée (franchement, **Rambo** ou **Rocky**, ça en jette plus !). Ensuite, le réalisateur du très familial **Palanquin des Larmes** ne change pas vraiment de registre et, dans le fond comme dans la forme, **Agaguk**, adapté d'un roman canadien très populaire, n'évite pas la confondante banalité des récits *Bibliothèque Verte* pour pré-adolescents rêveurs. On peut malgré tout verser une larme nostalgique sur cette grande aventure polaire qui aligne les figures imposées (l'attaque du grand ours blanc, la chasse à la baleine, le vol de l'aigle, l'échange de regard avec le loup, l'accouchement dans l'igloo...), et se réjouir de la présence de deux monstres de cinéma, Toshiro Mifume et Donald Sutherland. Tourné dans le Grand Nord Canadien, **Agaguk** ne fait pourtant oublier en rien **The Thing** et son blizzard ou **Orca** et ses icebergs. Trop sage, trop contemplatif, Jacques Dorfmann succombe aux charmes de la love-story et se désintéresse trop longuement du vrai sujet du film : l'identité des Inuit face à la loi des hommes blancs. Si le propos, plein d'abnégation, est magnifique (*"Nous devons vivre et attendre que l'homme blanc change"*), le film se perd soit dans la romance, soit dans le pseudo-reportage obscur sur les us et coutumes des Inuit. A ce niveau, les interviews du réalisateur, qui a passé deux ans dans le Grand Nord, sont bien plus enrichissantes que le film lui-même. Dommage.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

A.A.A. présente Lou Diamond Phillips dans une production **Eiffel Productions S.A./Films A2/Transfilm Inc./Canal +** *AGAGUK* (France - 1992) avec Toshiro Mifune - Jennifer Tilly - Bernard-Pierre Donnadieu - Donald Sutherland - Nicholas Campbell **photographie de** Billy Williams **musique de** Maurice Jarre **scénario de** Evan Jones - Rudy Wurlitzer - David Milhaud - Jacques Dorfmann d'après le roman de Yves Theriault **produit par** Claude Léger **réalisé par** Jacques Dorfmann

24 mars 1993 **1 h 50**



■ *John Malkovich & Andy Garcia* ■

jennifer 8

Devant la pléthore de thrillers qu'Hollywood produit actuellement, la banalisation du genre semble inévitable. Deux solutions pour sauver ce style de films, soit y aller à fond dans l'outrance comme le fait Avi Nesher dans son grand-guignolesque **Doppelganger**, soit jouer le retour aux sources. C'est cette option que choisit Bruce Robinson dans **Jennifer 8**. Le Lieutenant John Berlin était un des as de la police de L.A. avant de toucher le fond, de devenir un alcoolique et de se faire jeter par sa femme. Il tente de refaire sa vie à Eureka, une petite ville de Californie du Nord où son ex-beau-frère fait partie de la police locale. Dès son arrivée, il met à jour une étrange affaire de meurtres en série à laquelle personne n'a l'air de vouloir croire. Il devra enquêter seul et interroger le seul témoin potentiel, Helena Robertson, une jeune aveugle dont il tombera profondément amoureux...
Scénario en béton, intriguant, sans fin tarabiscotée, personnages solides avec une texture sérieuse, pas comme les héros caricaturaux des **Esprit de Cain, Obsession Fatale** et compagnie, mise en scène efficace qui refuse l'effet au profit de l'atmosphère : on est à des années lumière de l'indigence affichée par les productions récentes en matière de thriller. Immanquablement, on pense à Hitchcock. Dans la façon dont Bruce Robinson, réalisateur anglais, auteur de **How to get Ahead in Advertising** et de **Withnail and I**, fait de l'obsession de son héros, seul contre tous, le centre du film. Dans la manière dont il filme Uma Thurman à laquelle il donne une froide beauté digne des Kim Novak de **Vertigo** ou autre Grace Kelly de **La Main au Collet**. L'incroyable prestation d'Andy Garcia en John Berlin doit sans doute aussi beaucoup aux talents de directeur d'acteur de Robinson. Dans dix ans, on regardera sans doute avec un petits sourire aux lèvres l'avalanche de thrillers sortis ces dernières années. Gageons que l'on mettra ce **Jennifer 8** largement au-dessus du lot.

■ **Didier ALLOUCH** ■

UIP présente Andy Garcia et Uma Thurman dans une production **Paramount** *JENNIFER 8* (USA - 1993) avec Lance Henriksen - Kathy Baker - Graham Beckell - Kevin Conway - John Malkovich **photographie de** Conrad L. Hall **musique de** Christopher Young **produit par** Scott Rudin **écrit et réalisé** par Bruce Robinson

14 avril 1993 **2 h 05**

intimes confessions



■ *Deborah Unger* ■

Dix ans auparavant, le thriller érotique était un genre légèrement marginal et totalement novateur qui avait ses chantres et ses adorateurs. Aujourd'hui, il en est bien autrement. Tous les samedis soirs, *TF1* diffuse des **Bedroom Eyes** et autres polars polissons pour réveiller la gentille libido des téléspectateurs dépourvus d'imagination. **Basic Instinct** affole aussi bien les sens des mères au foyer que ceux des adolescents en mal d'émotions fortes. Qu'est donc devenu le genre ? Pas grand chose si on en juge par ce tout récent **Intimes Confessions**. Annabella Sciorra y incarne le Dr. Ann Hecker, psychiatre mal baisée qui s'excite comme une gamine devant la photo du héros de ***Hélène et les Garçons*** quand l'une de ses clientes, Eva Abergray, lui raconte ses aventures sexuelles avec un pilote de l'air. Des exploits corsés puisqu'il y est question de menottes, de flagellation et autre pendaison simulée. Ce récit la met dans un tel état qu'elle se sent obligée de consulter un autre psy, le Dr. Leo Abergreen (Alan Alda), son mentor, son exemple, son ami, et qu'elle se laisse draguer par le premier inconnu venu. Là où ça se corse, c'est quand elle découvre que notre inconnu n'est autre que l'amant SM de la patiente qui met Ann dans tous ses états. L'affaire se complique encore quand Eva est retrouvée morte, dévêtue et pendue.

Et c'est parti pour les révélations téléphonées, pour la psychologie de bazar, pour les scènes de cul à deux balles. Seule la sculpturale beauté de l'interprète d'Eva retient l'attention. Son nom : Deborah Unger. Un canon un peu dans le genre de la petite copine de Sharon Stone dans **Basic Instinct**, qui se promène à poil pendant la majeure partie de ses apparitions. Embaucher cette jeune femme et la montrer sous toutes les coutures est à peu près la seule bonne idée que Christopher Crowe, scénariste et réalisateur, a eu sur ce film. Quand elle meurt, au bout d'une demi-heure de film, on n'a plus grand chose à faire dans la salle. Si ce n'est attendre la confirmation de ce qu'on suspectait depuis les premières minutes, à savoir la très médiocre qualité de ces **Intimes Confessions**.

■ **Didier ALLOUCH** ■

UIP présente Annabella Sciorra dans une production Paramount ***INTIMES CONFESSIONS (WHISPERS IN THE DARK*** - USA - 1993) avec Jamey Sheridan - Deborah Unger - Anthony LaPaglia - Jill Clayburgh - Alan Alda **photographie de** Michael Chapman **musique de** Thomas Newman **produit par** Martin Bregman et Michael S. Bregman **écrit et réalisé** par Christopher Crowe

28 avril 1993 **1 h 42**

passager 57

John Cutter n'a pas de pot. Tout ce qu'il désirait, c'était retrouver sa femme, ou plutot son ex, responsable dans une grosse boîte dont le siège est situé dans une grande tour. Seulement voilà, des méchants terroristes investissent la tour. Non je me trompe. John Cutter, c'est un cuistot sur un super navire de guerre. Mais, en vérité, c'est un ancien super soldat préférant la bouffe en mer à la guerre. Seulement voilà, des super méchants terroristes veulent voler le bateau. Non, c'est pas ça non plus. John Cutter est un ancien agent de la lutte anti-terroriste, un as. Voilà, ça c'est bon. Un jour, alors qu'il fait ses courses, un braqueur prend sa femme en otage lors d'un hold up. Il décide d'intervenir, causant par là-même la mort de sa femme. Depuis, John Cutter se traîne. Il se recycle dans des cours de self-défense, et pourrait finir sa vie comme ça si un ancien ami ne le poussait à accepter un poste de responsable de la sécurité sur une compagnie aérienne. Pour son premier baptême de l'air sur cette compagnie, lui qui n'aime pas l'avion, il est servi puisque en effet, a l'insu de tous un terroriste embarque à bord. A l'insu de tous, sauf des compagnons de ce dernier, qui détournent l'avion en plein vol. Il va s'en dire que Charles Rane, le méchant, est l'être le plus immonde qui soit. Entrant dans la cabine de pilotage le pistolet à la main, il demande : "Qui est le chef ici?" - "Moi" répond le commandant de bord : poum, une bastos dans le buffet. "Je recommence, qui est le chef ici ?" - "Euh, vous" bredouille le second - "Bien" conclut le méchant. Evidemment, John ne peut pas laisser faire. Commence alors plus d'une heure d'action très bien menée dans le huis-clos que représente un avion en vol. Même si le canevas n'est pas nouveau et accumule les déja-vu, on ne s'embête pas un instant. Le mérite en revient a Kevin Hooks, le réalisateur, qui a su exploiter à son maximum Wesley Snipes. Lequel confirme tout le bien que l'on pense de lui, étant plus que crédible dans les scènes de bagarres et égal à lui-même dans les passages de comédies. Quelques clins d'oeil raviront les fans de Bruce Lee et les amateurs de talk-shows américains. John Cutter a tout à fait le profil du héros que l'on peut décliner sur plusieurs films et ce n'est pas plus mal. Il serait temps en ces périodes de *remember 70's* de retrouver, après 20 ans de silence, un black héros du style Jim Kelly et autre panthère noire.

■ *Wesley Snipes* ■

■ **Guy GIRAUD** ■

Warner Bros présente Wesley Snipes dans une production Lee Rich ***PASSAGER 57 (PASSENGER 57*** - USA - 1993) avec Bruce Payne - Tom Sizemore - Alex Datcher - Bruce Greenwood **photographie de** Mark Irwin **musique de** Stanley Clarke **scénario de** David Loughery & Dan Gordon d'après un sujet original de Stewart Raffill & Dan Gordon **produit par** Lee Rich - Dan Paulson - Dylan Sellers **réalisé par** Kevin Hooks

12 mai 1993 **1 h 26**

cœur de métisse



■ *Patrick Bergin* ■

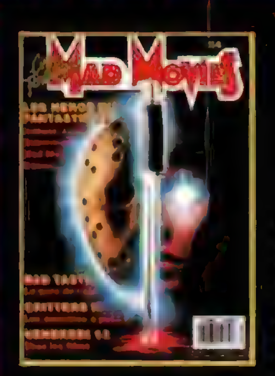
Voici la belle et triste histoire d'Avik le gentil petit esquimau malade. Un jour, alors que ses petits camarades le font rebondir sur une bâche, un grand oiseau volant (un avion, quoi) se pose a côté d'eux. Et là, c'est le choc. D'abord parce que ses petits camarades oublient de le rattraper, d'où gamelle monstrueuse, et ensuite parce qu'il fait la rencontre de Walter Russell, cartographe de son état. Walter se prend d'amitié pour ce petit *miko* intrépide et curieux. Si bien que le jour où Avik lui glaviote dessus des gros bouts de poumons sanguinolents, son côté Kouchner s'écrie : "Je sauverai ce petit sauvage !". Il le ramène donc avec lui à Montréal et le place dans un hospice religieux afin de le faire soigner. Ce geste humanitaire a des conséquences incroyables pour le petit Avik. En effet, il tombe amoureux d'une petite Cree, Albertine. Malheureusement, la morale religieuse les sépare et Avik n'aura de cesse toute son existence que de la retrouver. Pour cela, rien de plus simple, il a une radio de ses poumons. Après un bref retour chez lui, il part s'engager dans la RAF car c'est la guerre. Il découvre, ô joie ineffable, que Albertine est aussi dans l'armée, chouette, chouette. Ah cruel destin, elle vit avec Walter. Pas grave, l'amour ne se formalise pas pour si peu, et le cadeau *twin peaks* de Walter, un cheval noir dans la chambre à coucher, n'est rien en comparaison de la partie de jambe en l'air sur le sommet d'une mongolfière en plein vol. Que celles qui n'ont jamais rêvé de se taper un esquimau pendant une bonne toile lui jettent le premier phoque. Mais la vie est cruelle et ma place limitée, aussi vous tairais-je la fin, qui est presque le seul intérêt du film, puisque pour une fois le héros meurt tout seul comme un con. Ah mer.... Bon, ben tant pis. Au fait, j'ai revu **Le Livre de la Jungle**, c'est vraiment bien. C'est l'histoire de Mowgly, de Balou...

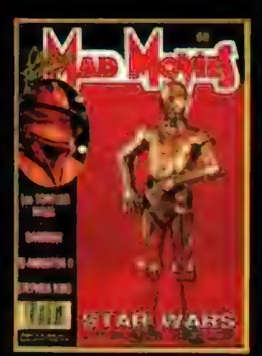
■ **Guy GIRAUD** ■

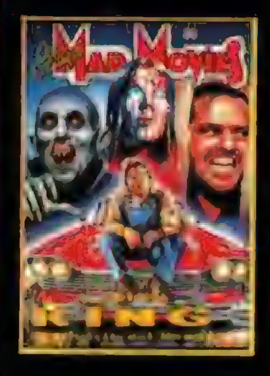
Ariane Distribution présente Patrick Bergin - Anne Parillaud - Jason Scott Lee dans une production **Australian Film Finance Commission/Nippon Herald/Channel 4/Téléfilm Canada/Canal +** ***COEUR DE METISSE (MAP OF THE HUMAN HEART*** - France/Grande-Bretagne/Australie/Canada - 1992) avec John Cusack - Jeanne Moreau - Ben Mendelsohn **photographie de** Eduardo Serra **musique de** Gabriel Yared **produit, écrit et réalisé** par Vincent Ward

14 avril 1993 **1 h 50**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS









MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow, etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit déchirée.
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, J.C. Van Damme, Steven Seagal, action...
43 Cavale sans Issue, S. Seagal, Body, Bad Lieutenant.





ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 93 : 200 F. ⟶

Je commande ***ZE CRAIGNOS MONSTERS*** *en cochant la case (réglement joint)* ☐

BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62
63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74
75 76 77 78 79 80 81 82 ☐ ☐ ☐ ☐

IMPACT

1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14
15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ____________

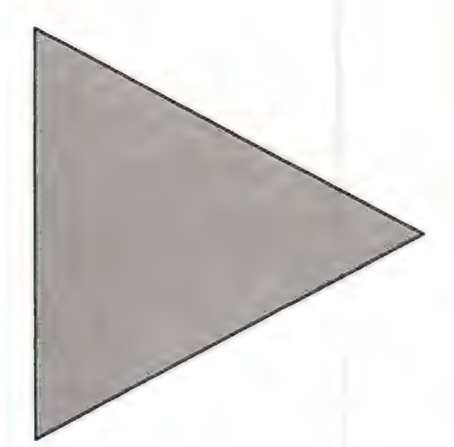
ADRESSE ________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

RAYON INÉDITS



Des acteurs ? Christopher Walken - David Carradine - Michael Dudikoff - Michael Paré - Kris Kristofferson - Bridget Fonda - Gary Oldman - James Woods

Des réalisateurs ? Mick Jackson - Robert Clouse - Fritz Kiersch - Cirio Santiago - Robert Ellis Miller - Frank Pierson

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

société secrète

Dans la tradition de **Magnum Force** et de **La Nuit des Juges** avec Michael Douglas, **Société Secrète** est un polar menant progressivement à la découverte d'une caste de flics, juges et magistrats partisans d'une justice radicale. Mais le film, plus que la révélation de l'identité des coupables, repose surtout sur les rapports entre l'inspecteur Joe Garvey, flic endurci, brisé par la mort accidentelle de sa famille, et Tinsel, adolescente délurée, traquée par une équipe de tueurs après que sa sœur a été exécutée... **Société Secrète** débute comme un film de Dario Argento : en pleine répétition du "Lac des Cygnes", une ballerine est trucidée à coups de couteau par un inconnu ganté de cuir noir. Le cinéaste abandonne immédiatement ce créneau pour une atmosphère très film noir, très ténébreuse. Il ne révèle la clef de l'énigme que dans les dernières minutes pour des instants de terreur moite à la limite du fantastique. Mais c'est surtout la liaison entre le policier coriace, peu communiquant et l'adolescente "pleurant à l'intérieur" qui retient toute son attention. Les dialogues sonnant justes, les comédiens donnant le meilleur d'eux-mêmes (le couple Kristofferson/Barrymore est une alchimie rare) sans sombrer dans le mélodramatique lacrymal, **Société Secrète** atteint largement son but malgré les coupes sombres effectuées par le producteur dans le métrage.



▲ *Kris Kristofferson* ▲

Delta Vidéo présente *SOCIETE SECRETE (NO PLACE TO HIDE* - USA - 1989) avec Kris Kristofferson - Drew Barrymore - Martin Landau - O.J. Simpson **réalisé par** Richard Danus



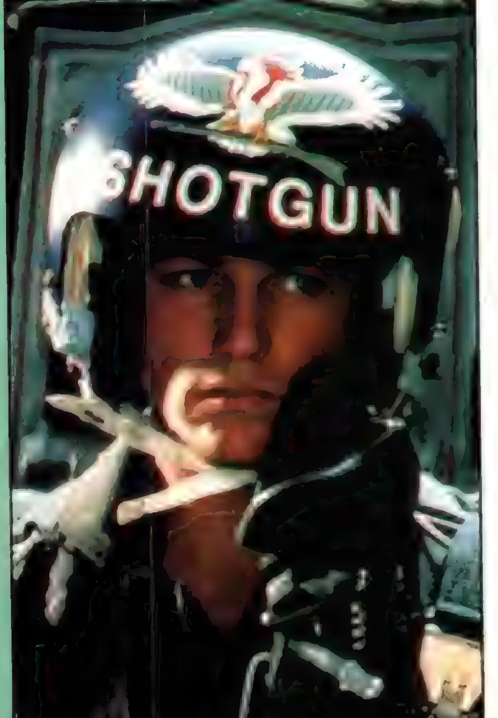
▲ par Cyrille GIRAUD ▲

shotgun

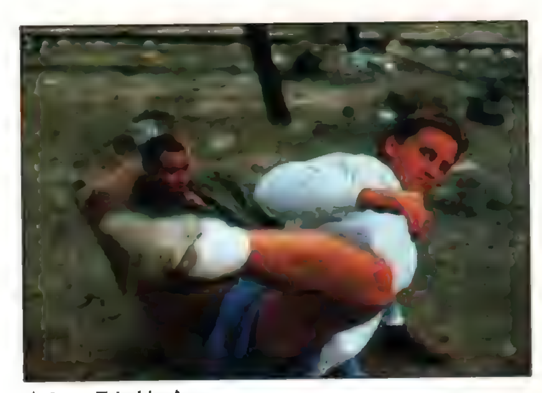
Le croisement de **Top Gun** et de **La Manière Forte**. Ce buddy-movie sponsorisé par l'US Air Force prend pour protagonistes Paul Watkins (Michael Paré), un as du looping en F16, et Jack Slade (Anthony Michael Hall), vedette hollywoodienne narcissique désireuse de se documenter sur les pilotes de l'armée en vue d'un prochain film. De mauvaise grâce, Paul Watkins éduque son élève, agacé qu'il est par son insolent talent. Mais, les deux hommes devront se serrer les coudes lorsqu'ils se retrouveront abattus sur un désert du Proche Orient et faits prisonniers par un sosie d'un leader palestinien bien connu...

Moitié comédie, moitié action, dans la tradition réactionnaire et simpliste du cinéma américain lorsqu'il touche à des conflits complexes, **Shotgun** fonctionne essentiellement sur l'opposition de deux personnalités. Réalisé avec métier mais sans imagination par le metteur en scène de **Horror Kid**, **Shotgun** se laisse néanmoins voir sans déplaisir.

UGC Vidéo présente *SHOTGUN (INTO THE SUN* - USA - 1991) avec Michael Paré - Anthony Michael Hall - Deborah Maria Moore - Michael St Gerard **réalisé par** Fritz Kiersch



▲ *Michael Paré* ▲



▲ *Jerry Trimble* ▲

champions

Le schéma type du film de kickboxing : en provenance de sa cambrousse, Luc Powers visite son frère dans un quartier risqué de Los Angeles. Aussitôt, on lui apprend que celui-ci vient d'être refroidi par un certain Cobra suite à un combat d'où il est sorti victorieux. Luc rumine sa vengeance, décide de rentrer dans le circuit clandestin des joutes à poings nus pour confondre l'assassin. En compagnie d'un gros black porté sur la bouteille, il s'entraîne dur pour démolir ses futurs adversaires...

Heureusement, **Champions** vaut mieux que l'énoncé de son script. D'abord parce que Jerry Trimble, le sosie du Kirk Douglas des sixties, dispose de réels dons pour la comédie. Ensuite parce que le réalisateur, conscient de la minceur de l'intrigue, marque un certain recul vis-à-vis du genre par un humour doucement parodique. Au passage, il égratigne même Van Damme ! L'entraînement du héros passe également par des phases assez originales : la course répétée tous les matins avec un bus, l'interception de tomates pourries... Même si les clichés (la strip-teaseuse amoureuse, la bête du ring envoyant ses adversaires à l'hôpital...) finissent par prendre le dessus, **Champions** parvient à sortir du lot.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *CHAMPIONS (FULL CONTACT/KICKBOXING* - USA - 1992) avec Jerry Trimble - Denise Buick - Howard Jackson - Alvin Prouder - Gerry Blanck **réalisé par** Rick Jacobson

murder zone

La publicité affirme qu'il s'agit là du "*rôle le plus violent de Christopher Walken depuis King of New York*" alors qu'il ne blesse qu'un forcené à la cuisse, que c'est encore "*un polar sulfureux dans la lignée de Twin Peaks*" alors que les points communs se limitent à une étudiante libidineuse sévissant sur un campus... En fait, **Murder Zone** fait preuve de davantage de modestie que son vendeur. Il conte les déboires de Artie, un étudiant individualiste viré de plusieurs universités, accusé d'avoir fait flamber Tally, la coqueluche du campus. Tandis qu'il mène l'enquête avec la bénédiction d'un flic qui le croit innocent (Christopher Walken), quatre autres cadavres vont joncher son parcours. Qui est le coupable ? Le doyen trop à cheval sur le règlement et les principes moraux ? L'homme à tout faire qui renifle les petites culottes de la défunte ? Le fier-à-bras qui menace régulièrement Artie ?...

Sans faire preuve de la même cruauté qu'un **Fatal Games**, **Murder Zone** brosse un portrait assez peu reluisant d'une université réputée. L'élève irréprochable, virginale, est une partouzeuse cleptomane, la femme du doyen une épouse délaissée qui s'envoie un maximum d'étudiants, le doyen lui-même un salaud hypocrite... Rondement réalisé mais totalement farfelu dans le déroulement de son intrigue, **Murder Zone** doit beaucoup à la présence de Christopher Walken, excellent comme toujours dans un emploi de flic cynique, jamais en manque de petits mots méchants qui font mouche.

UGC présente *MURDER ZONE* (*ALL-AMERICAN MURDER* - USA - 1991) avec Charlie Schlatter - Christopher Walken - Josie Bissett - Joanna Cassidy **réalisé par** Anson Williams



▲ *Christopher Walken* ▲

kung fu, la légende renaît

Baladin du Far West, John Caine a légué toute sa spiritualité et ses dispositions pour les arts martiaux à son petit-fils, lui aussi incarné par un David Carradine beaucoup moins élastique qu'autrefois, mais néanmoins vaillant. Le petit-fils en question est lui-même père de Peter, aujourd'hui flic. Suite à l'incendie du monastère de Shaolin, tout deux se sont crus morts quinze ans durant. Désormais, ils unissent leur force pour venir à bout du redoutable et fantômatique Tan, l'homme qui rançonne et terrorise Chinatown, un prêtre félon reconverti dans les Triades...

Flashes-back, philosophie à base de petites phrases lourdes de sens, enseignement de la sagesse par les arts martiaux, combats adroitement filmés au ralenti... Il n'y a que le décor qui change dans cette réactualisation d'une série mythique. Signe des temps, les affrontements sont plus nombreux qu'autrefois, plus sophistiqués aussi. Pas de quoi afficher une trop grande nostalgie à l'encontre du *Kung Fu* de 1972 donc.



▲ *David Carradine* ▲

Warner Home Vidéo présente *KUNG FU, LA LEGENDE RENAIT* (*KUNG FU, A LEGEND REBORN* - USA - 1992) avec David Carradine - Chris Potter - Robert Lansing - Ernest Abuba **réalisé par** Jud Taylor

c'est la vie lily

Une découverte intéressante. Brimée par une mère envahissante et un beau-père aussi rustre que libidineux, Lily, mise enceinte par un soldat américain tué par des loubards, quitte sa ville natale pour Amsterdam où elle doit avorter. Là, elle est hébergée par un margoulin qui tente de la prostituer. Mais Lily s'enfuit, tombe dans la délinquance, braque des commerces pour subvenir aux besoins de son bébé...

C'Est la Vie Lily frappe d'emblée par la pureté de la mise en scène, la perfection des cadrages, la clarté des couleurs ; le réalisateur, Ben Verbong, a du talent. Et d'abord celui d'avoir choisi Marion Van Thijn pour incarner l'adolescente Lily, miraculée des pièges de la grande ville. Très crédible, son parcours citadin se termine sur une séquence étonnante filmée comme s'il s'agissait d'un thriller sophistiqué : l'enlèvement de son bébé dans un hôpital gardé par la police. Un beau petit film.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *C'EST LA VIE LILY* (*LILY WAS HERE* - Pays-Bas - 1989) avec Marion Van Thijn - Thom Hoffman - Monique Van de Ven **réalisé par** Ben Verbong

▼ *Marion Van Thijn* ▼



killpoint

Une authentique série Z. Sosie de Droopy, le Lieutenant Chun se fait passer pour un truand pour infiltrer l'organisation de deux tueurs impitoyables, receleurs d'armes volées. Surenchérissant dans la violence gratuite, **Killpoint** compte probablement parmi les polars les moins palpitants de l'année. Les séquences se succèdent, généralement très mal fichues, mal reliées. Les comédiens, habillés avec mauvais goût, chargent leurs personnages. Le poste de police se limite à un coin de bureau. Aussi narcissique que Britton Lee (**Iron Heart**), Leo Fong fait figure de marbre tandis que cette vieille ganache de Cameron Mitchell s'amuse comme un gamin à composer un méchant très porté sur les petits chiens et n'appréciant guère que sa moquette soit tachée de sang.

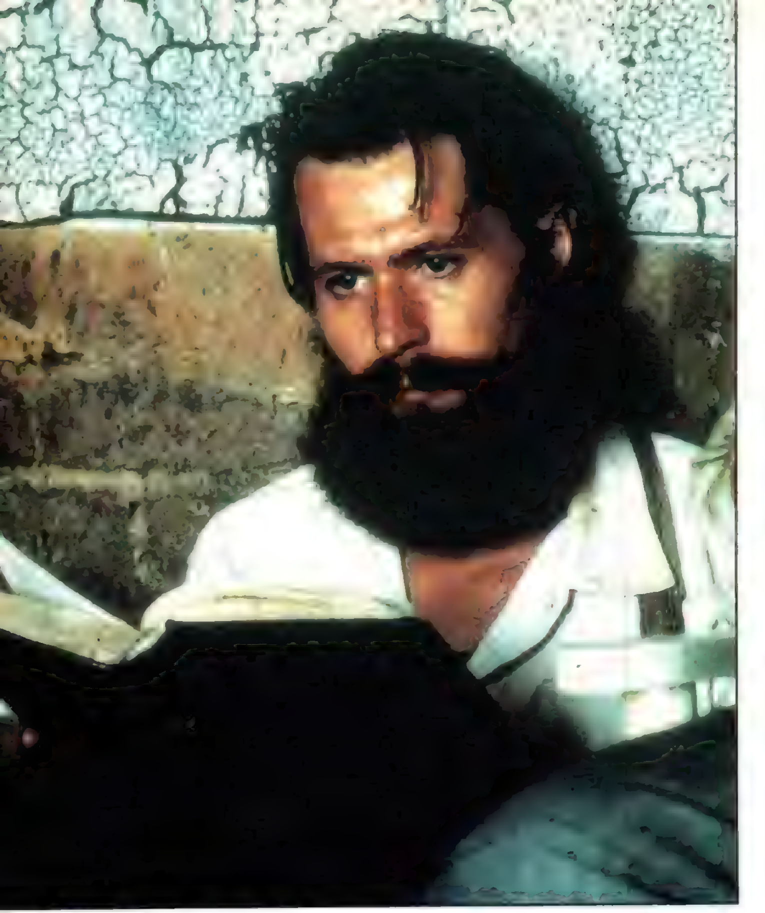
Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *KILLPOINT* (USA - 1984) avec Leo Fong - Cameron Mitchell - Stack Pierce - Richard Roundtree **réalisé par** Frank Harris

iron heart, un homme d'honneur

Une grande déception de la part d'un cinéaste féru d'arts martiaux. Bien qu'ayant dirigé Bruce Lee (**Opération Dragon, Le Jeu de la Mort**), Cynthia Rothrock (**China O'Brien 1 & 2**), Robert Clouse ne tire pas grand chose de Britton Lee, aussi charismatique qu'un couvercle de poubelle dans cet **Iron Heart** poussif, partant d'un argument mille fois utilisé. John Keem, instructeur d'arts martiaux de la police américaine, enquête sur l'assassinat d'un vieux partenaire liquidé par l'infâme Milverstead, trafiquant d'armes et de femmes...

Iron Heart se traine sur une heure trente, les combats n'ont aucun relief, des séquences dansées dans un night-club viennent encore diluer l'intérêt... Du côté des méchants, le balèze Bolo Yeung répète un numéro qu'il a souvent accompli et Richard Norton, très chic, se laisse trancher la tête d'un revers de sabre sans esquisser le moindre coup de savate. C'est bien là la seule surprise de cette entreprise déprimante.

Delta Vidéo présente *IRON HEART* (USA - 1991) avec Britton K. Lee - Karmen Kruschke - Richard Norton - Bolo Yeung **réalisé par** Robert Clouse



▲ Gary Oldman ▲

chattahoochee

Le premier film américain du britannique Mick Jackson, trois ans avant **Bodyguard**. **Chattahoochee** se situe largement au-dessus du flirt Kevin Costner/Whitney Houston. Inspiré d'une histoire vraie, il conte le parcours singulier de Emmett Foley, héros de la guerre de Corée. Désormais dépressif, il rate une tentative de suicide dans le but d'offrir l'argent de l'assurance à son épouse. Déclaré fou, il échoue à Chattahoochee, un asile d'aliénés dont les pensionnaires croupissent dans la crasse, la misère, et subissent des sévices physiques entraînant souvent la mort. Foley se rebelle contre ce système carcéral, répressif et médiéval. Via le courrier, avec la complicité de sa sœur, il élabore un dossier accablant contre la direction de Chattahoochee, mais celle-ci réagit sévèrement...
Pas très éloigné dans sa structure et l'univers dépeint des meilleurs films de prison, **Chattahoochee** secoue sacrément dès que l'intrigue s'installe dans l'asile d'aliénés dont les traitements médicaux se limitent à des passages à tabac, à des injections de drogues abrutissantes. On songe parfois au **Shock Corridor** de Samuel Fuller. Mick Jackson, sans complaisance et assez simplement, atteint largement son but, beaucoup aidé, il est vrai, par un Gary Oldman sensationnel, autrement plus convaincant que dans les tuniques criardes de **Dracula**.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *CHATTAHOOCHEE* (USA - 1989) avec Gary Oldman - Dennis Hopper - Frances McDormand - Pamela Reed - Ned Beatty - M. Emmett Walsh **réalisé par** Mick Jackson

erreur fatale

A tromper votre conjoint, mesdames, vous risquez gros ! Telle est la morale bien américaine de ce téléfilm dans la mouvance de **Liaison Fatale**. Victoria Robson amorce ainsi une aventure avec un marin qui se fait passer pour un photographe (Michael Dudikoff qui se rattrape de ne pas avoir obtenu le rôle du mari jaloux et dingue de **Dangereuse sous tous Rapports**). Mais, au moment de passer à l'action, elle tourne casaque. L'amant transi prend la chose très mal et décide de se venger. Il se trompe de victime, tue la voisine et amie de Victoria Robson, laquelle se voit du coup accusée du meurtre. En compagnie de son époux compréhensif, la prétendue coupable enquête sur le photographe bidon qui aligne les cadavres...
Sorti de cet avertissement "l'adultère mène à la catastrophe et condamne aux pires tourments" (surtout pour les femmes), **Erreur Fatale**, de confection très standard, ne se distingue en rien de centaines de téléfilms. En vilain psychotique écumant les bars bourrés de riches oisives, Michael Dudikoff, à contre-emploi, tire aisément son épingle du jeu.

Zénith Productions présente *ERREUR FATALE* (*THE WOMAN WHO SINNED* - USA - 1991) avec Susan Lucci - Michael Dudikoff - Tim Matheson - John Vernon - Claudia Christian **réalisé par** Michael Switzer

fatale randonnée

Une toute petite production Roger Corman. Petite par les moyens (mais le film ne demandait pas plus), mais tout de même très efficace. A quelques broutilles près, c'est le remake sablonneux de **Calme Blanc**. Dans un désert du Texas, un beau jeune homme, Nicholas Walker, séquestre la plantureuse Kristin Halsey après avoir prétendument tué son mari, chargé de la surveillance de ce coin perdu. A bord d'un camping-car, le dingue essaie d'atteindre la frontière mexicaine. La captive fera en sorte de ralentir la progression de son bourreau, artiste frustré gribouillant ses prisonnières avant de les zigouiller...
Pas facile de soutenir l'intérêt sur un schéma pareil, surtout après **Calme Blanc**, mais Mark Griffiths sait doser le suspense et ne charge pas trop le personnage de Walker. Lois du genre obligent, le psychopathe passe du pathétique à la haine meurtrière, la femme use de ses charmes pour amadouer le dingue et son mari, un dur à cuire, intervient au dernier moment pour la sauver. Evidemment, le couple, au bord de la rupture, sortira renforcé de l'aventure. Le désert étant aussi photogénique que Patricia Healy, le scénario sachant contourner les situations trop vues dans le genre et la disparition du méchant donnant dans le cocasse, **Fatale Randonnée** fait plutôt bonne figure.



▲ Patricia Healy & Esai Morales ▲

Fox Vidéo présente *FATALE RANDONNEE* (*ULTRAVIOLET* - USA - 1992) avec Patricia Healy - Esai Morales - Stephen Meadows **réalisé par** Mark Griffiths

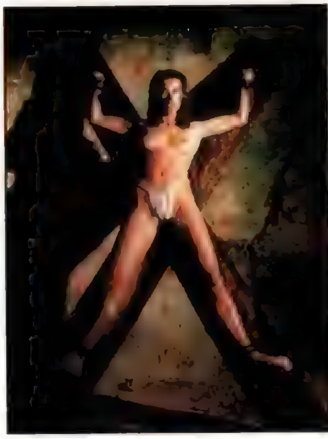
fatal instinct

En poste dans un grand cabinet d'avocats, Tim Casey est un homme d'avenir, pas assez agressif cependant au goût de son patron, Doogan. Méchant, il le deviendra au contact de la prétendue nièce de son boss, la très belle Deborah, une jeune femme excessivement ambitieuse qui met en deux temps trois mouvements le grappin sur l'avocat, lui raconte que son oncle est un horrible pervers dont elle fut la victime. Drogué, Tim fulmine. Il découpe le cadavre de Doogan, sépare les chairs et les os, ramollit ces derniers dans un bain d'acide pour les passer ensuite au broyeur de son évier...
La description de l'après-meurtre, minutieusement effectuée d'après la déposition d'un serial-killer, donne dans le sordide. Le réalisateur réussit d'ailleurs mieux cette partie du film que la première, encombrée de séquences érotiques pas bien chaudes malgré la plastique irréprochable de Vanessa Angel. Sorti d'un coït sur une photocopieuse, les attouchements, comme souvent dans le cinéma américain, sont d'une grande pubibonderie et manquent cruellement d'imagination. Morale de cette histoire : la femme est perfide, et le héros, malgré une mort sur la conscience, peut encore amorcer une brillante carrière politique. Plutôt caustique le jeune David Tausik, grand fan du **Trio Infernal** et de **Blood Simple**.

TF1 Vidéo présente *FATAL INSTINCT* (*KILLER INSTINCT* - USA - 1991) avec Scott Valentine - Vanessa Angel - Charles Napier - Talia Balsam **réalisé par** David Tausik

quartier haute securité pour femmes

Dans la grande tradition de la série B italienne, **Quartier Haute Sécurité pour Femmes** regroupe complaisamment les clichés les plus usés du genre. Accusée de trafic de cocaïne pour avoir repoussé un flic ripoux, Janet, une touriste américaine du genre allumeuse, échoue dans une prison perdue dans une jungle d'Amérique du Sud. Gardiens sadiques et dépravés, gardienne lesbienne, sévices physiques... Rien ne manque. Putes par obligation, les détenues sont livrées à des clients aux désirs particuliers. Clou du séjour : elles servent de gibier lors de parties de chasse ! Le réalisateur ne rate jamais une occasion de zoomer sur les fesses de ses comédiennes, d'y coller une main évaluatrice, de les filmer, nues évidemment et au ralenti, courant dans les marécages, de les mettre dans les bras l'une de l'autre pour se lécher goulûment la sueur perlant sur leur peau de satin... Pas moyen de compatir à ce calvaire dans la mesure où le réalisateur prend un pied gigantesque à taxer ces prisonnières de parfaites bêtes de sexe. Les amateurs du genre apprécieront ces bonnes intentions, les autres trouveront ça débile et déplaisant.



▲ Pilar Orive ▲

Partner & Partner présente *QUARTIER HAUTE SECURITE POUR FEMMES* (*CAGED WOMEN* - Italie/Brésil - 1990) avec Pilar Orive - Isabel Libossard - Elena Wierdermann **réalisé par** Leandro Lucchetti

illégitime défense

Depuis **Liaison Fatale**, les femmes perfides envahissent les écrans. On ne compte plus les **Basic Instinct**, les **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**, les **Body**. **Illégitime Défense** participe à cette misogynie allant toujours dans le sens de la moralité, de la célébration des valeurs familiales et de la fidélité à l'intérieur du couple. C'est ainsi que Jack Hart commet une grave erreur en renouant avec une ex perdue de vue depuis une dizaine d'années, Lisa Burns, adepte, comme lui, de l'escalade. De ce fait, Jack assiste à son prétendu viol ; Lisa se débarrasse de son agresseur en le poignardant. Alors que tout semble plaider en faveur de la légitime défense, la police l'accuse de meurtre. La femme de Jack, avocate surdouée, accepte de prendre sa défense, malgré la pudibonderie des jurés de la très conservatrice South Lake City.
Une intrigue aux rouages parfaitement huilés bien que prévisibles, Rachel Ward en beauté machiavélique, un érotisme contenu par les codes de la télévision américaine, un dénouement très moral... Mais, bien mené et sachant harmonieusement distiller les révélations, **Illégitime Défense** surpasse largement un **Body** reposant sur une histoire quasi jumelle.


▲ *Rachel Ward* ▲

Fox Vidéo présente *ILLEGITIME DEFENSE* (*DOUBLE JEOPARDY* - USA - 1992) avec Rachel Ward - Bruce Boxleitner - Sela Ward - Sally Kirkland **réalisé par** Lawrence Schiller


▲ *Kathleen Kinmont* ▲

cia, nom de code : alexa

Un autre **Nikita** à la sauce de la série B américaine. Ici, pas question de sublimation, de chichi esthétique et narratif à la manière de **The Silencer**. Sans reprendre point par point l'intrigue de Luc Besson, **CIA, Nom de Code : Alexa** s'en inspire plus que de raison.
Nous avons donc Alexa, dans un premier temps au service d'un malfrat en quête d'un microprocesseur contenant le plan de toutes les installations nucléaires de la planète, et ensuite faite prisonnière par une division ultra-secrète de la CIA. Enfermée dans une installation, elle subit un rude entraînement et, face à un odieux chantage (sa fille est elle aussi captive de l'Agence), retourne ses armes contre son ancien employeur. Celle qu'elle haïssait au départ, le superflic Mark Graver, devient son amant...
Routinier, mettant bandits et agents de la CIA dans le même sac, plastiquement assez soigné et gentiment violent, le film vaut essentiellement par la présence physique de Kathleen Kinmont (madame Lorenzo Lamas à la ville), athlétique, belle, et autrement plus douée pour les arts martiaux que Anne Parillaud et Bridget Fonda.

FIP & TF1 Vidéo présentent *CIA, NOM DE CODE : ALEXA* (*CIA, CODE-NAME : ALEXA* - USA - 1992) avec Kathleen Kinmont - Lorenzo Lamas - O.J. Simpson - Alex Cord **réalisé par** Joseph Merhi

l'équipée infernale

Du Nebraska à Los Angeles, Fraser Sweeny, 17 ans, et Mac, un ancien du Vietnam du genre taciturne, se lancent à la poursuite d'un duo de truands débiles ayant pris en otage Ginny, une adolescente insupportable. Ginny, témoin malgré elle d'une transaction entre Mac et les malfrats, mène la vie dure à ses kidnappeurs tandis que ses sauveurs, d'abord antagonistes, finissent par sympathiser...
Pas bien originale cette petite aventure due à celui qui dirigea Arnold Schwarzenegger dans son premier film (**Hercule à New York**). Equipée faisant, le jeune Fraser est déniaisé par une jolie pute, Mac se révèle moins mal embouché que prévu, et les deux ravisseurs, un bouseux brutal et son fils idiot, regrettent d'avoir enlevé Ginny. Le public visé (purement adolescent) interdit à **L'Equipée Infernale** tout débordement. L'action et le montage percutant n'étant pas le fort du metteur en scène, on regarde cette **Equipée Infernale** pour le moins distraitement.

Delta Vidéo présente *L'EQUIPEE INFERNALE* (*RESCUE ME* - USA - 1990) avec Michael Dudikoff - Stephen Dorf - Ami Lorenz - Peter de Louise **réalisé par** Arthur Allan Seidelman

raid sur le mékong

Ce n'est vraiment pas **La Canonnière du Yang-Tsé** avec Steve McQueen. Cirio Santiago, infatigable illustrateur des aléas de la guerre du Vietnam, place dans une vedette un ancien militaire taciturne (Jan-Michael Vincent qui plisse les yeux pour jouer les durs), des G.I., une religieuse, des enfants et une journaliste. Alors que Saïgon tombe aux mains des communistes, le petit groupe tente de s'échapper en suivant le cours du Mékong...
Lassant. Economiquement tenu par des impératifs très stricts, le réalisateur ressert régulièrement les mêmes séquences où les Américains, très bon tireurs, dégomment des centaines de Vietcongs myopes ou aveugles. Et ils tombent comme des mouches, les méchants jaunes réduits à des silhouettes de pigeons d'argile ! La psychologie des personnages étant des plus expéditive, les péripéties donnant systématiquement dans le répétitif, **Raid sur le Mékong** se confond avec cent autres productions exploitant sans vergogne la notoriété de **Rambo II** et **Platoon**.

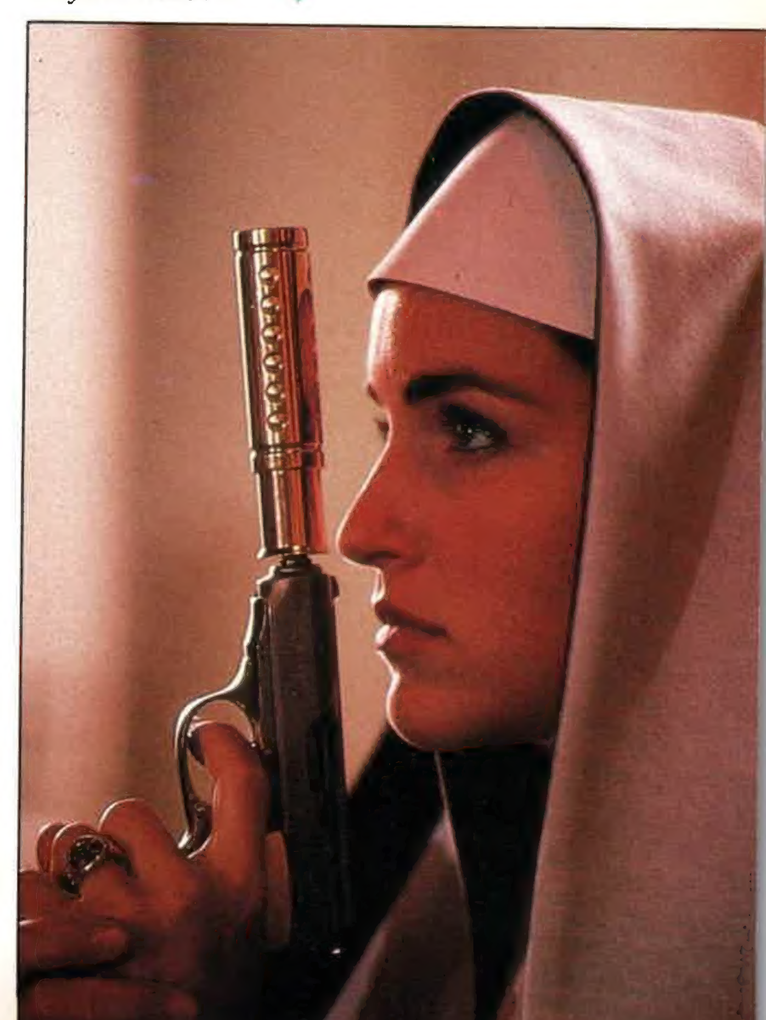
Polygram Vidéo présente *RAID SUR LE MEKONG* (*BEYOND THE CALL OF DUTY* - USA/Philippines - 1991) avec Jan-Michael Vincent - Ed Lottimer - Jillian McWhirter - Vic Trevino **réalisé par** Cirio Santiago

the silencer

Une drôle de série B, précieuse, maniérée. Elle s'inspire évidemment de **Nikita** dont on retrouve le personnage de tueuse d'élite, ici Angelica, désireuse d'abandonner le métier après avoir rempli cinq contrats. Evidemment, son mentor, follement épris d'elle, ne l'entend pas de cette oreille.
Si Amy Goldstein s'est largement trempée dans le bain **Nikita**, elle s'est aussi imprégnée des atmosphères chères à Jean-Jacques Beinex. D'où des scènes plastiquement belles mais futiles, des personnages fantômatiques, un univers réduit au seul déroulement de l'intrigue. Mais, au-delà du pillage, Amy Goldstein propose quelques belles trouvailles : le jeu d'arcade qui sert à présenter les vilains à éliminer, le tournage du film où, déguisée en religieuse, la flingueuse utilise de vraies balles au grand désespoir du metteur en scène qui juge la séquence trop grandiloquente... Bien plus sexy que Anne Parillaud, Lynette Walden rentre très sérieusement dans la peau de son personnage. Du coup, on se laisse prendre au jeu ambitieux, un tantinet toc, de cet exercice de style inhabituel dans le domaine de la série B.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo & Goldvision présentent *THE SILENCER* (USA - 1992) avec Lynette Walden - Chris Mulkey - Paul Ganus - Jamie Gomez **réalisé par** Amy Goldstein

▼ *Lynette Walden* ▼





▲ *James Woods* ▲

le persécuteur

Un portrait incisif du procureur Roy Cohn, la plus infâme ordure qu'ait jamais connue le barreau américain. Bras droit du sénateur McCarthy, il chasse les communistes avec une haine et une ténacité implacables. Il envoie les époux Rosenberg à la chaise électrique. Un temps allié à J. Edgar Hoover, big boss du FBI, il poursuit au-delà du McCarthysme ses activités d'avocat. Avide de pouvoir, il harcèle juifs et homosexuels alors qu'il est lui-même juif et homosexuel. Dans le colimateur des Kennedy, il tombera pour avoir escroqué 100.000 dollars à une cliente trop reconnaissante. En 1986, Roy Cohn meurt du Sida.
Solide artisan, Frank Pierson élabore cette biographie menée sur un tempo allègre par des saynettes nerveuses autour du lit d'hôpital où le "Persécuteur" agonise et autour duquel victimes et proches viennent témoigner, accuser, avec, très souvent, une ironie mordante. Même si ce téléfilm aurait mérité un métrage plus important (une bonne heure au moins), il retient l'intérêt de par l'incroyable personnalité de son "héros", un monstre authentique, pervers, amoral, auquel James Woods prête un talent décidément convertible à toutes les causes, bonnes, ou ignobles comme c'est le cas ici.

Warner Home Vidéo présente *LE PERSECUTEUR (CITIZEN COHN* - USA - 1992) avec James Woods - Joe Don Baker - Joseph Bologna - Frederick Forrest - Lee Grant - Pat Hingle **réalisé par** Frank Pierson



▲ *Michel Qissi* ▲

backlash

Michel Qissi, l'interprète de l'abominable Tong Po dans **Kickboxer 1 & 2**, passe derrière la caméra. Pour ses débuts de réalisateur, il s'est réservé le rôle du méchant Alex Gatelee, malfrat trafiquant un peu tout, y compris les jolies femmes. Du genre cruel, ce balafré piste aujourd'hui une cargaison de lingots d'or. Avec la complicité d'une beauté fatale, d'une bande de malfrats doués pour les arts martiaux, il devra affronter deux agents américains, Jay Handlin et Julie Parish, des as de la savate qui en feront voir de toutes les couleurs à la horde de malfaisants...
Convaincant dans la peau du sadique, Michel Qissi l'est nettement moins au poste de metteur en scène. Il oublie de raconter une histoire au strict bénéfice des scènes de baston, filmées avec vigueur et imagination. Jerry Trimble et Karen Sheperd étant, dans leur catégorie, fortiches, les amateurs du genre ne se sentiront pas volés. Dommage que l'indigence frappe tout ce qui n'est pas action.

Zénith Productions présente *BACKLASH (BACKLASH/TERMINATOR WOMAN* - USA-1991) avec Jerry Trimble - Karen Sheperd - Michel Qissi - Ashley Hayden **réalisé par** Michel Qissi

étreinte fatale

Mise en images pour la télévision, cette histoire trouble aurait mérité un traitement plus audacieux.
La protagoniste principale : Kate Wilson, une femme retournée auprès de sa mère après son divorce. Frustrée par un travail ingrat de grouillot et sous la coupe d'une mère abusive, possessive qui, depuis son enfance, continue à la culpabiliser sur la mort accidentelle de son bébé, elle s'échappe régulièrement dans un club de rencontres où elle change radicalement d'apparence et de mœurs. Malgré elle, elle est le principal témoin dans une affaire de meurtre. L'assassin, un pauvre type, panique et envisage de se débarrasser d'elle...
Influencé par **Rebecca** d'Hitchcock et les thrillers glauques du Robert Aldrich des années 60, Larry Elikann livre un travail soigné, un suspense qui fonctionne de par l'absence de manichéisme, la complexité des caractères et le désir d'éviter les poncifs. Dommage que les restrictions tant esthétiques que narratives l'empêchent de s'accomplir pleinement.



▲ *Annette O'Toole* ▲

Warner Home Vidéo présente *ETREINTE FATALE (KISS OF A KILLER* - USA - 1992) avec Annette O'Toole - Eva Marie Saint - Gregg Henry - Brian Winner **réalisé par** Larry Elikann

choc en retour

Un polar psychologique inspiré d'un texte théâtral. Frank revient dans sa ville natale suite au suicide de son frère Jimmy. Suicide ? Pas vraiment. Dans cette petite bourgade durement touchée par la crise économique, personne ne souhaite le voir rester. Son passé turbulent lui vaut la haine du shérif. Son père, un homme raisonnable et travailleur, et ses anciens copains de beuverie espèrent bien le voir déguerpir. Seule Jo, la petite amie de Jimmy, manifeste un certain attachement envers lui...
Dépouillé, pas franchement rigolo et même assez austère, **Choc en Retour** se déroule sur un tempo très lent. Même si l'intrigue se précipite dans la dernière demi-heure pour dénoncer l'hypocrisie de gens à priori respectables et les mœurs très particulières du shérif, l'ensemble, par son climat brumeux et la mine d'enterrement perpétuellement affichée par Michael O'Keefe, pousse à la déprime. Un sentiment que n'endigue pas le charme de Bridget Fonda dans l'un de ses premiers rôles.



▲ *Michael O'Keefe* ▲

Antarès-Travelling Productions présente *CHOC EN RETOUR (OUT OF THE RAIN* - USA - 1990) avec Michael O'Keefe - Bridget Fonda - John Seitz - Al Shannon **réalisé par** Gary Winick



▲ *Michael Ironside* ▲

sous haute surveillance

Une rupture dans la flopée de polars karaté squattant le marché de la vidéo. Deux flics font équipe pour confondre Carlos, un énigmatique trafiquant de drogue. Jusque là, rien à signaler. Mais les flics en question, autrefois bons copains, acceptent difficilement cette collaboration, le premier, Mickels, ayant mal pris le fait que son pote Fender a couché avec sa petite amie. Et cela risque de se renouveler avec Rachel, principal témoin dans l'affaire et locataire de l'appartement de Carlos...
Parce que Paul Ziller offre une mise en scène simple, directe, au service d'une intrigue riche en rebondissements, parce que les personnages valent beaucoup mieux que les traditionnelles caricatures en fonction dans le genre, parce que les comédiens (particulièrement Michael Irondise, épatant en policier négligé, buveur mais très intuitif) donnent le meilleur d'eux-mêmes et que les scènes d'action font mouche, **Sous Haute Surveillance** prouve que la série B policière possède encore de belles ressources.

Fox Vidéo présente *SOUS HAUTE SURVEILLANCE (DEADLY SURVEILLANCE* - Québec - 1991) avec Michael Ironside - Christopher Bondy - David Carradine **réalisé par** Paul Ziller

UN FILM CENT POUR CENT PURE ADRENALINE

QUAND L'AVENTURE DEFERLE JUSQU'AU POINT DE NON RETOUR...













USA. Californie. De la densité des paysages surgit l'intensité de l'action. Surfeurs de l'extrême, Patrick Swayze et Keanu Reeves n'accordent aucune trêve au duel, aucune frontière à l'aventure. Le temps, les lois, la mort... tout n'est que défi. Seul le point de non retour est incontournable...



...POINT BREAK : EN VENTE PARTOUT
EN CASSETTE VIDEO ET LASERDISC VIDEO

A VIDEO DU CINEMA

